This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V7.H2.1733(1)

MARROT
FUND

Bengesco 1263

R96.

Bought from Aspin

HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

ROI DE SUEDE.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE,

Par M^R. *DE VOLTAIRE.*

Nouvelle Edition revûe, corrigée & augmentée par l'Auteur ; avec les REMARQUES CRITIQUES *de Mr. de la Mottraye & les Réponses de Mr. de Voltaire.*

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,

Aux DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. XXXIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 3 JAN 1978
OF OXFORD
LIBRARY

DISCOURS

SUR L'HISTOIRE

DE CHARLES XII.

IL y a bien peu de Souverains dont on dût écrire une Hiſtoire particuliere. En vain la malignité ou la flatterie s'eſt exercée ſur preſque tous les Princes, il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la memoire ſe conſerve; & ce nombre ſeroit encore plus petit, ſi

on ne se souvenoit que de ceux qui ont été justes.

Les Princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, sont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainsi tant que la France subsistera, on s'y souviendra de la tendresse que Loüis XII. avoit pour son peuple; on excusera les grandes fautes de François I. en faveur des Arts & des Sciences dont il a été le pere; on benira la memoire de Henri IV. qui conquit son heritage à force de vaincre, & de pardonner; on louera la magnificence de Louis XIV. qui a protegé les Arts que François I. avoit fait naître.

Par

Par une raiſon contraire, on garde le ſouvenir des mauvais Princes, comme on ſe ſouvient des inondations, des incendies & des peſtes.

Entre les Tyrans & les bons Rois ſont les Conquerants, mais plus approchant des premiers; ceux-ci ont une réputation éclatante. On eſt avide de connoître les moindres particularités de leur vie. Telle eſt la miſerable foibleſſe des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une maniere brillante, & qu'ils parleront ſouvent plus volontiers du deſtructeur d'un Empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres Prin-

ces, qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre, & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus; comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'est pas digne qu'on s'en souvienne. De tant d'Empereurs de Rome, de Grece, d'Allemagne, de Moscovie, de tant de Sultans, de Califes, de Papes, de Rois, combien y en a-t-il dont le nom merite de se trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne sont que pour servir d'époques?

Il y a un vulgaire parmi les Princes, comme parmi

les

les autres hommes ; cependant la fureur d'écrire eſt venue au point, qu'à peine un Souverain ceſſe de vivre, que le Public eſt inondé de volumes ſous le nom de Memoires, d'Hiſtoire de ſa Vie, d'Anecdotes de ſa Cour. Par là les livres ſe multiplient de telle ſorte qu'un homme qui vivroit cent ans, & qui les emploieroit à lire, n'auroit pas le tems de parcourir ce qui s'eſt imprimé ſur l'Hiſtoire ſeule, depuis deux ſiécles en Europe.

Cette demangeaiſon de tranſmettre à la Poſterité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des ſiécles à venir ſur des évenemens com-

muns, vient d'une foibleſſe très-ordinaire à ceux qui ont vêcu dans quelque Cour, & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la Cour où ils ont vêcu, comme la plus belle qui ait jamais été; le Roi qu'ils ont vû, comme le plus grand Monarque; les affaires dont ils ſe ſont mêlez, comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la Poſterité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un Prince entreprenne une guerre, que ſa Cour ſoit troublée d'intrigues, qu'il achette l'amitié d'un de ſes voiſins,

ſins, & qu'il vende la ſienne à un autre ; qu'il faſſe enfin la paix avec ſes ennemis après quelques victoires & quelques défaites, ſes ſujets échauffez par la vivacité de ces évenemens preſens, penſent être nez dans l'époque la plus ſinguliere depuis la création. Qu'arrive-t-il ? ce Prince meurt, on prend après lui des meſures toutes differentes, on oublie & les intrigues de ſa Cour, & ſes Maîtreſſes, & ſes Miniſtres, & ſes Generaux, & ſes Guerres, & lui-même.

Depuis le tems que les Princes Chrêtiens tâchent de ſe tromper les uns les autres, & font des guerres & des allian-

ces,

ces, on a signé des milliers de traitez, & donné autant de batailles; & les belles ou infames actions sont innombrables. Quand toute cette foule d'évenemens & de details se presente devant la Posterité ils sont presque tous aneantis les uns par les autres; les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui aïant été décrits par quelque écrivain excellent, se sauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obscurs peints par de grands maîtres.

On se seroit donc bien donné de garde d'ajoûter cette Histoire particuliere de Charles XII. Roi de Suede, à la mul-

multitude des livres dont le Public eſt accablé, ſi ce Prince & ſon rival Pierre Alexiowits, beaucoup plus grand Homme que lui, n'avoient été du conſentement de toute la terre les perſonnages les plus ſinguliers qui euſſent paru depuis plus de vingt ſiecles; mais on n'a pas été determiné ſeulement à donner cette vie, par la petite ſatisfaction d'écrire des faits extraordinaires. On a penſé que cette lecture pourroit être utile à quelques Princes, ſi ce livre leur tombe par hazard entre les mains. Certainement il n'y a point de Souverain qui en liſant la vie de Charles XII. ne doive être gueri de la folie des Con-

quêtes. Car où est le Souverain qui pût dire ; j'ai plus de courage & de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuste, j'entens mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que Charles XII. Que si avec tous ces avantages, & après tant de victoires, ce Roi a été si malheureux, que devroient esperer les autres Princes qui auroient la même ambition avec moins de talents & de ressources.

On a composé cette Histoire sur des recits de personnes connues, qui ont passé plusieurs années auprès de Charles XII. & de Pierre le Grand Empereur de Moscovie; & qui s'étant retirez dans un

Païs

Païs libre long-tems après la mort de ces Princes, n'avoient aucun interêt de déguiſer la verité.

On n'a pas avancé un ſeul fait ſur lequel on n'ait conſulté des témoins oculaires & irreprochables. C'eſt pourquoi on trouvera cette Hiſtoire fort differente des Gazettes qui ont paru juſqu'ici ſous le nom de la Vie de Charles XII. On a obmis pluſieurs petits combats donnez entre les Officiers Suedois & Moſcovites; c'eſt qu'on n'a point pretendu écrire l'Hiſtoire de ces Officiers, mais ſeulement celle du Roi de Suede: même parmi les évenemens de ſa vie, on n'a choiſi que les

plus interessans. On est persuadé que l'histoire d'un Prince n'est pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la Posterité.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étoient vraies lorsqu'on écrivit cette Histoire en 1728. cessent déja de l'être aujourd'hui en 1731. Le commerce commence par exemple à être moins negligé en Suede. L'Infanterie Polonoise est mieux disciplinée, & a des habits d'ordonnance qu'elle n'avoit pas alors. Il faut toûjours lorsqu'on lit une Histoire, songer au tems où l'Auteur a écrit. Un homme qui ne liroit que le Cardinal

dinal de Rets, prendroit les François pour des forcenez qui ne respirent que la guerre civile, la faction & la folie. Celui qui ne liroit que l'Histoire des belles années de Louis XIV. diroit, les François sont nez pour obéïr, pour vaincre & pour cultiver les arts. Un autre qui verroit les Memoires des premieres années de Louis XV. ne remarqueroit dans notre Nation que de la molleſſe, une avidité extréme de s'enrichir, & trop d'indifference pour tout le reſte. Les Eſpagnols, d'aujourd'hui ne ſont plus les Eſpagnols de Charles-Quint, & peuvent l'être dans quelques années. Les Anglois ne reſſemblent

pas plus aux Fanatiques de Cromwel, que les Moines & les Monsignori dont Rome est peuplée, ressemblent aux Scipions. Je ne sçai si les Suedois pourroient avoir tout d'un coup des troupes aussi formidables que celles de Charles XII. On dit d'un homme, il étoit brave un tel jour. Il faudroit dire en parlant d'une Nation, elle paroissoit telle sous un tel gouvernement, & en telle année.

Si quelque Prince ou quelque Ministre trouvoit dans cet ouvrage des verités desagreables; qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au Public de leurs actions, que c'est à ce prix qu'ils

qu'ils achettent leur grandeur; que l'Hiſtoire eſt un témoin & non un flatteur, & que le ſeul moïen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire.

ARGUMENT
DU
LIVRE PREMIER.

Histoire abregée de la Suede juſqu'à Charles XII. ſon éducation, ſes ennemis. Caractere du Czar Pierre Alexiowits : ſes deſſeins, ſes entrepriſes. Charles eſt attaqué à la fois par la Moſcovie, la Pologne & le Dannemarck. Il part de Stockolm à l'âge de ſeize ans, & défait cent mille Moſcovites avec huit mille Suedois.

HIS-

LETTRE

De Mr. de

VOLTAIRE,

Ecrite de Paris le 25. Avril 1733.

L'Extrême difficulté que nous avons en France de faire venir des livres de Hollande, eſt cauſe que je n'ai vû que tard le neuvieme Tome de la Bibliotheque Raiſonnée, & je dirai en paſſant que ſi le reſte de ce Journal répond à ce que j'en ai parcouru, les gens de Lettres ſont à plaindre en France de ne le pas connoitre.

A la Page 469 de ce neuvieme Tome Seconde Partie j'ai trouvé une Lettre contre moi, par laquelle on me reproche d'a-

* * *

voir

voir calomnié la Ville de Hambourg dans l'Hiſtoire de Charles XII.

Depuis quelques jours un Hambourgeois homme de Lettres & de merite, nommé Mr. Richey, m'ayant fait l'honneur de me venir voir, m'a renouvellé ces plaintes au nom de ſes compatriotes.

Voici le fait, & voici ce que ſuis obligé de déclarer.

Dans le fort de cette guerre malheureuſe qui a ravagé le Nord, les Comtes de Steinbok & de Wellin Généraux du Roy de Suede prirent en 1713. dans la Ville de Hambourg même la reſolution de bruler Altena Ville Commerçante appartenant aux Danois, & qui commençoit à faire quelque ombrage au Commerce de Hambourg.

Cette reſolution fut executée ſans miſericorde la nuit du neuf

Jan-

Janvier. Ces Généraux coucherent à Hambourg cette nuit-là même ; ils y coucherent le 10, le 11, le 12 & le 13, & dattérent de Hambourg les Lettres qu'ils écrivirent pour tâcher de juſtifier cette barbarie.

Il eſt encor certain, & les Hambourgeois n'en diſconviennent pas qu'on refuſa l'entrée de Hambourg à pluſieurs Altenois, à des Viellards, à des Femmes groſſes qui vinrent y demander un refuge & que quelques-uns de ces miſerables expirerent ſous les murs de cette Ville au milieu de la neige & de la glace, conſumés de froid & de miſere, tandis que leur patrie étoit en cendre.

J'ai été obligé de raporter ces faits dans l'Hiſtoire de Charles XII. Un de ceux qui m'ont communiqué des Memoires, me marque très poſitivement dans

une de ſes Lettres, que les Hambourgeois avoient donné de l'argent au Comte de Steinbok, pour l'engager à exterminer Altena, comme la rivale de leur Commerce. Je n'ai point adopté une accuſation ſi grave, quelque raiſon que j'aye d'être convaincu de la mechanceté des Hommes; je n'ai jamais cru le crime ſi aiſément, j'ai combatu efficacement plus d'une Calomnie, & je ſuis le ſeul qui ait oſé juſtifier la Memoire du Comte Piper par des raiſons, lorsque toute l'Europe le calomnioit par des conjectures.

Au lieu donc de ſuivre le Memoire qu'on m'avoit envoyé, je me ſuis contenté de raporter, *qu'on diſoit* que les Hambourgeois avoient donné ſecrettement de l'argent au Comte de Steinbok.

Ce bruit a été univerſel & fondé ſur des apparences; un Hiſ-

Hiſtorien peut raporter les bruits auſſi-bien que les faits, & quand il ne donne une rumeur publique, une Opinion, que pour une Opinion, & non pour une verité, il n'en eſt n'y reſponſable, ni reprehenſible.

Mais lors qu'il aprend que cette Opinion populaire eſt fauſſe & calomnieuſe, alors ſon devoir eſt de le declarer, & de remercier publiquement ceux qui l'ont inſtruit.

C'eſt le cas où je me trouve. Mr. Richey m'a démontré l'innocence de ſes Compatriotes. La Bibliotheque Raiſonnée, a auſſi très-ſolidement repouſſé l'accuſation intentée contre la Ville de Hambourg. L'Auteur de la Lettre contre moi, eſt ſeulement reprehenſible, en ce qu'il m'attribue d'avoir dit poſitivement que la Ville de Hambourg étoit coupa-

ble ; il devoit diſtinguer entre l'Opinion d'une partie du Nord que j'ai raportée comme un bruit vague, & l'affirmation qu'il m'impute. Si j'avois dit en effet *la Ville de Hambourg a acheté la ruine de la Ville d'Altena*, je lui en demanderois pardon très-humblement, perſuadé qu'il n'y à de honte qu'à ne ſe point retracter quand on à tort. Mais j'ai dit la verité en raportant un bruit qui a couru, & je dis la verité en diſant qu'ayant examiné ce bruit, je l'ai trouvé plein de fauſſeté.

Je dois encor déclarer qu'il regnoit de maladies contagieuſes à Altena dans le tems de l'incendie, & que ſi les Hambourgeois n'avoient point de Lazarets (comme on me l'aſſure,) point d'endroit où l'on pût mettre à couvert & ſeparement les Vieillards,

& les Femmes qui perirent à leur vûe ; ils ſont très-excuſables de ne les avoir pas recueillis. Car la conſervation de ſa propre Ville, doit être preferée au ſalut des étrangers.

J'aurai très-grand ſoin que l'on corrige cet endroit de l'Hiſtoire de Charles XII. dans la Nouvelle Edition commencée à Amſterdam, & qu'on le reduiſe à l'exacte vérité dont je fais profeſſion & que je prefere à tout.

J'aprends auſſi que l'on à inſeré dans des papiers hebdomadaires des Lettres auſſi outrageantes que mal écrites du Poëte Rouſſeau au ſujet de la Tragedie de Zaïre. Cet Auteur de pluſieurs pieces de Theatre, toutes ſiflées, fait le procès à une piece qui a été reçeüe du Public avec aſſez d'indulgence: & cet Auteur de tant d'ouvrages impies me reproche

che publiquement d'avoir peu reſpecté la Religion dans une Tragedie repreſentée avec l'aprobation des plus vertueux Magiſtrats, lûe par Mgr. le Cardinal de Fleury & qu'on repreſente déjà dans quelques maiſons Religieuſes. On me fera bien l'honneur de croire que je ne m'avilirai pas à répondre au Poëte Rouſſeau.

HIS-

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

LA Suede & la Finlande compoſent un Royaume un tiers plus grand que la France, mais bien moins fertile, & aujourd'hui moins peuplé. Ce Païs, large de deux cens de nos lieuës, & long de trois cens, s'étend du midi au nord, depuis le cinquante-cinquiéme degré juſqu'au ſoixante & dixié-

me, ſous un climat rigoureux, qui n'a preſque ni Printems, ni Automne. L'Hiver y regne neuf mois de l'année: les chaleurs de l'Eté ſuccedent tout à coup à un froid exceſſif; & il y géle dès le mois d'Octobre, ſans aucune de ces gradations inſenſibles, qui amenent ailleurs les ſaiſons, & en rendent le changement plus doux. La nature en recompenſe a donné à ce climat rude, un ciel ſerain; un air pur. L'Eté preſque toujours échauffé par le Soleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'Hiver y ſont adoucies par des aurores & des crépuſcles qui durent, à proportion que le Soleil s'éloigne plus de la Suede; & la lumiere de la Lune qui n'y eſt obſcurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, & très-ſouvent par la lumiére boréale, fait qu'on voyage en Suede la nuit comme le jour. Les beſtiaux y ſont plus petits que dans les Païs meridionaux de l'Europe, faute de paturages. Les hommes y ſont plus grands. La ſerenité du Ciel les rend ſains, la rigueur du climat les fortifie; ils vivent même plus long-tems que les autres hommes, quand ils ne s'affoibliſſent pas par l'uſage immoderé des liqueurs for-

fortes, & des vins que les Nations septentrionales semblent aimer d'autant plus que la Nature les leur a refusés.

Les Suedois sont bien faits, robustes, agiles, capables de soutenir les plus grands travaux, la faim & la misere; nez guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'industrieux, ayant long-tems negligé & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourroit leur donner ce qui manque à leur Païs. C'est principalement de la Suede, dont une partie se nomme encore Gotie, que se deborderent ces multitudes de Gots qui inonderent l'Europe, & l'arracherent à l'Empire Romain, qui en avoit été cinq cens années l'usurpateur & le tyran.

Les Païs septentrionaux étoient alors beaucoup plus peuplez qu'ils ne le sont de nos jours, parce que la Religion laissoit aux habitans la liberté de donner plus de citoiens à l'Etat, par la pluralité de leurs femmes: que ces femmes elles-mêmes ne connoissoient d'opprobre que la sterilité & l'oisiveté, & qu'aussi laborieuses & aussi robustes que les hommes, elles en étoient plûtôt & plus long-tems fecondes.

La Suede fut toujours libre jusqu'au milieu du quatorziéme siecle. Dans ce

long eſpace de tems le gouvernement changea plus d'une fois; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier Magiſtrat eut le nom de Roi, tître qui en differens Païs ſe donne à des puiſſances bien differentes; car en France, en Eſpagne, il ſignifie un homme abſolu: & en Pologne, en Suede, en Angleterre, l'homme de la Republique. Ce Roi ne pouvoit rien ſans le Senat; & le Senat dépendoit des Etats Generaux, que l'on convoquoit ſouvent: les repreſentans de la Nation dans ces grandes aſſemblées, étoient les Gentilshommes, les Evêques, les Deputez des villes; avec le tems on y admit les Païſans même, portion du Peuple injuſtement mepriſée ailleurs, & eſclave dans preſque tout le Nord.

Environ l'an 1492 cette Nation ſi jalouſe de ſa liberté, & qui eſt encore fiere aujourd'hui d'avoir ſubjugué Rome il y a treize ſiecles, fut miſe ſous le joug par une femme, & par un Peuple moins puiſſant que les Suedois.

Marguerite de Valdemar, la Semiramis du Nord, Reine de Dannemark & de Norwege, conquit la Suede par force & par adreſſe, & fit un ſeul Roïaume de ces trois vaſtes Etats. Après ſa mort la Suede fut dechirée par des guerres civiles,

les, elle ſecoua le joug des Danois; elle le reprit, elle eut des Rois; elle eut des Adminiſtrateurs. Deux Tyrans l'opprimérent d'une maniere horrible vers l'an 1520. L'un étoit Chriſtiern II. Roi de Dannemarck, monſtre formé de vices, ſans aucune vertu. L'autre un Archevêque d'Upſal, Primat du Roïaume, auſſi barbare que Chriſtiern. Tous deux de concert firent ſaiſir un jour les Conſuls, les Magiſtrats de Stockolm, avec quatre-vingt quatorze Senateurs, & les firent maſſacrer par des bourreaux, ſous prétexte qu'ils étoient excommuniés par le Pape; pour avoir defendu les droits de l'Etat contre l'Archevêque. Enſuite ils abandonnérent Stockolm au pillage, & tout y fut égorgé ſans diſtinction d'âge ni de ſexe.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer, deſunis quand il falloit partager les dépouilles, exerçoient ce que le deſpotiſme a de plus tyrannique, & ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel évenement changea la face du Nord.

Guſtave Vaza, jeune homme deſcendu des anciens Rois du Païs, ſortit du fond des forêts de la Dalecarlie où il étoit caché, & vint délivrer la Suede. C'étoit

unie de ces grandes ames que la nature forme si rarement, avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes, sa taille avantageuse, & son grand air lui faisoient des partisans dès qu'il se montroit. Son eloquence, à qui sa bonne mine donnoit de la force, étoit d'autant plus persuasive qu'elle étoit sans art; son genie formoit de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires, & qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes. Son courage infatigable les faisoit reussir. Il étoit intrepide avec prudence, d'un naturel doux dans un siecle feroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vaza avoit été otage de Christiern, & retenu prisonnier contre le droit des gens. Echapé de sa prison il avoit erré, deguisé en Païsan, dans les montagnes, & dans les bois de la Dalecarlie. Là il s'étoit vû réduit à la necessité de travailler aux mines de cuivre pour vivre & pour se cacher. Enseveli dans ces souterrains, il osa songer à détrôner le tyran. Il se découvrit aux Paisans, il leur parut un homme d'une nature superieure, pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de tems de ces sauvages, des

sol-

soldats aguerris. Il attaqua Christiern & l'Archevêque, les vainquit souvent, les chassa tous deux de la Suede; & fut élu avec justice par les Etats, Roi du Païs dont il étoit le liberateur.

A peine affermi sur le trône, il tenta une entreprise plus difficile que des conquêtes. Les veritables tyrans de l'Etat étoient les Evêques, qui aïant presque toutes les richesses de la Suede, s'en servoient pour opprimer les sujets, & pour faire la guerre aux Rois. Cette puissance étoit d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avoit renduë sacrée. Il punit la Religion Catholique des attentats de ses ministres. En moins de deux ans il rendit la Suede Lutherienne par la superiorité de sa politique, plus encore que par autorité. Aïant ainsi conquis ce Roïaume, comme il le disoit, sur les Danois & sur le Clergé, il regna heureux & absolu jusqu'à l'âge de soixante & dix ans; & mourut plein de gloire, laissant sur le trône sa famille & la religion.

L'un de ses descendans fut ce Gustave Adolphe, qu'on nomme le grand Gustave. Ce Roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Wismar, la Pomeranie, sans compter plus de cent places

en Allemagne, renduës par la Suede après ſa mort. Il ebranla le trône de Ferdinand II. Il protegea les Lutheriens en Allemagne, ſecondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignoit encore plus la puiſſance de l'Empereur que celle de l'héreſie. Ce fut lui qui par ſes victoires, contribua alors en effet à l'abaiſſement de la maiſon d'Autriche: entrepriſe dont on attribue toute la gloire au Cardinal de Richelieu, qui ſavoit l'art de ſe faire une réputation, tandis que Guſtave ſe bornoit à faire de grandes choſes. Il alloit porter la guerre au-delà du Danube; & peut-être detrôner l'Empereur, lorſqu'il fut tué à l'âge de trente-ſept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre Valſtein, emportant dans le tombeau le nom de Grand, les regrets du Nord & l'eſtime de ſes ennemis.

Sa fille Chriſtine née avec un genie rare, aima mieux converſer avec des Sçavans, que de regner ſur un peuple qui ne connoiſſoit que les armes. Elle ſe rendit auſſi illuſtre en quittant le trône, que ſes Ancêtres l'étoient pour l'avoir conquis ou affermi. Les Proteſtans l'ont déchirée, comme ſi on ne pouvoit pas avoir de grandes vertus ſans croire à Luther, & les Papes triompherent trop de la converſion

sion d'une femme qui n'étoit que philosophe. Elle se retira à Rome où elle passa le reste de ses jours dans le centre des arts qu'elle aimoit, & pour lesquels elle avoit renoncé à un Empire à l'âge de vingt-sept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les Etats de la Suede à élire en sa place son cousin Charles-Gustave X. de ce nom, fils du Comte Palatin, Duc des Deux Ponts. Ce Roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de Gustave-Adolphe: il porta d'abord ses armes en Pologne, où il gagna la celebre bataille de Varsovie qui dura trois jours: il fit long-tems la guerre heureusement contre les Danois; assiegea leur Capitale; réunit la Scanie à la Suede, & fit assurer du moins pour un tems la possession de Sleswich au Duc de Holstein: ensuite aïant éprouvé des revers, & fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en Suede la puissance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans comme le grand Gustave, avant d'avoir pu achever cet ouvrage que son fils Charles XI. eleva jusqu'au comble.

Charles XI. guerrier comme tous ses ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il

abolit l'autorité du Senat, qui fut declaré le Senat du Roi, & non du Royaume. Il étoit frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son despotisme n'eût reduit les sentimens de ses sujets pour lui, à celui de la crainte,

Il épousa en 1680 Ulrike Eleonor, fille de Frederic III Roi de Dannemarck, Princesse vertueuse, & digne de plus de confiance que son Epoux ne lui en temoigna. De ce mariage naquit le 27. de Juin 1682. le Roi Charles XII. l'homme le plus extraordinaire peut-être qui ait jamais été sur la terre; qui a réuni en lui toutes les grandes qualitez de ses Ayeux, & qui n'a eu d'autre defaut ni d'autre malheur que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a apris de certain, touchant sa personne & ses actions.

A six ans on le tira des mains des femmes, & on lui donna pour gouverneur Monsieur de Nordcopenser, homme sage & assez instruit. Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de Samuël Puffendorf, afin qu'il sût connoître de bonne heure ses Etats & ceux de ses voisins. Il aprit d'abord l'Allemand, qu'il parla toujours depuis aussi-bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans il savoit déja manier

manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisoit, & qui découvroient ses inclinations martiales, lui formerent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portoit son temperament.

Quoique doux dans son enfance, il avoit une opiniâtreté insurmontable : le seul moyen de le plier étoit de le piquer d'honneur : avec le mot de gloire, on obtenoit tout de lui. Il avoit de l'aversion pour le Latin ; mais dès qu'on lui eut dit que le Roi de Pologne & le Roi de Dannemarck l'entendoient, il l'aprit bien vîte, & en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même maniere pour l'engager à entendre le François ; mais il s'obstina, tant qu'il vecut, à ne jamais s'en servir, même avec des Ambassadeurs François, qui ne savoient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connoissance de la langue latine, on lui fit traduire Quinte-Curce : il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspiroit beaucoup plus encore que le stile. Celui qui lui expliquoit cet Auteur lui aïant demandé ce qu'il pensoit d'Alexandre : Je pense, dit le Prince, que je voudrois lui ressembler : mais, lui dit-on, il n'a vêcu que trente-

deux

deux ans; ah, reprit-il, n'eſt-ce pas aſſez quand on a conquis des Roïaûmes? On ne manqua pas de raporter ces réponſes au Roi ſon Pere, qui s'écria: Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le grand Guſtave. Un jour il s'amuſoit dans l'apartement du Roi à regarder deux cartes geographiques, l'une d'une ville de Hongrie, priſe par les Turcs ſur l'Empereur, & l'autre de Riga capitale de la Livonie, Province conquiſe par les Suedois depuis un ſiecle. Au bas de la carte de la ville Hongroiſe il y avoit ces mots tirés du livre de Job: *Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée, le nom du Seigneur ſoit béni.* Le jeune Prince aiant lû ces paroles, prit ſur le champ un craïon, & écrivit au bas de la carte de Riga: *Dieu me l'a donnée, le diable ne me l'ôtera pas.* Ainſi dans les actions les plus indifferentes de ſon enfance, ce naturel indomptable laiſſoit ſouvent échaper des traits qui marquoient ce qu'il devoit être un jour.

Il avoit onze ans lorſqu'il perdit ſa Mere. Cette Princeſſe mourut en 1693. le 5. Août d'une maladie cauſée par les chagrins que lui donnoit ſon Mari, & par les efforts qu'elle faiſoit pour les diſſimuler. Charles XI. avoit dépouillé

de

de leurs biens un grand nombre de ſes ſujets par le moïen d'une eſpéce de Cour de juſtice nommée la Chambre des liquidations, établie de ſon autorité ſeule. Une foule de Citoïens ruinés par cette Chambre, Nobles, Marchands, Fermiers, Veuves, Orphelins, rempliſſoient les rues de Stockolm, & venoient tous les jours à la porte du Palais pouſſer des cris inutiles. La Reine ſecourut ces malheureux de tout ce qu'elle avoit. Elle leur donna ſon argent, ſes pierreries, ſes meubles, ſes habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle ſe jetta en larmes aux pieds de ſon Mari, pour le prier d'avoir compaſſion de ſes ſujets. Le Roi lui répondit gravement: Madame, nous vous avons priſe pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis. Depuis ce tems il la traita avec une dureté qui avança ſes jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'Avril 1697. dans la quarante-deuxiéme année de ſon âge, & dans la trente-ſeptiéme de ſon regne, lorſque l'Empire, l'Eſpagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venoient de remettre la déciſion de leurs querelles à ſa mediation, & qu'il avoit déja entamé l'ouvrage de la paix entre ces Puiſſances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un trône affermi & respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux & soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des Ministres habiles.

Charles XII. à son avenement, non-seulement se trouva maître absolu & paisible de la Suede, & de la Finlande; mais il regnoit encore sur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie, il possedoit Visimar, Vibourg, les Iles de Rugen, d'Oesel, & la plus belle partie de la Pomeranie, le Duché de Brême & de Verden, toutes conquêtes de ses Ancêtres, assurées à sa Couronne par une longue possession, & par la foi des Traitez solemnels de Munster & d'Oliva, soutenus de la terreur des armes Suedoises. La paix de Ryswick commencée sous les auspices du Pere, fut conclue sous ceux du Fils: il fut le mediateur de l'Europe dès qu'il commença à regner.

Les Loix Suedoises fixent la majorité des Rois à quinze ans. Mais Charles XI. absolu en tout, retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisoit par cette disposition les vûes ambitieuses de sa mere Edwige-Eleonor de Holstein, Veuve de Charles X. Cette Princesse fut declarée par le Roi son fils tutrice du

jeune

jeune Roi son petit-fils, & Regente du Roïaume, conjointement avec un Conseil de cinq personnes.

Elle ordonna d'abord pour le corps de son fils Charles XI. une pompe funebre d'une magnificence à laquelle la Suede n'étoit point accoutumée. Elle voulut de plus que les Bourgeois de Stockolm portassent trois ans le deüil. Il sembloit qu'on les forçât à montrer d'autant plus de douleur, qu'ils en ressentoient moins, de la mort d'un Prince qui leur avoit ôté leur liberté & leurs biens.

La Regente avoit eu part aux affaires sous le regne du Roi son fils. Elle étoit avancée en âge, mais son ambition plus grande que ses forces & que son genie, lui faisoit esperer de jouir long-tems des douceurs de l'autorité, sous le Roi son petit-fils. Elle l'éloignoit autant qu'elle pouvoit des affaires. Le jeune Prince passoit son tems à la chasse, ou s'occupoit à faire la revûe des troupes: il faisoit même quelquefois l'exercice avec elles; ces amusemens ne sembloient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paroissoit dans sa conduite aucun dégoût qui pût allarmer la Regente; & cette Princesse se flattoit que les dissipations de ces exercices le rendroient incapable d'application

plication, & qu'elle en gouverneroit plus longtems.

Un jour au mois de Novembre, la même année de la mort de son Pere, il venoit de faire la revûe de plusieurs Regimens: le Conseiller d'Etat Piper étoit auprès de lui; le Roi paroissoit abîmé dans une rêverie profonde: puis-je prendre la liberté, lui dit Piper, de demander à Votre Majesté à quoi elle songe si serieusement? Je songe, répondit le Prince, que je me sens digne de commander à ces braves gens; & je voudrois que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme. Piper saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune: il n'avoit pas assez de credit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la Regence à la Reine, & d'avancer la majorité du Roi. Il proposa cette negociation au Comte Axel Sparre, homme ardent, & qui cherchoit à se donner de la consideration. Il le flatta de la confiance du Roi: Sparre le crut; se chargea de tout, & ne travailla que pour Piper. Les Conseillers de la Regence furent bien-tôt persuadez. C'étoit à qui précipiteroit l'execution de ce dessein, pour s'en faire un merite auprès du Roi.

Ils allerent en corps en faire la proposition à la Reine, qui ne s'attendoit pas

à

à une pareille déclaration. Les Etats Generaux étoient assemblez alors. Les Conseillers de la Regence y proposerent l'affaire. Il n'y eut pas une voix contre : la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvoit arrêter ; de sorte que Charles XII. souhaitta de regner, & en trois jours les Etats lui defererent le Gouvernement. Le pouvoir de la Reine & son credit, tomberent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le Roi fut couronné le 24. Decembre suivant. Il fit son entrée dans Stockolm sur un cheval alezan, ferré d'argent, aïant le sceptre à la main & la couronne en tête, aux acclamations de tout un Peuple, idolâtre de ce qui est nouveau, & concevant toujours de grandes esperances d'un jeune Prince.

L'Archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du Sacre & du Couronnement : c'est de tant de droits que ses Predecesseurs s'étoient arrogez, presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au Prince, il tenoit entre ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête : Charles l'arracha des mains de l'Archevêque & se couronna lui-même, en regardant fie-

rement le Prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toujours, applaudit à l'action du Roi. Ceux même qui avoient le plus gemi sous le Despotisme du Pere, se laisserent entraîner à louer dans le Fils cette fierté, qui étoit l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fut maître, il donna sa confiance & le maniement des affaires au Conseiller Piper, qui fut en effet son Premier Ministre, sans en avoir le nom. Peu de tems après il le fit Comte, ce qui est une qualité éminente en Suede, & non un vain titre qu'on puisse prendre sans conséquence.

Les premiers tems de l'administration du Roi ne donnerent point de lui des idées favorables, il parut qu'il avoit été plus impatient que digne de regner. Il n'avoit à la verité aucune passion dangereuse; mais on ne voïoit dans sa conduite que des emportemens de jeunesse, & de l'opiniâtreté. Il paroissoit inapliqué & hautain. Les Ambassadeurs qui étoient à sa Cour, le prirent même pour un genie mediocre, & le peignirent tel à leurs Maîtres. La Suede avoit de lui la même opinion, personne ne connoissoit son caractere; il l'ignoroit lui-même, lorsque des orages formez tout-à-coup dans le Nord don-

donnerent à ſes talens cachez occaſion de ſe déploïer.

Trois puiſſans Princes voulant ſe prevaloir de ſon extrême jeuneſſe, conſpirerent ſa ruine preſque en même tems. Le premier fut Frideric IV. Roi de Dannemarck ſon Couſin; le ſecond, Auguſte, Electeur de Saxe, Roi de Pologne; Pierre le Grand, Czar de Moſcovie, étoit le troiſiéme, & le plus dangereux. Il faut developer l'origine de ces guerres qui ont produit de ſi grands évenemens, & commencer par le Dannemarck.

De deux ſœurs qu'avoit Charles XII. l'aînée avoit épouſé le Duc de Holſtein, jeune Prince plein de bravoure & de douceur. Le Duc, opprimé par le Roi de Dannemarck, vint à Stockolm avec ſon Epouſe, ſe jetter entre les bras du Roi, & lui demander du ſecours, non-ſeulement comme à ſon Beau-frere, mais comme au Roi d'une Nation qui a pour les Danois une haine irreconciliable.

L'ancienne maiſon de Holſtein, fondue dans celle d'Oldembourg, étoit montée ſur le Trône de Dannemarck par élection en 1449. Tous les Roïaumes du Nord étoient alors électifs. Celui de Dannemarck, devint bien-tôt hereditaire. Un de ſes Rois nommé Chriſtiern III. avoit

pour ſon Frere Adolphe une tendreſſe dont on ne trouve gueres d'exemples chez les Princes. Il ne vouloit point le laiſſer ſans Souveraineté ; mais il ne pouvoit demembrer ſes propres Etats. Il partagea avec lui par un accord bizarre les Duchez de Holſtein-Gottorp & de Sleſwich ; établiſſant que les deſcendans d'Adolphe gouverneroient deſormais le Holſtein, conjointement avec les Rois de Dannemarck, que ces deux Duchez leur apartiendroient en commun ; & que le Roi de Dannemarck ne pourroit rien innover dans le Holſtein ſans le Duc, ni le Duc ſans le Roi. Une union ſi étrange, dont pourtant il y avoit déja eu un exemple dans la même maiſon, pendant quelques années, étoit depuis près de quatre-vingt ans une ſource de querelles entre la branche de Dannemarck, & celle de Holſtein-Gottorp ; les Rois cherchant toujours à oprimer les Ducs, & les Ducs à être independans. Il en avoit coûté la liberté & la Souveraineté au dernier Duc. Il avoit recouvré l'une & l'autre aux conferences d'Altena en 1689. par l'entremiſe de la Suede, de l'Angleterre & de la Hollande, garantes de l'execution du traité. Mais comme un traité entre les Souverains, n'eſt ſouvent qu'une ſoumiſion

sion à la necessité, jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus foible, la querelle renaissoit plus envenimée que jamais entre le nouveau Roi de Dannemarck & le jeune Duc. Tandis que le Duc étoit à Stockolm, les Danois faisoient déja des actes d'hostilité dans le Païs de Holstein, & se liguoient secrettement avec le Roi de Pologne, pour accabler le Roi de Suede lui-même.

Frideric-Auguste, Electeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'Abbé de Polignac, ni les grandes qualités du Prince de Conti son Concurrent au trône, n'avoient pû empêcher d'être élu depuis deux ans Roi de Pologne, étoit un Prince moins connu encore par sa force de corps incroïable, que par sa bravoure & la galanterie de son esprit. Sa cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Jamais Prince ne fut plus genereux, ne donna plus, & n'accompagna ses dons de tant de grace. Il avoit acheté la moitié des suffrages de la Noblesse Polonoise, & forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne. Il crut avoir besoin de ses troupes pour se mieux affermir sur le trône. Mais il falloit un pretexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer

le Roi de Suede en Livonie, à l'occasion que l'on va raporter.

La Livonie la plus belle & la plus fertile Province du Nord, avoit apartenu autrefois aux Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Les Moscovites, les Polonois & les Suedois s'en étoient disputez la possession. La Suede en joüissoit depuis près de cent années; & elle lui avoit été enfin cedée solemnellement par la Paix d'Oliva.

Le feu Roi Charles XI. dans ses séveritez pour ses sujets n'avoit pas épargné les Livoniens. Il les avoit dépoüillez de leurs priviléges, & d'une partie de leurs patrimoines. Patkul malheureusement celebre depuis par sa mort tragique, fut deputé de la Noblesse Livonienne pour porter au trône les plaintes de la Province. Il fit à son Maître une harangue respectueuse, mais forte, & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse: mais les Rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois Charles XI. dissimulé, quand il ne se livroit pas aux emportemens de sa colere, frapa doucement sur l'épaule de Patkul. Vous avez parlé pour votre Patrie en brave hom-

homme, lui dit-il, je vous en estime, continuez. Mais peu de jours après il le fit declarer coupable de leze-majesté; & comme tel, condamner à la mort. Patkul qui s'étoit caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le Roi Auguste. Charles XI. étoit mort; mais la Sentence de Patkul & son indignation subsistoient: il representa au Monarque Polonois la facilité de la conquête de la Livonie; des Peuples desesperez, prêts à secouer le joug de la Suede; un Roi enfant, incapable de se defendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un Prince déja tenté de cette conquête. Tout fut prêt bientôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir à la vaine formalité des declarations de guerre, & des manifestes. Le nuage grossissoit en même tems du côté de la Moscovie.

Pierre Alexiowits, Czar de Russie, s'étoit déja rendu redoutable par la bataille qu'il avoit gagnée sur les Turcs en 1697. & par la prise d'Azoph qui lui ouvroit l'Empire de la Mer Noire. Mais c'étoit par des actions plus glorieuses que des victoires qu'ils meritoit le nom de Grand. La Moscovie ou Russie embrasse le Nord de l'Asie, & celui de l'Europe

& depuis les frontieres de la Chine s'étend l'eſpace de quinze cens lieues juſqu'aux confins de la Pologne & de la Suede. Mais ce Païs immenſe étoit à peine connu de l'Europe avant le Czar Pierre. Les Moſcovites étoient moins civiliſez que les Mexicains, quand ils furent découverts par Cortez; nez tous eſclaves de Maîtres auſſi barbares qu'eux, ils croupiſſoient dans l'ignorance, dans le beſoin de tous les arts, & dans l'inſenſibilité de ces beſoins qui étouffoit toute induſtrie. Une ancienne Loi ſacrée parmi eux leur defendoit ſous peine de mort, de ſortir de leur Païs ſans la permiſſion de leur Patriarche. Cette Loi faite pour leur ôter les occaſions de connoître leur joug, plaiſoit à une Nation qui dans l'abîme de ſon ignorance & de ſa miſere dédaignoit tout commerce avec les Nations étrangeres.

L'Ere des Moſcovites commençoit à la creation du monde, ils comptoient 7207. ans au commencement du ſiecle paſſé, ſans pouvoir rendre raiſon de cette datte. Le premier jour de leur année revenoit au treize de notre mois de Septembre. Ils alleguoient pour raiſon de cet établiſſement, qu'il étoit vrai-ſemblable que Dieu avoit créé le monde en Automne, dans la ſaiſon où les fruits de la ter-

terre ſont dans leur maturité. Ainſi les ſeules aparences de connoiſſances qu'ils euſſent, étoient des erreurs groſſieres; perſonne ne ſe doutoit parmi eux que l'Automne de Moſcovie pût être le Printems d'un autre Païs dans les climats opoſez. Il n'y avoit pas long-tems que le peuple avoit voulu brûler à Moſcou le Secretaire d'un Ambaſſadeur de Perſe, qui avoit predit une Eclipſe de Soleil. Ils ignoroient juſqu'à l'uſage des chiffres; ils ſe ſervoient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avoit pas d'autre maniere de compter dans tous les Bureaux de Recettes, & dans le Tréſor du Czar.

Leur Religion étoit & eſt encore celle des Chrétiens Grecs, mais mêlée de ſuperſtitions auſquelles ils étoient d'autant plus fortement attachez, qu'elles étoient plus extravagantes, & que le joug en étoit plus gênant. Peu de Moſcovites oſoient manger du pigeon, parce que le Saint-Eſprit eſt peint en forme de colombe. Ils obſervoient regulierement quatre carêmes par an; & dans ces tems d'abſtinence, ils n'oſoient ſe nourrir ni d'œufs, ni de lait. Dieu & ſaint Nicolas étoient les objets de leur Culte, & immediatement après eux, le Czar & le Patriarche. L'autorité de

ce dernier étoit sans bornes comme leur ignorance. Il rendoit des arrêts de mort, & infligeoit les suplices les plus cruels, sans qu'on pût apeller de son tribunal. Il se promenoit à cheval deux fois l'an, suivi de tout son Clergé en cérémonie. Le Czar à pied tenoit la bride du Cheval, & le peuple se prosternoit dans les rues comme les Tartares devant leur grand Lama. La Confession étoit pratiquée; mais ce n'étoit que dans le cas des plus grands crimes. Alors l'absolution leur paroissoit necessaire, mais non le repentir. Ils se croïoient purs devant Dieu avec la benediction de leurs Papas. Ainsi ils passoient sans remords, de la Confession au vol & à l'homicide; & ce qui est un frein pour d'autres Chrêtiens, étoit chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faisoient scrupule de boire du lait un jour de jeûne; mais les Peres de famille, les Prêtres, les Femmes, les Filles s'enivroient d'eau de-vie les jours de fêtes. On disputoit cependant sur la Religion en ce Païs comme ailleurs, la plus grande querelle étoit si les Laïques devoient faire le signe de la Croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nursust, sous le precedent regne, avoit excité une sedition dans Astracan au sujet de cette dispute.

Le

Le Czar dans son vaste Empire avoit beaucoup d'autres sujets qui n'etoient pas Chrêtiens. Les Tartares qui habitent le bord occidental de la Mer Caspienne & des Palus Méotides, sont Mahometans. Les Siberiens, les Ostiaques, les Samoïedes qui sont vers la Mer Glaciale, étoient des Sauvages, dont les uns étoient idolâtres, les autres n'avoient pas même la connoissance d'un Dieu, & cependant les Suedois envoïez prisonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiowits avoit reçu une éducation qui tendoit à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde. Son naturel heureux lui fit d'abord aimer les étrangers, avant qu'il sçût à quel point ils pouvoient lui être utiles. Un jeune Genevois nommé le Fort, d'une ancienne famille de Geneve, fils d'un Marchand Droguiste, fut le premier instrument dont il se servit pour changer depuis la face de la Moscovie. Ce jeune homme envoyé par son pere pour être Facteur à Coppenhague, quitta son commerce & suivit un Ambassadeur Danois à Moscow, par cette inquietude d'esprit qu'éprouvent toujours ceux qui se sentent au-dessus de leur état. Il eut

la

la curiosité d'apprendre la langue Russienne. Les progrés rapides qu'il y fit exciterent la curiosité du Czar encore jeune. Il en fut connu.

Il s'insinua dans sa familiarité ; & passa bientôt à son service. Il lui parloit souvent des avantages du commerce & de la navigation : il lui disoit comment la Hollande, qui n'eût pas été la centiéme partie des Etats de Moscovie, faisoit par le moïen du commerce seul, une aussi grande figure dans l'Europe que les Espagnes, dont elle avoit été autrefois une petite Province inutile & meprisée. Il l'entretenoit de la politique rafinée des Princes de l'Europe, de la discipline de leurs troupes, de la police de leurs villes, du nombre infini de manufactures ; des arts & des sciences qui rendent les Europeans puissans & heureux. Ces discours éveillerent le jeune Empereur, comme d'une profonde letargie ; Son puissant genie, qu'une éducation barbare avoit retenu, & n'avoit pu detruire, se developa presque tout-à-coup. Il resolut d'être homme, de commander à des hommes, & de créer une Nation nouvelle. Plusieurs Princes avoient avant lui renoncé à des Couronnes, par dégoût pour le poids des affaires ; mais aucun n'avoit

n'avoit ceſſé d'être Roi pour aprendre mieux à regner ; c'eſt ce que fit Pierre le Grand. Il quitta la Moſcovie en 1698. n'aïant encore regné que deux années, & alla en Hollande, deguiſé ſous un nom vulgaire, comme s'il avoit été un domeſtique de ce même M. le Fort, qu'il envoïoit Ambaſſadeur extraordinaire auprès des Etats Generaux. Arrivé à Amſterdam, il ſe fit inſcrire dans le rôle des Charpentiers de l'Amirauté des Indes, ſous le nom de Pierre Michaëlof. Il travailloit dans le chantier comme les autres Charpentiers. Dans les intervalles de ſon travail il aprenoit les parties des Mathematiques qui peuvent être utiles à un Prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entroit dans les boutiques des ouvriers, examinoit toutes les manufactures : rien n'échapoit à ſes obſervations. Delà il paſſa en Angleterre, où il ſe perfectionna dans la ſcience de la conſtruction des vaiſſeaux : il repaſſa en Hollande, vit tout ce qui pouvoit tourner à l'avantage de ſon Païs. Enfin après deux ans de voïages & de travaux, auſquels nul autre homme que lui n'eût voulu ſe ſoumettre, il reparut en Moſcovie, amenant avec lui les Arts de l'Europe. Des artiſans de toute eſpece l'y ſuivirent en foule.

foule. On vit pour la premiere fois de grands vaisseaux Moscovites sur la Mer Noire, dans la Balthique & dans l'Ocean. Des bâtimens d'une Architecture reguliere & noble furent élevez au milieu des huttes Russiennes. Il établit des Colleges, des Academies, des Imprimeries, des Bibliotheques : les villes furent policées, les habillemens, les coutumes changerent peu à peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites coururent par degrez ce que c'est que la societé. Les superstitions même furent abolies, la dignité de Patriarche fut éteinte : le Czar se déclara le Chef de la Religion, & cette derniere entreprise qui auroit coûté le trône & la vie à un Prince moins absolu, reussit presque sans contradiction, & lui assura le succès de toutes les autres nouveautez.

En même tems il fit naître le Commerce dans ses Etats. Ses vûes s'aggrandissant à mesure qu'il changeoit la face de son Païs, il n'y eut pas plûtôt établi le Commerce, qu'il entreprit de rendre un jour la Moscovie le centre du Negoce de l'Asie & de l'Europe. Le Volga, le Tanaïs, la Duine devoient être unis par des Canaux, dont il dressa lui-même le plan. Ainsi il se proposoit d'ouvrir de nouveaux chemins de la Balthique au Pont-Euxin & à la Mer

Mer Caſpienne, & de ces deux mers à l'Ocean Septentrional. Mais ce n'étoit pas aſſez de changer la Nature dans ſes Etats, il falloit changer les mœurs de ſes Sujets; & c'étoit là le plus difficile, il manquoit ſur tout de Troupes diſciplinées & aguerries. Il avoit à la vérité donné quelques coups à la Puiſſance Ottomane; mais il n'avoit battu que des Tartares, auſſi peu diſciplinez que ſes Soldats. Fondateur & Legiſlateur de ſon Empire, & plus heureux, & plus grand peut-être s'il ſe fût contenté de ces deux titres; il vouloit y joindre celui de Conquerant. L'Ingrie qui eſt au Nord-Eſt de la Livonie, avoit autrefois apartenu aux Czars; mais depuis que Guſtave-Adolphe avoit conquis ces deux Provinces, la Suede les avoit poſſedées paiſiblement. Le Czar étoit impatient de faire revivre des droits cedez par ſes Ancêtres. D'ailleurs il lui falloit un Port à l'Orient de la Mer Balthique pour l'execution de ſes grands deſſeins. Il conclut donc une ligue avec le Roi de Pologne, pour enlever à la Suede tout ce qu'elle poſſedoit dans ces Païs qui ſont entre le Golphe de Finlande, la Mer Balthique, la Pologne & la Moſcovie.

Voilà quels étoient les ennemis qui ſe préparoient à attaquer tous enſemble l'enfance de Charles XII. Les

Les bruits sourds de ces préparatifs allarmerent le Conseil du Roi: on deliberoit en sa presence; & quelques-uns proposoient de détourner la tempête par des Négociations; lorsque Charles se levant, avec un air de gravité & d'un homme superieur qui a pris son parti: „ Messieurs, dit-il, j'ai resolu de ne „ jamais faire une guerre injuste, mais de „ n'en finir une légitime, que par la perte de mes ennemis: ma resolution est „ prise: j'irai attaquer le premier qui se „ declarera; & quand je l'aurai vaincu, „ j'espere faire quelque peur aux autres." Ces paroles étonnerent tous ces vieux Conseillers: ils se regarderent sans oser répondre. Enfin honteux d'esperer moins que leur Roi, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusemens les plus innocens de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'Alexandre & de Cesar, il se proposa d'imiter tout de ces deux Conquerans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni delassemens: il reduisit sa table

table à la frugalité la plus grande. Il avoit aimé le faſte dans les habits ; il ne fut vêtu depuis que comme un ſimple ſoldat. On l'avoit ſoupçonné d'avoir eu une paſſion pour une Femme de ſa Cour ; ſoit que cette intrigue fût vraie ou non, il eſt certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non ſeulement de peur d'en être gouverné ; mais pour donner l'exemple à ſes ſoldats, qu'il vouloit contenir dans la Diſcipline la plus rigoureuſe : peut-être encore par la vanité d'être le ſeul de tous les Rois qui domptât un penchant ſi difficile à ſurmonter. Il reſolut auſſi de s'abſtenir de vin tout le reſte de ſa vie ; ce n'eſt pas, comme on l'a pretendu, qu'il voulût ſe punir d'un excès, dans lequel on diſoit qu'il s'étoit laiſſé emporter à des actions indignes de lui : rien n'eſt plus faux que ce bruit populaire ; jamais le vin n'avoit ſurpris ſa raiſon, mais il allumoit trop ſon temperament tout de feu : il quitta même depuis la biere, & ſe reduiſit à l'eau pure. De plus, la ſobrieté étoit une vertu nouvelle dans le Nord, & il vouloit être le modele de ſes Suedois en tout genre.

Il commença par aſſurer des ſecours au Duc de Holſtein ſon Beau-frere. Huit mille hommes furent envoïez d'abord en

Pomeranie, Province voisine du Holstein, pour fortifier le Duc contre les attaques des Danois. Le Duc en avoit besoin. Ses Etats étoient déja ravagez, son Château de Gottorp pris, sa ville de Tonninge pressée par un siege opiniâtre, où le Roi de Dannemarck étoit venu en personne, pour jouir d'une conquête qu'il croïoit sûre. Cette étincelle commençoit à embraser l'Empire. D'un côté les troupes Saxonnes du Roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfembutel, de Hesse Cassel marchoient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du Roi de Suede, les troupes de Hannoyer & de Zell, & trois Regimens de Hollande venoient secourir le Duc. Tandis que le petit Païs de Holstein étoit ainsi le theâtre de la guerre, deux Escadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande parurent dans la Mer Balthique. Ces deux Etats étoient garants du Traité d'Altena, violé par les Danois: ils s'empressoient alors à secourir le Duc de Holstein opprimé, parce que l'interêt de leur commerce s'opposoit à l'aggrandissement du Roi de Dannemark. Ils savoient que le Danois étant maître du passage du Sund imposeroit des Loix onereuses aux Nations commerçantes, quand il seroit assez

fort

fort pour en uſer ainſi impunement. Cet interêt a long-tems engagé les Anglois & les Hollandois à tenir autant qu'ils l'ont pu la balance égale entre les Princes du Nord : ils ſe joignirent au jeune Roi de Suede qui ſembloit devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, & le ſecoururent par la même raiſon pour laquelle on l'attaquoit, parce qu'on ne le croïoit pas capable de ſe deffendre. Cependant Charles partit pour ſa premiere campagne le 8. Mai nouveau ſtile de l'année 1700. Il quitta Stockolm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna juſqu'au port de Carelscroon, en faiſant de vœux pour lui, en verſant des larmes & en l'admirant. Avant de ſortir de Suede, il établit à Stockolm un Conſeil de Deffenſe, compoſé de pluſieurs Senateurs. Cette commiſſion devoit prendre ſoin de tout ce qui regardoit la flotte, les troupes & les fortifications du Païs. Le corps du Senat devoit regler tout le reſte proviſionnellement dans l'interieur du Roïaume. Aïant ainſi mis un ordre certain dans ſes Etats, ſon eſprit libre de tout autre ſoin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte étoit compoſée de quarante-trois vaiſſeaux ; celui qu'il monta, nommé le Roi Char-

les, le plus grand qu'on ait jamais vû, étoit de cent-vingt pieces de canon : le Comte Piper son premier Ministre, le Général Renchild, & le Comte de Guiscard Ambassadeur de France en Suede, s'y embarquerent avec lui. Il joignit les Escadres des Alliés. La flotte Danoise évita le combat, & laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Copenhague, pour y jetter quelques bombes.

Alors le Roi comme dans un transport soudain, prenant les mains du Comte Piper & du Général Renchild : Ah, dit-il, si nous profitions de l'occasion pour faire une descente, & pour assieger Copenhague par terre, tandis qu'elle seroit bloquée par mer ! Renchild lui répondit : Sire, le grand Gustave, après quinze ans d'experience, n'eût pas fait une autre proposition. Les ordres furent donnez le moment d'après, pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étoient sur les côtes de Suede, & qui furent joints aux troupes qu'on avoit à bord. Le Roi quitta son grand vaisseau, & monta une fregate plus legere : on commença par faire partir trois cens grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits batteaux plats portoient des fascines,

cines, des chevaux de frize, & les instrumens des Pionniers. Cincq cens hommes d'élite suivoient dans d'autres chaloupes. Après venoient les vaisseaux de guerre du Roi, avec deux fregattes Angloises & deux Hollandoises, qui devoient favoriser la descente à coups de canon.

Copenhague, Capitale du Dannemarck, est située dans l'isle de Zéeland au milieu d'une belle plaine, aïant au Nord-Oueſt le Sund, & à l'Orient la Mer Balthique, où étoit alors le Roi de Suede. Au mouvement imprevû des vaisseaux qui menaçoient d'une descente, les habitans consternez par l'inaction de leur flotte, & par le mouvement des vaisseaux Suedois, regardoient avec crainte en quel endroit fondroit l'orage : la flotte de Charles s'arrêta vis-à-vis Humblebek à sept milles de Copenhague. Aussi-tôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derriere d'épais retranchemens, & l'artillerie qu'on put y conduire, fut tournée contre les Suedois.

Le Roi quitta alors sa fregate, pour s'aller mettre dans la premiere chaloupe, à la tête de ses gardes : l'Ambassadeur de France étoit toujours auprès de lui. Mon-

ſieur l'Ambaſſadeur, lui dit-il, en Latin (car il ne vouloit jamais parler François) vous n'avez rien à demêler avec les Danois: vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire, lui répondit le Comte de Guiſcard, en François, le Roi mon Maître m'a ordonné de reſider auprès de Votre Majeſté: Je me flatte que vous ne me chaſſerez pas aujourd'hui de votre Cour, qui n'a jamais été ſi brillante. En diſant ces paroles il donna la main au Roi, qui ſauta dans la chaloupe, où le Comte Piper & l'Ambaſſadeur entrerent On s'avançoit ſous les coups de canon des vaiſſeaux qui favoriſoient la deſcente. Les batteaux de debarquement n'étoient encore qu'à trois cens pas du rivage. Charles XII. impatient de ne pas aborder aſſez près, ni aſſez tôt, ſe jette de ſa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, aïant de l'eau par delà la ceinture: ſes Miniſtres, l'Ambaſſadeur de France, les Officiers, les Soldats, ſuivent auſſitôt ſon exemple, & marchent au rivage malgré une grêle de mouſquetades que tiroient les Danois. Le Roi qui n'avoit jamais entendu de ſa vie de mouſqueterie chargée à balle, demanda au Major Stuard qui ſe trouva auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit ſifflement qu'il entendoit

doit à ſes oreilles? C'eſt le bruit que font les balles de fuſil qu'on vous tire, lui dit le Major. Bon, dit le Roi, ce ſera là doreſnavant ma muſique. Dans le même moment le Major qui expliquoit le bruit des mouſquetades, en reçut une dans l'épaule; & un Lieutenant tomba mort à l'autre côté du Roi. Il eſt ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues; parce que ceux qui attaquent, ont toujours une impetuoſité, que ne peuvent avoir ceux qui ſe deffendent; & qu'attendre les ennemis dans ſes lignes, c'eſt ſouvent un aveu de ſa foibleſſe & de leur ſuperiorité. La Cavalerie Danoiſe & les Milices s'enfuirent après une foible reſiſtance. Le Roi maître de leurs retranchemens, ſe jetta à genoux pour remercier Dieu du premier ſuccès de ſes armes. Il fit ſur le champ élever des redoutes vers la Ville, & marqua lui-même un campement. En même tems il renvoia ſes vaiſſeaux en Scanie, partie de la Suede, voiſine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conſpiroit à ſervir la vivacité de Charles. Les neuf mille hommes étoient ſur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'étoit fait à la vûë de la flotte Danoiſe, qui n'avoit oſé branler, Copenhague intimidée envoïa auſſi-tôt des Députez au Roi, pour le ſuplier de ne point bombarder la Ville. Il les reçut à cheval à la tête de ſon régiment des Gardes: les Députez ſe mirent à genoux devant lui: il fit païer à la Ville quatre cens mille Rixdales, avec ordre de faire voiturer au Camp toutes ſortes de proviſions, qu'il promit de faire païer fidelement. On lui aporta des vivres, parce qu'il falloit obéir; mais on ne s'attendoit guéres que des vainqueurs daignaſſent païer: ceux qui les aporterent, furent bien étonnez d'être païez genereuſement & ſans delai, par les moindres ſoldats de l'armée. Il regnoit depuis long-tems dans les troupes Suedoiſes une diſcipline qui n'avoit pas peu contribué à leurs victoires: le jeune Roi en augmenta encore la ſeverité. Un ſoldat n'eût pas oſé refuſer le païement de ce qu'il achetoit, encore moins aller en maraude, pas même ſortir du camp. Il voulut de plus, que dans une victoire, ſes troupes ne dépouillaſſent les morts, qu'après en avoir eu la permiſſion, & il parvint aiſement à faire obſerver cette loi. On faiſoit toujours dans ſon camp

camp la priere deux fois par jour, à sept heures du matin, & à quatre heures du soir: il ne manqua jamais d'y assister & de donner à ses soldats l'exemple de la pieté, comme de la valeur. Son Camp bien mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance; les Païsans aimoient mieux vendre leurs denrées aux Suedois leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les païoient pas si bien. Les Bourgeois de la ville furent même obligez de venir plus d'une fois chercher au Camp du Roi de Suede, des provisions qui manquoient dans leurs marchez.

Le Roi de Dannemarck étoit alors dans le Holstein où il sembloit ne s'être rendu que pour lever le siége de Tonninge. Il voïoit la mer Balthique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune Conquerant deja maître de la Zéeland, & prêt à s'emparer de la Capitale. Il fit publier dans ses Etats, que ceux qui prendroient les armes contre les Suedois auroient leur liberté. Cette déclaration étoit d'un grand poids dans un Païs où tous les Païsans & même beaucoup de Bourgeois sont serfs. Mais Charles XII. ne craignoit pas des armées d'esclaves. Il fit dire au Roi de Dannemarck qu'il

ne faisoit la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avoit qu'à se résoudre à rendre justice au Duc de Holstein, ou à voir Copenhague détruite, & son Roiaume mis à feu & à sang. Le Danois étoit trop heureux d'avoir à faire à un Vainqueur qui se piquoit de justice. On assembla un Congrès dans la ville de Travendal, sur les frontieres du Holstein. Le Roi de Suede ne souffrit pas que l'art des Ministres traînât les Négociations en longueur : il voulut que le Traité s'achevât aussi rapidement qu'il étoit descendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du Duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les frais de la guerre, & delivré d'opression. Le Roi de Suede ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son Allié, & humilié son Ennemi. Ainsi Charles XII. à dix-huit ans commença & finit cette Guerre en moins de six semaines.

Précisément dans le même tems le Roi de Pologne investissoit la Ville de Riga, Capitale de la Livonie; & le Czar s'avançoit du côté de l'Orient à la tête de cent mille hommes. Riga étoit defenduë par le vieux Comte d'Alberg, Général Suedois, qui à l'age de quatre-vingt

vingt ans joignoit le feu d'un jeune homme à l'experience de soixante campagnes. Le Comte Flemming depuis Ministre de Pologne, grand homme de guerre & de Cabinet, & le Sieur Patkul, pressoient tous deux le siége sous les yeux du Roi: l'un avec toute l'activité de son caractére, l'autre avec l'opiniâtreté de la vengeance. Mais malgré plusieurs avantages que les assiegeans avoient remportez, l'experience du vieux Comte d'Alberg rendoit inutiles leurs efforts; & le Roi de Pologne desesperoit de prendre la Ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siége. Riga étoit pleine de Marchandises, apartenant aux Hollandois. Les Etats Generaux ordonnerent à leur Ambassadeur, auprès du Roi Auguste, de lui faire sur cela des representations. Le Roi de Pologne ne se fit pas prier. Il consentit à lever le siége plûtôt que de causer le moindre dommage à ses Alliez, qui ne furent point étonnez de cet excès de complaisance, dont ils sçurent la veritable cause.

Il ne restoit donc plus à Charles XII. pour achever sa premiere campagne que de marcher contre son Rival de Gloire, Pierre Alexiowits. Il étoit d'autant plus animé

animé contre lui, qu'il y avoit encore à Stockolm trois Ambaſſadeurs Moſcovites qui venoient de jurer le renouvellement d'une Paix inviolable. Il ne pouvoit comprendre, lui qui ſe piquoit d'une probité ſevere, qu'un Legiſlateur, comme le Czar, ſe fit un jeu de ce qui doit être ſi ſacré. Le jeune Prince plein d'honneur ne penſoit pas qu'il y eût une morale differente pour les Rois & pour les Particuliers. L'Empereur de Moſcovie venoit de faire paroître un Manifeſte, qu'il eût mieux fait de ſuprimer. Il alleguoit pour raiſon de la guerre, qu'on ne lui avoit pas rendu aſſez d'honneurs, lorſqu'il avoit paſſé *incognito* à Riga; & qu'on avoit vendu les vivres trop cher à ſes Ambaſſadeurs. C'étoient là les griefs pour leſquels il ravageoit l'Ingrie avec cent mille hommes.

Il parut devant Narve à la tête de cette grande armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce Climat, que ne l'eſt le mois de Janvier à Paris. Le Czar, qui dans de pareilles ſaiſons faiſoit quelquefois quatre cens lieues en poſte à cheval, pour aller viſiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnoit pas plus ſes troupes qu'il ne s'épargnoit lui-même. Il ſavoit d'ailleurs que les

Suc-

Suedois depuis le tems de Gustave-Adolphe faisoient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été : il voulut accoutumer aussi ses Moscovites à ne point connoître de saisons, & les rendre un jour pour le moins égaux aux Suedois. Ainsi dans un tems où les glaces & les neiges forcent les autres Nations, dans des Climats temperez, à suspendre la guerre, le Czar Pierre assiegeoit Narva à trente degrez du Pole ; & Charles XII. s'avançoit pour la secourir. Le Czar ne fut pas plûtôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venoit d'aprendre dans ses voïages. Il traça son Camp, le fit fortifier de tous côtez ; éleva des redoutes de distance en distance, & ouvrit lui même la tranchée. Il avoit donné le commandement de son armée au Duc de Croi Allemand, Général habile, mais peu secondé alors par les Officiers Moscovites. Pour lui il n'avoit dans ses propres troupes que le rang de simple Lieutenant. Il avoit cru nécessaire de donner l'exemple de l'obéissance militaire à sa Noblesse jusques-là indisciplinable, laquelle étoit en possession de conduire sans experience & en tumulte des esclaves mal armez. Il leur voulut aprendre que les grades militaires devoient s'achéter

par

par des services, il commença lui-même par être Tambour: & étoit devenu Officier par degrez. Il n'étoit pas étonnant que celui qui s'étoit fait Charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes, fût Lieutenant à Narva, pour enseigner à la Nation l'art de la guerre.

Les Moscovites sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suedois; mais c'est au tems à aguerrir les troupes, & à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls bons soldats de l'armée étoient trente mille Streletes qui étoient en Moscovie ce que les Janissaires sont en Turquie. Le reste étoit des barbares arrachez à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages; les uns armez de fleches, les autres de massuës: peu avoient des fusils; aucun n'avoit vû un siége regulier: il n'y avoit pas un bon Canonier dans toute l'armée. Cent cinquante canons qui auroient dû reduire la petite ville de Narva en cendre, y avoient à peine fait breche, tandis que l'artillerie de la ville renversoit à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva étoit presque sans fortifications; le Comte de Hoorn qui y commandoit n'avoit pas mille hommes de troupes reglées; cependant cette armée in-

innombrable n'avoit pû la reduire en dix semaines.

On étoit deja au quinze de Novembre quand le Czar aprit que le Roi de Suede aiant traversé la mer avec deux cens vaisseaux de transport, marchoit pour secourir Narva. Les Suedois n'étoient que vingt-mille; le Czar n'avoit que la superiorité du nombre. Loin donc de mepriser son ennemi, il emploïa tout ce qu'il avoit d'art pour l'accabler. Non content de cent mille hommes, il se prepara à lui opposer encore une autre armée, & à l'arrêter à chaque pas. Il avoit déja mandé près de quarante mille hommes qui s'avançoient de Plescou à grandes journées. Il alla lui-même hâter leur marche, afin de pouvoir enfermer le Roi entre ces deux armées. Ce n'étoit pas tout: trente mille hommes detachez du Camp devant Narva, étoient postez à une lieue de cette Ville sur le chemin du Roi de Suede. Vingt mille Streletses étoient plus loin sur le même chemin. Cinq mille autres faisoient une garde avancée: il falloit passer sur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp qui étoit muni d'un rempart & d'un double fossé. Le Roi de Suede avoit debarqué à Pernau dans le Golfe de Riga, avec

avec environ seize mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernau il avoit precipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, & seulement de quatre mille fantassins. Il marchoit toujours en avant sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bien-tôt avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le tems d'aprendre à quel petit nombre ils avoient affaire. Les Moscovites voïant arriver les Suedois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée des cinq mille hommes s'enfuit à leur aproche. Les vingt mille qui étoient derriere eux, épouventez de la fuite de leurs compatriotes, ne resisterent presque pas; ils allerent porter le desordre & l'effroi aux trente mille hommes qui étoient à une lieue du camp; & la terreur panique se communiquant à toutes ces troupes, elles se retirerent au gros de l'armée sans combattre. Ces trois postes furent emportez en deux jours & demi; & ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du Roi. Il parut donc enfin avec

avec ſes huit mille hommes fatiguez d'une ſi longue marche devant un camp de cent mille Moſcovites, bordé de cent cinquante canons de bronze. A peine ſes troupes eurent-elles pris quelque repos, que ſans deliberer il donna ſes ordres pour l'attaque.

Le ſignal étoit deux fuſées, & le mot en allemand, *avec l'aide de Dieu.* Un Officier General lui aïant repreſenté la grandeur du peril: Quoi, vous doutez, dit-il, qu'avec mes huit mille braves Suedois je ne paſſe ſur le corps à cent mille Moſcovites? Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronade dans ces paroles, il courut lui-même après cet Officier: N'êtes-vous donc pas de mon avis, lui dit-il? N'ai-je pas deux avantages ſur les ennemis; l'un que leur Cavalerie ne pourra leur ſervir, & l'autre que le lieu étant reſſerré, leur grand nombre ne fera que les incommoder; & ainſi je ſerai réellement plus fort qu'eux? l'Officier n'eut garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moſcovites à midi le 30 Novembre 1700.

Dès que le canon des Suedois eut fait brêche aux retranchemens, ils s'avancerent la baïonnette au bout du fuſil, aïant au dos une neige furieuſe, qui donnoit au

visage des ennemis. Les Moscovites se firent tuer pendant une demie heure, sans quitter le revers des fossez : le Roi attaquoit à la droite du Camp où étoit le quartier du Czar : il espéroit le rencontrer, ne sçachant pas que l'Empereur lui-même avoit été chercher ces quarante mille hommes qui devoient arriver dans peu. Aux premieres décharges de la mousqueterie ennemie, le Roi reçut une balle dans le bras gauche ; mais elle ne fit qu'endommager legérement les chairs : son activité l'empêcha même de sentir qu'il étoit blessé. Son cheval fut tué sous lui presque aussi-tôt. Un second eut la tête emportée d'un coup de canon. Il sauta legérement sur un troisiéme, en disant : Ces gens-ci me font faire mes exercices ; & continua de combattre & de donner les ordres avec la même presence d'esprit. Après trois heures de combat les retranchemens furent forcez de tous côtez. Le Roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la Riviere de Narva, avec son aîle gauche, si l'on peut appeller de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivoient près de cinquante mille. Le Pont rompit sous les fuïards, la Riviere fut en un moment couverte de morts. Les autres desesperez retour-

retournerent à leur camp, sans savoir où ils alloient. Ils trouverent quelques barraques, derriere lesquelles ils se mirent. Là ils se defendirent encore, parce qu'ils ne pouvoient pas se sauver. Mais enfin leurs Generaux Dolgorouky, Gollofkin, Federowits vinrent se rendre au Roi, & mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentoit, arriva le Duc de Croi General de l'armée, qui venoit se rendre lui-même avec trente Officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée & un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans sa cour les honneurs d'une Fête. Il ne voulut garder que les Generaux. Tous les Officiers subalternes & les Soldats furent conduits desarmez jusqu'à la Riviere de Narva: on leur fournit des batteaux pour la repasser, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'aprochoit, la droite des Moscovites se battoit encore: les Suedois n'avoient pas perdu quinze cens hommes: dix-huit mille Moscovites avoient été tuez dans leurs retranchemens: un grand nombre étoit noié; beaucoup avoient passé la Riviere: il en restoit encore assez dans le Camp, pour exterminer

ner juſqu'au dernier Suedois. Mais ce n'eſt pas le nombre des morts, c'eſt l'épouvante de ceux qui ſurvivent qui fait perdre les batailles. Le Roi profita du peu de jour qui reſtoit, pour ſaiſir l'artillerie ennemie. Il ſe poſta avantageuſement entre leur Camp & la Ville: là il dormit quelques heures ſur la terre, envelopé dans ſon manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour ſur l'aîle gauche des ennemis, qui n'avoit point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin, le General Vede, qui commandoit cette gauche, aïant ſçu le gracieux accueil que le Roi avoit fait aux autres Generaux, & comment il avoit renvoïé tous les Officiers Subalternes & les Soldats, l'envoïa ſuplier de lui accorder la même grace. Le Vainqueur lui fit dire, qu'il n'avoit qu'à s'approcher à la tête de ſes troupes, & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce General parut bientôt après avec ſes Moſcovites, qui étoient au nombre d'environ trente mille. Ils marcherent tête nuë, Soldats & Officiers, à travers moins de ſept mille Suedois. Les Soldats en paſſant devant le Roi, jettoient à terre leurs fuſils & leurs épées; & les Officiers portoient à

ſes

ſes pieds les Enſeignes & les Drapeaux. Il fit repaſſer la Riviere à toute cette multitude, ſans en retenir un ſeul Soldat priſonnier. S'il les avoit gardez, le nombre des priſonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du Duc de Croi & des autres Officiers Generaux Moſcovites: il leur fit rendre à tous leurs épées; & ſachant qu'ils manquoient d'argent, & que les Marchands de Narva ne vouloient point leur en prêter, il envoïa mille ducats au Duc de Croi, & cinq cens à chacun des Officiers Moſcovites qui ne pouvoient ſe laſſer d'admirer ce traitement, dont ils n'avoient pas même d'idée. On dreſſa auſſi-tôt à Narva une Relation de la victoire, pour l'envoïer à Stockolm & aux Alliez de la Suede: mais le Roi retrancha de ſa main tout ce qui étoit trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modeſtie ne put empêcher qu'on ne frapât à Stockolm pluſieurs Medailles pour perpetuer la memoire de ces évenemens. Entr'autres on en frapa une qui le repreſentoit d'un côté ſur un pied'eſtal, où paroiſſoient enchaînez un Moſcovite, un Da-

nois, un Polonois; de l'autre étoit un Hercule armé de sa massuë, tenant sous ses pieds un Cerbere avec cette Legende, *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui étoit un grand exemple des revolutions de la fortune; il étoit fils aîné & Héritier du Roi de Georgie: on le nommoit le Czarafis, nom qui signifie Prince, ou Fils de Czar, chez tous les Tartares, comme en Moscovie; car le mot de Czar vouloit dire Roi chez les anciens Scytes, dont tous ces Peuples sont descendus; & ne vient point des Cesars de Rome, si long-tems inconnus à ces Barbares. Son Pere Mitelleski Czar, & Maître de la plus belle partie des Pais qui sont entre les Montagnes d'Ararat, & les extrémitez Orientales de la Mer Noire, avoit été chassé de son Roiaume par ses propres Sujets en mil six cens quatre-vingt huit, & avoit choisi de se jetter entre les bras de l'Empereur de Moscovie, plûtôt que de recourir à celui des Turcs. Le Fils de ce Roi âgé de dix-neuf ans, voulut suivre Pierre le Grand dans son expedition contre les Suedois, & fut pris en combattant par quelques Soldats Finlandois, qui l'avoient

voient déja dépouillé, & qui alloient le massacrer. Le Comte Renchild l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le presenta à son maître: Charles l'envoya à Stockolm, où ce Prince malheureux mourut quelques années après. Le Roi ne put s'empêcher en le voyant partir, de faire tout haut devant ses Officiers, une reflexion naturelle sur l'étrange destinée d'un Prince Asiatique, né au pied du mont Caucase, qui alloit vivre captif parmi les glaces de la Suede. C'est comme si j'étois un jour prisonnier, dit-il, chez les Tartares de Crimée. Ces paroles ne firent alors aucune impression; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop, lorsque l'évenement en eût fait une prediction.

Le Czar s'avançoit à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant envelopper son ennemi de tous côtez. Il aprit à moitié chemin la bataille de Narva, & la dispersion de tout son Camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante mille hommes, sans experience & sans discipline, un vainqueur qui venoit d'en défaire cent mille dans un Camp retranché. Il retourna sur ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses trou-

troupes, pendant qu'il civiliſoit ſes ſujets. Je ſai bien, dit-il, que les Suedois nous battront long-tems; mais à la fin ils nous aprendront eux-mêmes à les vaincre. Moſcou ſa Capitale, fut dans l'épouvante & dans la deſolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle étoit la fierté & l'ignorance de ce Peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suedois étoient de vrais magiciens. Cette opinion fut ſi generale, que l'on ordonna à ce ſujet des Prieres publiques à Saint Nicolas, Patron de la Moſcovie. Cette priere eſt trop ſinguliere, pour n'être pas raportée. La voici:

„ O toi, qui es notre Conſolateur
„ perpetuel dans toutes nos adverſitez,
„ grand Saint Nicolas, infiniment puiſ-
„ ſant, par quel peché t'avons-nous of-
„ fenſé dans nos ſacrifices, genuflexions,
„ reverences, & actions de graces, que
„ tu nous aïes ainſi abandonnez? nous
„ avions imploré ton aſſiſtance contre
„ ces terribles inſolens, enragez, épou-
„ vantables, indomptables, deſtructeurs,
„ lorsque comme des lions & des ours
„ qui ont perdu leurs petits, ils nous ont
„ attaquez, effraiez, bleſſez, tuez par mil-
„ liers,

„ liers, nous qui ſommes ton Peuple?
„ Comme il eſt impoſſible que cela ſoit
„ arrivé ſans ſortilege & enchantement,
„ nous te ſuplions, ô grand Saint Nico-
„ las, d'être notre Champion & notre
„ Porte-étendart; de nous delivrer de
„ cette foule de ſorciers, & de les chas-
„ ſer bien loin de nos frontieres avec la
„ récompenſe qui leur eſt dûë.

Tandis que les Moſcovites ſe plaignoient à Saint Nicolas de leur défaite, Charles XII faiſoit rendre graces à Dieu, & ſe préparoit à de nouvelles victoires.

Fin du premier Livre.

ARGUMENT
DU
LIVRE SECOND.

Charles bat les Saxons au paſſage de la Duna : ſoumet la Courlande : eſt Maître en Lithuanie : prend la reſolution de detrôner Auguſte. Idée du Gouvernement Polonois. Une Diette eſt convoquée à Varſovie : la moitié de la Nation ſe déclare contre le Roi Auguſte. Ambaſſade de la Republique de Pologne à Charles : le Roi de Pologne lui envoie ſecrettement la Comteſſe de Koniſmarck : Bataille de Cliſſau : le Duc de Holſtein eſt tué : le Cardinal Primat déclare le Roi Auguſte déchu de la Couronne. Auguſte fait arrêter Jacques Sobieski qu'on vouloit élire à ſa place, & l'enferme à Leipſik avec le Prince Conſtantin Frere de Jacques.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE SECOND.

LE Roi de Pologne s'attendit bien que ſon ennemi, vainqueur des Danois & des Moſcovites, viendroit bientôt fondre ſur lui. Il ſe ligua plus étroitement que jamais avec le Czar: ces deux Princes convinrent d'une entrevûë, pour prendre leurs meſures de con-

concert. Ils ſe virent à Birzen, petite ville de Luthuanie, ſans aucune de ces formalitez qui ne ſervent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenoient ni à leur ſituation, ni à leur humeur: ils paſſerent quinze jours enſemble dans des plaiſirs qui allerent juſqu'à l'excès; car le Czar, qui vouloit reformer ſa Nation, ne put jamais bien corriger dans lui-même ſon penchant dangereux pour la debauche.

Le Comte Piper, principal Miniſtre du Roi de Suede, avoit été informé le premier de l'entrevûë qui devoit ſe faire, entre l'Empereur de Moſcovie & le Roi de Pologne. Il conſeilla à ſon maître d'oppoſer à leurs meſures un peu de cette Politique, qu'il avoit juſques-là trop mepriſée. Charles XII. l'écouta, & mit en uſage, pour la premiere fois, ces manéges tant pratiquez dans les autres Cours. Il y avoit dans l'armée Suedoiſe un jeune Gentilhomme Ecoſſois, de ceux qui quittent de bonne heure leur Païs, où ils ſont pauvres, & qu'on rencontre dans toutes les armées de l'Europe. Celui-ci parloit très-bien l'Allemand, & avoit une grande ſoupleſſe dans l'eſprit. On le choiſit pour ſervir d'eſpion aux Conferences des deux Rois; il alla s'adreſſer au Co-

Colonel du Regiment des Cuiraſſiers Saxons, qui devoient ſervir de Gardes au Czar pendant l'entrevûë. Il ſe fit paſſer pour un Gentilhomme de Brandebourg: ſa bonne mine, & un peu d'argent qu'il donna à propos, lui firent avoir une Lieutenance dans le Regiment. Arrivé à Birzen, il s'inſinua adroitement dans la familiarité des Secretaires des Miniſtres, fut admis dans tous leurs plaiſirs; & ſoit qu'il eût profité de leur indiſcretion dans la debauche, ſoit qu'il les eût ſeduits par des preſens, il tira d'eux les ſecrets de leurs Maîtres, & courut en rendre compte à Charles XII.

Le Roi de Pologne s'étoit engagé à fournir au Czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devoit acheter de divers Princes, & que le Czar devoit ſoudoïer. Celui-ci de ſon côté devoit envoïer cinquante mille Moſcovites en Pologne, pour y aprendre l'art de la guerre, & promettoit de payer au Roi Auguſte trois millions de * Rixdales en deux ans. Ce Traité, s'il eût été executé, eût pû être fatal au Roi de Suede. C'étoit un moïen prompt & ſûr d'aguerrir les Moſcovites: c'étoit peut-être

* Une Rixdale vaut environ un écu de 3. l.

eut forgé des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. se mit en devoir d'empêcher le Roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'hiver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le Roi Auguste avoit assiegée inutilement. Les troupes Saxonnes étoient postées le long de la Riviere de Duna, qui est fort large en cet endroit: il falloit disputer le passage à Charles, qui étoit à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étoient pas commandez par leur Prince, alors malade; mais ils avoient à leur tête le Maréchal de Steinau qui faisoit les fonctions de Général, & le Prince Ferdinand Duc de Courlande qui commandoit sous lui. Le Roi de Suede avoit seul formé le plan du passage qu'il alloit tenter. Il avoit fait construire de grands batteaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire; pouvoient se lever & se baisser, comme des pont-levis. En se levant ils couvroient les troupes qu'ils portoient; en se baissant ils servoient de pont pour le debarquement: il mit encore en usage un autre artifice. Aïant remarqué que le vent soufloit du Nord où il étoit, au Sud où étoient

étoient campez les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse se repandant sur la Riviere, deroboit aux Saxons la vûë de ses troupes, & de ce qu'il alloit faire. A la faveur de ce nuage, il fait avancer des barques remplies de cette même paille fumante; de sorte que le nuage grossissant toujours, & chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettoit dans l'impossibilité de savoir si le Roi passoit ou non. Cependant il conduisoit seul l'execution de son stratagême. Etant déja au milieu de la Riviere; Eh bien, dit-il au General Renchild, la Duna ne sera pas plus mechante que la Mer de Copenhague: croiez-moi, General, nous les battrons: il arriva en un quart d'heure à l'autre bord; & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatriéme. Il fait aussi-tôt debarquer son canon, & forme sa bataille sans que les ennemis offusquez de la fumée, pussent s'y oposer que par quelques coups tirez au hazard. Le vent aiant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le Roi de Suede marchant déja à eux.

Le Maréchal Stenau ne perdit pas un moment: à peine aperçut-il les Suedois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie

tie de ſa Cavalerie. Le choc violent de cette troupe tombant ſur les Suedois dans l'inſtant qu'ils formoient leurs bataillons, les mit en deſordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus, & pourſuivis jusques dans la Riviere. Le Roi de Suede les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, auſſi aiſément que s'il eût fait une revûë. Alors ſes ſoldats marchant plus ſerrez qu'auparavant, repouſſerent le Maréchal Stenau, & s'avancerent dans la plaine. Stenau ſentit que ſes troupes étoient étonnées: il les fit retirer en habile homme dans un lieu ſec, flanqué d'un marais, & d'un bois où étoit ſon artillerie. L'avantage du terrain, & le tems qu'il avoit donné aux Saxons de revenir de leur premiere ſurpriſe, leur rendit tout leur courage. Charles ne balança pas à les attaquer: il avoit avec lui quinze mille hommes, Stenau & le Duc de Courlande environ douze mille, n'aïant pour toute artillerie qu'un canon de fer ſans affût. La bataille fut rude & ſanglante: le Duc eut deux chevaux tuez ſous lui: il penetra trois fois au milieu de la Garde du Roi; mais enfin aïant été renverſé de ſon cheval d'un coup de croſſe de mouſquet, le deſordre

ſe

se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses Cuirassiers le retirerent avec peine, tout froissé & à demi-mort, du milieu de la mêlée, & de dessous les chevaux qui le fouloient aux pieds.

Le Roi de Suede, après sa victoire, court à Mittau, Capitale de la Courlande, & la prend. Toutes les villes de ce Duché se rendent à lui à discretion, c'étoit un voïage, plûtôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flatteuse; & il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le Roi de Pologne & le Czar avoient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de detrôner le Roi de Pologne, par les mains des Polonois même. Là étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, & observant sa sobrieté extrême, dans un silence profond, paroissant comme enseveli dans ses grandes idées, un Colonel Allemand, qui assistoit à son dîner, dit assez haut pour être entendu, que les repas que le Czar & le Roi de Pologne avoient faits au même endroit, étoient un peu differens de ceux de Sa

Majesté. Oui, dit le Roi en se levant, & j'en troublerai plus aisément leur digestion. En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à préparer l'évenement qu'il meditoit.

La Pologne est la plus fidele image de l'ancien Gouvernement Gothique, corrigé ou alteré par tout ailleurs: c'est le seul Etat qui ait conservé le nom de Republique avec la Dignité Roïale. La Noblesse & le Clergé defendent leur liberté contre leur Roi, & l'ôtent au reste de la Nation. Tout le Peuple y est esclave, tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit par tout, de façon ou d'autre, subjugué par le plus petit. Là le Païsan ne seme point pour lui, mais pour des Seigneurs à qui lui & son champ, & le travail de ses mains apartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le betail de la terre. Tout ce qui est Gentilhomme ne dépend que de soi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une Assemblée entiere de la Nation: il ne peut être arrêté, qu'après avoir été condamné. Ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres: ceux-là se mettent au service des plus puissans, en reçoivent

un

un salaire, font les fonctions les plus basses, & aiment mieux servir leurs égaux, que de s'enrichir par le Commerce. L'esclavage de la plus grande partie de la Nation, & l'orgueil & l'oisiveté de l'autre, font que les Arts sont ignorez dans ce Païs, d'ailleurs fertile, arrosé des plus beaux fleuves de l'Europe, & dans lequel il seroit très-aisé de joindre par des canaux l'Ocean Septentrional & la Mer Noire, & d'embrasser le Commerce de l'Europe & de l'Asie. Le peu d'ouvriers & de marchands qu'on voit en Pologne sont des Etrangers, des Ecossois, des François, des Juifs qui achettent à vil prix les denrées du Païs, & vendent cherement aux Nobles de quoi satisfaire leur luxe.

Qui verroit un Roi de Pologne dans la pompe de la Majesté Roiale, le croiroit le Prince le plus absolu de l'Europe; c'est cependant celui qui l'est le moins. Les Polonois font réellement avec lui ce contrat qu'on suposé chez d'autres Nations, entre le Souverain & les Sujets. Le Roi de Pologne à son Sacre même, & en jurant les *Pacta Conventa*, dispense ses Sujets du serment d'obéissance, en cas qu'il viole les Loix de la Republique.

Il nomme à toutes les charges & confere tous les honneurs. Rien n'eſt hereditaire en Pologne, que les terres & le rang de Noble. Le Fils d'un Palatin, & celui du Roi, n'ont nul droit aux dignitez de leur Pere. Mais il y a cette grande difference entre le Roi & la Republique, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée; & que la Republique a le droit de lui ôter la Couronne, s'il transgreſſoit les Loix de l'Etat.

La Nobleſſe jalouſe de ſa liberté, vend ſouvent ſes ſuffrages, & rarement ſes affections. A peine ont-ils élu un Roi, qu'ils craignent ſon ambition, & lui oppoſent leurs cabales. Les Grands qu'il a faits & qu'il ne peut defaire, deviennent ſouvent ſes ennemis, au lieu de reſter ſes créatures. Ceux qui ſont attachez à la Cour, ſont l'objet de la haine du reſte de la Nobleſſe, ce qui forme toujours deux Partis: diviſion inévitable, & même néceſſaire dans des Païs où l'on veut avoir des Rois, & conſerver ſa liberté.

Ce qui concerne la Nation eſt reglé dans les Etats Generaux qu'on appelle Diétes. Ces Etats ſont compoſez du corps du Senat, & de pluſieurs Gentilshommes. Les Senateurs ſont les Palatins & les Evêques: le ſecond ordre eſt compoſé

ſé des Deputez des Diétes particulieres de chaque Palatinat. A ces grandes Aſſemblées preſide l'Archevêque de Gneſne, Primat de Pologne, Vicaire du Roïaume dans les Interregnes, & la premiere Perſonne de l'Etat après le Roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre Cardinal que lui, parce que la Pourpre Romaine ne donnant aucune préſeance dans le Senat, un Evêque qui ſeroit Cardinal, ſeroit obligé ou de s'aſſeoir à ſon rang de Senateur, ou de renoncer aux Droits ſolides de la Dignité qu'il a dans ſa Patrie, pour ſoutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces Diétes ſe doivent tenir par les Loix du Roïaume, alternativement en Pologne, & en Lithuanie. Les Deputez y décident ſouvent leurs affaires le ſabre à la main, comme les anciens Sarmates dont ils ſont deſcendus, & quelquefois même au milieu de l'ivreſſe, vice que les Sarmates ignoroient. Chaque Gentilhomme deputé à ces Etats Generaux, joüit du droit qu'avoient à Rome les Tribuns du Peuple, de s'opoſer aux Loix du Senat. Un ſeul Gentilhomme qui dit, *je proteſte*, arrête par ce mot ſeul les reſolutions unanimes de tout le reſte; & s'il part de l'endroit où ſe

tient la Diéte, il faut alors qu'elle ſe ſépare.

On aporte aux deſordres qui naiſſent de cette Loi un remede plus dangereux encore. La Pologne eſt rarement ſans deux factions. L'unanimité dans les Diétes étant alors impoſſible, chaque Parti forme des confederations, dans leſquelles on décide à la pluralité des voix, ſans avoir égard aux proteſtations du plus petit nombre. Ces aſſemblées, illegitimes ſelon les Loix, mais autoriſées par l'uſage, ſe font au nom du Roi, quoique ſouvent contre ſon conſentement, & contre ſes interêts; à peu près comme la Ligue ſe ſervoit en France du nom de Henri III. pour l'accabler; & comme en Angleterre le Parlement qui fit mourir Charles I. ſur un échaffaut, commença par mettre le nom de ce Prince à la tête de toutes les reſolutions qu'il prenoit pour le perdre. Lorſque les troubles ſont finis, alors c'eſt aux Diétes generales à confirmer ou à caſſer les actes de ces confederations. Une Diéte même peut changer tout ce qu'a fait la precedente, par la même raiſon que dans les Etats Monarchiques un Roi peut abolir les Loix de ſon Predeceſſeur, & les ſiennes propres.

La

La Nobleſſe qui fait les Loix de la Republique, en fait auſſi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occaſions, & peut compoſer un corps de plus de cent cinquante mille hommes. Cette grande armée nommée Poſpolite ſe meut difficilement, & ſe gouverne mal: la difficulté des vivres & des fourages la met dans l'impuiſſance de ſubſiſter long-tems aſſemblée; la diſcipline, la ſubordination, l'experience lui manquent; mais l'amour de la liberté qui l'anime, la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la diſſiper, ou la tenir même pour un tems dans l'eſclavage; mais elle ſecoue bien-tôt le joug; ils ſe comparent eux-mêmes aux roſeaux que la tempête couche par terre, & qui ſe relevent dès que le vent ne ſouffle plus. C'eſt pour cette raiſon qu'ils n'ont point de places de guerre: ils veulent être les ſeuls remparts de leur Republique: ils ne ſouffrent jamais que leur Roi bâtiſſe des forteresſes, de peur qu'il ne s'en ſerve, moins pour les deffendre, que pour les opprimer. Leur Païs eſt tout ouvert, à la reſerve de deux ou trois places frontiéres. Que ſi dans leurs guerres ou civiles ou étrangeres ils s'obſtinent à ſoutenir chez eux quelque ſiége, il faut faire à

la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi-ruinées, élargir des fossez presque comblez & la ville est prise avant que les retranchemens soient achevez.

La Pospolite n'est pas toujours à cheval pour garder le Païs: elle n'y monte que par l'ordre des Diétes, ou même quelquefois sur le simple ordre du Roi dans les dangers extrêmes.

La Garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la Republique. Elle est composée de deux corps independans l'un de l'autre, sous deux grands Generaux differens. Le premier corps est celui de la Pologne, & doit être de trente-six mille hommes: le second au nombre de douze mille est celui de Lithuanie. Les deux grands Generaux sont indépendans l'un de l'autre. Quoique nommez par le Roi, ils ne rendent jamais compte de leurs operations qu'à la Republique & ont une autorité suprême sur leurs troupes. Les Colonels sont les maîtres absolus de leurs regimens, c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent, & à leur païer leur solde. Mais étant rarement païez eux-mêmes, ils desolent le Païs, & ruinent les Laboureurs pour satisfaire leur avi-

avidité & celle de leurs Soldats. Les Seigneurs Polonois paroiſſent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes : leurs tentes ſont plus belles que leurs maiſons. La Cavalerie qui fait les deux tiers de l'armée, eſt preſque toute compoſée de Gentilshommes : elle eſt remarquable par la bonne mine des Cavaliers, par la beauté des chevaux, & par la richeſſe des habillemens & des harnois.

Leurs Gens-d'armes ſur tout que l'on diſtingue en Houſſarts & Pancernes ne marchent qu'accompagnez de pluſieurs valets qui leur tiennent des chevaux de main, ornez de brides à plaques & cloux d'argent, de ſelles brodées, d'arçons, d'étriers dorez, & quelquefois d'argent maſſif, avec de grandes houſſes traînantes à la maniere des Turcs, dont les Polonois imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette Cavalerie eſt parée & ſuperbe, autant l'Infanterie * paroît miſerable

* Mr. de Voltaire ſe trompe l'Infanterie Polonoiſe depuis l'avenement d'Auguſte au Trône, a toujours été bien armée & habillée. Elle pouvoit être telle que l'Hiſtorien la dépeint, ſous les regnes précedens ; mais certainement elle ne reſſembloit pas à des Tartares, lorſque le Roi Auguſte commença la guerre contre Charles XII.

miſerable & délabrée, mal vêtuë, mal armée, ſans habit d'ordonnance, ni rien d'uniforme. C'eſt ainſi du moins qu'elle fut juſqu'en 1710. Ces fantaſſins, qui reſſemblent à des Tartares vagabons, ſuportent avec une fermeté étonnante la faim, le froid, la fatigue, & tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les ſoldats Polonois le caractere des anciens Sarmates leurs ancêtres, auſſi peu de diſcipline, la même fureur à attaquer; la même promptitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage, quand ils ſont vainqueurs.

Le Roi de Pologne s'étoit flatté d'abord que dans le beſoin ces deux armées combattroient en ſa faveur, que la Poſpolite Polonoiſe s'armeroit à ſes ordres; & que toutes ces forces jointes aux Saxons ſes Sujets, & aux Moſcovites ſes Alliez, compoſeroient une multitude devant qui le petit nombre des Suedois n'oſeroit paroître. Il ſe vit preſque tout à coup privé de ces ſecours par les ſoins même qu'il avoit pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ſes Païs hereditaires au pouvoir abſolu, il crut trop qu'il pour-

pourroit gouverner la Pologne comme la Saxe ; le commencement de son Regne fit des mécontens : ses premieres demarches irriterent le Parti qui s'étoit opposé à son élection, & alienerent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons Saxonnes, & ses frontiéres de troupes Moscovites. Cette Nation bien plus jalouse de maintenir sa liberté, qu'empressée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du Roi Auguste contre la Suede, & l'irruption en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la Republique. On trompe difficilement une Nation libre sur ses vrais interêts. Les Polonois sentoient que si cette guerre entreprise sans leur consentement étoit malheureuse, leur Païs ouvert de tous côtez seroit en proie au Roi de Suede ; & que si elle étoit heureuse, ils seroient subjuguez par leur Roi même, qui maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaveroit la Pologne entre ces deux Païs pleins de places fortes. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du Roi qu'ils avoient élu, ou d'être ravagez par Charles XII. justement outragé, ils ne formerent qu'un cri contre la guerre qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suede. Ils regar-

regarderent les Saxons & les Moſcovites comme les inſtrumens de leurs chaînes. Bientôt voiant que le Roi de Suede avoit renverſé tout ce qui étoit ſur ſon paſſage, & s'avançoit avec une armée victorieuſe au cœur de la Lithuanie, ils éclaterent contre leur Souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il étoit malheureux.

Deux partis diviſoient alors la Lithuanie, celui des Princes Sapieha, & celui d'Oginsky. Ces deux Factions avoient commencé par des querelles particulieres degenerées en guerre Civile. Le Roi de Suede s'attacha les Princes Sapieha: Oginsky mal ſecouru par les Saxons, vit ſon parti preſque aneanti. L'armée Lithuanienne que ces troubles & le defaut d'argent reduiſoient à un petit nombre, étoit en partie diſperſée par le Vainqueur. Le peu qui tenoit pour le Roi de Pologne étoit ſéparé en petits corps de troupes fugitives, qui erroient dans la campagne, & ſubſiſtoient de rapines. Auguſte ne voïoit en Lithuanie que de l'impuiſſance dans ſon Parti, de la haine dans ſes Sujets, & une armée ennemie conduite par un jeune Roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avoit à la verité en Pologne une ar-

armée : mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les Loix, elle n'étoit pas de dix-huit mille. Non seulement elle étoit mal païée & mal armée ; mais ses Generaux ne savoient encore quel parti prendre.

La ressource du Roi étoit d'ordonner à la Noblesse de le suivre, mais il n'osoit s'exposer à un refus qui eût trop decouvert, & par consequent augmenté sa foiblesse.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les Palatinats du Roïaume demandoient au Roi une Diéte : de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les Corps de l'Etat presentent des adresses au Roi pour le prier de convoquer un Parlement. Auguste avoit plus besoin d'une armée que d'une Diéte, où les actions des Rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât pour ne point aigrir la Nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le 2. de Decembre de l'année 1701. il s'aperçut bien-tôt que Charles XII. avoit pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette Assemblée. Ceux qui tenoient pour les Sapieha, les Lubormirsky & leurs amis, le Palatin Leczinsky Tresorier de la Couronne, & sur tout les Parti-

Partisans des Princes Sobiesky, étoient tous secrettement attachez au Roi de Suede.

Le plus considerable de ses Partisans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le Roi de Pologne, étoit le Cardinal Radjousky, Archevêque de Gnesne, Primat du Roïaume, & Président de la Diéte. C'étoit un homme plein d'artifice & d'obscuritez dans sa conduite, entierement gouverné par une Femme ambitieuse que les Suedois appelloient Madame la Cardinale, laquelle ne cessoit de le pousser à l'intrigue & à la faction. L'habileté du Primat consistoit à profiter des conjonctures, sans chercher à les faire naître; il paroissoit irresolu lorsqu'il étoit le plus determiné dans ses projets, allant toujours à ses fins par des voies qui y sembloient opposées. Le Roi Jean Sobiesky, Predecesseur d'Auguste, l'avoit d'abord fait Evêque de Warmie, & Vice-chancelier du Roïaume. Radjousky n'étant encore qu'Evêque, obtint le Cardinalat par la faveur du même Roi. Cette dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de Primat; ainsi réunissant dans sa personne tout ce qui impose aux hommes, il étoit en état d'entreprendre beaucoup impunement.

Il

Il essaïa son credit après la mort de Jean, pour mettre le Prince Jacques Sobiesky sur le Trône; mais le torrent de la haine qu'on portoit au Pere, tout grand homme qu'il étoit, en écarta le Fils. Le Cardinal Primat se joignit alors à l'Abbé de Polignac, Ambassadeur de France, pour donner la Couronne au Prince de Conti, qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triompherent de ses Négociations. Il se laissa enfin entraîner au Parti qui couronna l'Electeur de Saxe, & attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la Nation, & ce nouveau Roi.

Les victoires de Charles XII. Protecteur du Prince Jacques Sobiesky, la guerre civile de Lithuanie, le soulevement general de tous les esprits contre le Roi Auguste, firent croire au Cardinal Primat que le tems étoit arrivé où il pourroit renvoïer Auguste en Saxe, & rouvrir au Fils du Roi Jean le chemin du Trône. Ce Prince autrefois l'objet innocent de la haine des Polonois, commençoit à devenir leurs delices depuis que le Roi Auguste étoit haï; mais il n'osoit concevoir alors l'idée d'une si grande revolution, & cependant le Cardinal

dinal en jettoit insensiblement les fondemens.

D'abord il sembla vouloir reconcilier le Roi avec la Republique. Il envoia des lettres circulaires, dictées en aparence par l'esprit de concorde, & par la charité, piéges usez & connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au Roi de Suede une lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les Chrêtiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à son Roi. Charles XII. répondit aux intentions du Cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restoit dans le grand Duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne vouloit point troubler la Diéte; qu'il faisoit la guerre à Auguste & aux Saxons, non aux Polonois; & que loin d'attaquer la Republique, il venoit la tirer d'opression. Ces lettres & ces réponses étoient pour le Public. Des emissaires qui alloient & venoient continuellement de la part du Cardinal au Comte Piper, & des Assemblées secrettes chez ce Prélat, étoient les ressorts qui faisoient mouvoir la Diéte: elle proposa d'envoier une Ambassade à Charles XII. & demanda unanimement au Roi, qu'il n'appellât plus les Moscovites sur les frontiéres,

res, & qu'il renvoiât ſes troupes Saxonnes.

La mauvaiſe fortune d'Auguſte avoit deja fait ce que la Diéte exigeoit de lui. La Ligue concluë ſecrettement à Birzen avec le Moſcovite étoit devenue auſſi inutile, qu'elle avoit paru d'abord formidable. Il étoit bien éloigné de pouvoir envoier au Czar les cinquante mille Allemands qu'il avoit promis de faire lever dans l'Empire. Le Czar même, dangereux voiſin de la Pologne, ne ſe preſſoit pas de ſecourir alors de toutes ſes forces un Roïaume diviſé, dont il eſpéroit recueillir quelques dépouilles. Il ſe contenta d'envoier dans la Lithuanie vingt mille Moſcovites, qui y firent plus de mal que les Suedois, fuiant par tout devant le Vainqueur, & ravageant les terres des Polonois, juſqu'à ce que pourſuivis par les Généraux Suedois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournerent par troupes dans leur Païs. A l'égard des debris de l'armée Saxonne battue à Riga, le Roi Auguſte les envoïa hiverner, & ſe recruter en Saxe, afin que ce Sacrifice, tout forcé qu'il étoit, pût ramener à lui la Nation Polonoiſe irritée.

Alors la guerre ſe changea en intri-

gues. La Diéte étoit partagée en presque autant de factions, qu'il y avoit de Palatins. Un jour les intérêts du Roi Auguste y dominoient, le lendemain ils y étoient proscrits. Tout le monde crioit pour la liberté & la justice: mais on ne savoit point ce que c'étoit que d'être libre & juste. Le tems se perdoit à cabaler en secret, & à haranguer en public. La Diéte ne savoit ni ce qu'elle vouloit, ni ce qu'elle devoit faire. Les grandes Compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils, parce que les hommes hardis y sont factieux, & que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La Diéte se sepa-ra en tumulte le 17. Fevrier de l'année 1702. après trois mois de cabales & d'irresolutions. Les Senateurs qui sont les Palatins & les Evêques, resterent dans Varsovie. Le Senat de Pologne a le droit de faire provisionnellement des Loix, que rarement les Diétes infirment; ce Corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, & décida plus vîte.

Ils arrêterent qu'on envoïeroit au Roi de Suede l'Ambassade proposée dans la Diéte, que la Pospolite monteroit à cheval, & se tiendroit prête à tout évene-

ment:

ment : ils firent plusieurs Reglemens pour apaiser les troubles de Lithuanie, & plus encore pour diminuer l'Autorité de leur Roi, quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguste aima mieux alors recevoir des Loix dures de son Vainqueur, que de ses Sujets. Il se détermina à demander la Paix au Roi de Suede, & voulut entamer avec lui un Traité secret. Il falloit cacher cette demarche au Senat, qu'il regardoit comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire étoit délicate ; il s'en reposa sur la Comtesse de Konismarck, Suedoise d'une grande naissance, à laquelle il étoit alors attaché. Cette femme celebre dans le monde par son esprit & par sa beauté, étoit plus capable qu'aucun Ministre de faire réussir une Négociation. De plus, comme elle avoit du bien dans les Etats de Charles XII. & qu'elle avoit été longtems à sa Cour, elle avoit un pretexte plausible d'aller trouver ce Prince. Elle vint donc au Camp des Suedois en Lithuanie, & s'adressa d'abord au Comte Piper, qui lui promit trop legerement une audience de son Maître. La Comtesse parmi les perfections qui la rendoient une des plus aimables personnes de l'Europe, avoit le ta-

lent ſingulier de parler les Langues de pluſieurs Païs qu'elle n'avoit jamais vûs, avec autant de délicateſſe que ſi elle y étoit née : elle s'amuſoit même quelquefois à faire des Vers François, qu'on eût pris pour être d'une perſonne née à Verſailles. Elle en compoſa pour Charles XII. que l'Hiſtoire ne doit point obmettre. Elle introduiſoit les Dieux de la Fable, qui tous louoient les differentes Vertus de Charles. La Piece finiſſoit ainſi :

Enfin chacun des Dieux diſcourant à ſa gloire,
Le plaçoit par avance au Temple de Memoire:
Mais Venus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'eſprit & d'agrémens étoient perdus auprès d'un homme tel que le Roi de Suede. Il refuſa conſtamment de la voir. Elle prit le parti de ſe trouver ſur ſon chemin, dans les frequentes promenades qu'il faiſoit à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un ſentier fort étroit : elle deſcendit de caroſſe, dès qu'elle l'apperçut. Le Roi la ſalua, ſans lui dire un ſeul mot, tourna la bride de ſon cheval, & s'en retourna dans l'inſtant : de ſorte que la Comteſſe de Koniſmarck ne remporta de ſon voïa-

ge

ge que la satisfaction de pouvoir croire que le Roi de Suede ne redoutoit qu'elle.

Il fallut alors que le Roi de Pologne se jettât dans les bras du Senat. Il lui fit deux propositions par le Palatin de Mariembourg; l'une, qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la Republique, à laquelle il païeroit de ses propres deniers deux quartiers d'avance: l'autre qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le Cardinal Primat fit une réponse aussi dure qu'étoit le refus du Roi de Suéde. Il dit au Palatin de Mariembourg, au nom de l'assemblée, „qu'on avoit résolu d'envoyer „ à Charles XII. une Ambassade; qu'il „ ne s'agissoit plus que d'accommoder le „ Roi avec la Pologne & la Suede: qu'il „ étoit inutile de païer une armée qui ne „ combattroit pas pour lui, sans l'ordre „ de la Republique, & que pour les „ Saxons, il ne lui conseilloit pas de „ les faire venir".

Le Roi dans cette extrêmité, voulut au moins conserver les aparences de l'Autorité Roïale. Un de ses Chambellans alla de sa part trouver Charles, pour sçavoir de lui, où, & comment Sa Majesté Suedoise voudroit recevoir l'Ambassade

du Roi son Maître & de la Republique. On avoit oublié malheureusement de demander un passeport aux Suedois pour ce Chambellan. Le Roi de Suede le fit mettre en prison, au lieu de lui donner audience, en disant qu'il comptoit recevoir une Ambassade de la Republique, & rien du Roi Auguste.

Alors Charles aïant laissé derriere lui des Garnisons dans quelques Villes de Lithuanie, s'avança au delà de Grodno, Ville connue en Europe par les Diétes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, & plus mal fortifiée.

A quelques milles par delà Grodno il rencontra l'Ambassade de la Republique: elle étoit composée de cinq Senateurs. Le Wayvode Galesky, & le Comte de Tarlo, mort depuis en France, devoient porter la parole. Le Roi leur donna Audience dans sa tente avec une Pompe qu'il avoit toujours dedaignée, mais qu'il crut nécessaire alors. Un Lieutenant Général avec cent Drabans à cheval, qui sont les Gardes du Roi de Suede, alla audevant des Ambassadeurs; ils mirent pied à terre à cinquante pas de la Tente Roïale, & furent conduits entre deux haies de Gardes sous les armes jusqu'à une grande antichambre. Un

Major

Major Général les introduiſit de là dans une chambre aſſez vaſte, dont le platfond, le plancher & les murs étoient couverts de tapis de Perſe. Le Roi les attendoit ſur un trône: il ſe leva & ſe découvrit à leur premiere reverence: enſuite le Roi & les Ambaſſadeurs s'étant couverts, le Wayvode parla le premier, le Comte de Tarlo enſuite. Leurs diſcours furent pleins de menagemens & d'obſcuritez: ils ne prononcerent pas une ſeule fois le nom du Roi de Pologne, ne voulant ni parler en ſa faveur, ni s'en plaindre ouvertement; mais ſeulement laiſſer entendre ce qu'il ne convenoit pas d'expliquer. Charles traita en particulier chaque Ambaſſadeur avec amitié, & avec confiance. Mais quand il fallut répondre à la Republique qui les envoïoit, & qui à ſon gré n'entroit pas dans ſes vûës avec une ſoumiſſion aſſez prompte, il leur fit dire par le Comte Piper, qu'il feroit réponſe dans Varſovie.

Le même jour il marcha vers cette Ville: ſa marche fut precedée par un Manifeſte dont le Cardinal, & ſon Parti, inonderent la Pologne en huit jours. Charles par cet Ecrit invitoit tous les Polonois à joindre leur vengeance à la

ſienne, & prétendoit leur faire voir que leurs interêts & les ſiens étoient les mêmes. Ils étoient cependant bien differens: mais le Manifeſte, ſoutenu par un grand Parti, par le trouble du Senat, & par l'aproche du Conquerant, fit de très-fortes impreſſions. Il fallut reconnoître Charles pour Protecteur, puisqu'il vouloit l'être, & qu'on étoit encore trop heureux qu'il ſe contentât de ce titre.

Les Senateurs contraires à Auguſte, publierent hautement l'Ecrit ſous ſes yeux même. Le peu qui lui étoient attachez, demeurerent dans le ſilence. Enfin quand on aprit que Charles avançoit à grandes journées, tous ſe préparerent en confuſion à partir: le Cardinal quitta Varſovie des premiers: la plûpart précipiterent leur fuite; les uns pour aller attendre dans leurs terres le denouement de cette affaire; les autres pour aller ſoulever leurs amis. Il ne demeura auprès du Roi que l'Ambaſſadeur de l'Empereur, celui du Czar, le Nonce du Pape, & quelques Evêques, & Palatins liez à ſa fortune. Il falloit fuir, & on n'avoit encore rien décidé en ſa faveur. Il ſe hâta avant de partir de tenir un Conſeil avec ce petit nombre de Senateurs, qui repreſentoient encore le Senat. Quelques zélez

zélez qu'ils fuſſent pour ſon ſervice, ils étoient Polonois: ils avoient tous conçu une ſi grande averſion pour les troupes Saxonnes, qu'ils n'oſerent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de ſix mille pour ſa defenſe; encore voterent-ils que ces ſix mille hommes ſeroient commandez par le Grand Général de la Pologne, & renvoïez immediatement après la Paix. Quant aux armées de la Republique, ils lui en laiſſerent la diſpoſition.

Après ce reſultat le Roi quitta Varſovie, trop foible contre ſes ennemis, & peu ſatisfait de ſon parti même. Il fit auſſitôt publier ſes Univerſaux pour aſſembler la Poſpolite, & les armées qui n'étoient guéres que de vains noms: il n'y avoit rien à eſperer en Lithuanie où étoient les Suedois. L'armée de Pologne reduite à peu de troupes, manquoit d'armes, de proviſions & de bonne volonté. La plus grande partie de la Nobleſſe intimidée, irreſolue, ou mal diſpoſée, demeura dans ſes terres. En vain le Roi autoriſé par les Loix de l'Etat, ordonne, ſur peine de la vie, à tous les Gentilshommes de monter à cheval, & de le ſuivre; il commençoit à devenir problematique, ſi on devoit lui obeir.

Sa grande reſſource étoit dans les troupes de ſon Electorat, où la forme du Gouvernement entierement abſolue ; ne lui laiſſoit pas craindre une deſobeiſſance. Il avoit déja mandé ſecrettement douze mille Saxons, qui s'avançoient avec précipitation. Il en faiſoit encore revenir huit mille, qu'il avoit promis à l'Empereur dans la guerre de l'Empire contre la France, & qu'il fut obligé de rappeller par la néceſſité où il étoit reduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'étoit revolter contre lui tous les eſprits, & violer la Loi faite par ſon Parti même, qui ne lui en permettoit que ſix mille : mais il ſçavoit bien que s'il étoit vainqueur, on n'oſeroit pas ſe plaindre ; & que s'il étoit vaincu, on ne lui pardonneroit pas d'avoir même amené les ſix mille hommes. Pendant que ces ſoldats arrivoient par troupes, & qu'il alloit de Palatinat en Palatinat raſſembler la Nobleſſe qui lui étoit attachée, le Roi de Suede arriva enfin devant Varſovie le 5. Mai 1702. A la premiere ſommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoia la Garniſon Polonoiſe, congedia la Garde Bourgeoiſe, établit des Corps de gardes par tout, ordonna aux Habitans de venir remettre

tre toutes leurs armes : mais content de les desarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea deux qu'une contribution de cent mille francs. Le Roi Auguste assembloit alors ses forces à Cracovie : il fut bien surpris d'y voir arriver le Cardinal Primat. Cet homme qui brûloit de consommer son ouvrage, prétendoit garder jusqu'au bout la décence de son caractere, & chasser son Roi avec les dehors respectueux d'un bon Sujet : il lui fit entendre que le Roi de Suede paroissoit disposé à un accommodement raisonnable, & demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le Roi Auguste accorda ce qu'il ne pouvoit refuser, c'est-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le Cardinal Primat couvrant ainsi le scandale de sa conduite, en y ajoutant la perfidie, courut incontinent voir le Roi de Suede, auquel il n'avoit point encore osé se presenter. Il vit ce Prince à Praag, près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avoit usé avec les Ambassadeurs de la Republique. Il trouva ce Conquerant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gands de buffle qui lui venoient jusqu'au coude, dans une cham-

chambre sans tapisserie, où étoient le Duc de Holstein son Beau-frere, le Comte Piper son Premier Ministre, & plusieurs Officiers Généraux. Le Roi avança quelques pas au devant du Cardinal, ils eurent ensemble debout une conference d'un quart d'heure, que Charles finit en disant tout haut: Je ne donnerai point la Paix aux Polonois, qu'ils n'aient élu un autre Roi. Le Cardinal qui s'attendoit à cette déclaration, la fit sçavoir aussi-tôt à tous les Palatinats, les assurant de l'extrême deplaisir qu'il disoit en avoir, & en même tems de la nécessité où l'on étoit de complaire au Vainqueur.

A cette nouvelle le Roi de Pologne vit bien qu'il falloit perdre ou conserver son trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes Saxones étoient arrivées des frontiéres de Saxe: la Noblesse du Palatinat de Cracovie où il étoit encore, venoit en foule lui offrir ses services. Il encourageoit lui-même chacun de ces Gentilshommes à se souvenir de leurs sermens: ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la derniere goute de leur sang. Fortifié de leurs secours, & des troupes qui portoient le nom de l'Armée de la Cou-

Couronne, il alla pour la premiere fois chercher en personne le Roi de Suede. Il le trouva bien-tôt qui s'avançoit lui-même vers Cracovie.

Les deux Rois parurent en presence le 13. Juillet de cette année 1702. dans une vaste plaine auprès de Cliſſau, entre Varſovie & Cracovie. Auguſte avoit près de vingt-quatre mille hommes. Charles XII. n'en avoit que douze mille. Le combat commença par des decharges d'artillerie. A la premiere volée qui fut tirée par les Saxons, le Duc de Holſtein qui commandoit la Cavalerie Suedoiſe, jeune Prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le Roi demanda s'il étoit mort, on lui dit que oui: il ne répondit rien: quelques larmes tomberent de ſes yeux; il ſe cacha un moment le viſage avec les mains, puis tout à coup pouſſant ſon cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ſes Gardes.

Le Roi de Pologne fit tout ce qu'on devoit attendre d'un Prince qui combattoit pour ſa Couronne. Il ramena lui-même trois fois ſes troupes à la charge; mais l'aſcendant de Charles XII. l'emporta. Il gagna une victoire complette.

Le

Le Camp ennemi, les Drapeaux, l'Artillerie, la Caisse militaire d'Auguste lui demeurerent. Il ne s'arrêta pas sur le Champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, poursuivant le Roi de Pologne qui fuïoit devant lui.

Les Bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer leurs portes au Vainqueur. Il les fit ouvrir, & prit le Château d'assaut. Ses Soldats, les seuls dans le monde qui s'abstinssent de piller après la victoire, ne maltraiterent aucun bourgeois; mais le Roi fit payer aux Habitans la temerité de leur resistance par des contributions excessives.

Il sortoit de Cracovie bien resolu de poursuivre le Roi Auguste sans relâche. A quelques milles de la ville, son cheval s'abattit, & lui fracassa la cuisse. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des Chirurgiens. Cet accident donna à Auguste le loisir de respirer. Il fait aussitôt répandre dans la Pologne & dans l'Empire que Charles XII. est mort de sa chute. Cette fausse nouvelle crue quelque tems, jetta tous les esprits dans l'étonnement & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Mariembourg, puis à Lublin, tous les Ordres du

du Roïaume deja convoquez à Sendomir. La foule y fut grande: peu de Palatinats refuserent d'y envoïer. Il regagna presque tous les esprits par des largesses, par des promesses, & par cette affabilité nécessaire aux Rois absolus pour se faire aimer, & aux Rois électifs pour se maintenir. La Diéte fut bien-tôt detrompée de la fausse nouvelle de la mort du Roi de Suede: mais le mouvement étoit déja donné à ce grand corps: il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avoit reçue: tous ses Membres jurerent de demeurer fideles à leur Souverain.

Le Cardinal Primat lui-même affectant encore d'être attaché au Roi Auguste, vint à la Diéte de Lublin: il y baisa le main au Roi, & ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Ce serment consistoit à jurer que l'on n'avoit rien entrepris, & qu'on n'entreprendroit rien contre Auguste. Le Roi dispensa le Cardinal de la premiere partie du serment, & le Prélat jura le reste en rougissant. Le Resultat de cette Diéte fut que la République de Pologne entretiendroit une armée de cinquante mille hommes à ses dépens pour le service de son Souverain; qu'on donneroit six semaines aux Suedois pour déclarer s'ils vou-

vouloient la Paix ou la Guerre, & pareil terme aux Princes de Sapieha, les premiers Auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au Roi de Pologne.

Mais durant ces deliberations Charles XII. guéri de la blessure, renversoit tout devant lui. Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonois à détrôner eux-mêmes leur Roi, il fit convoquer par les intrigues du Cardinal Primat une nouvelle Assemblée à Varsovie pour l'opposer à celle de Lublin. Ses Généraux lui representoient que cette affaire pourroit encore avoir des longueurs, & s'évanouir dans les delais: que pendant ce tems les Moscovites s'aguerrissoient tous les jours contre les troupes qu'il avoit laissées en Livonie & en Ingrie, que les combats qui se donnoient souvent dans ces Provinces entre les Suedois & les Russes, n'étoient pas toujours à l'avantage des premiers; & qu'enfin sa presence y seroit peut-être bien-tôt nécessaire. Charles aussi inebranlable dans ses projets, que vif dans les actions, leur répondit; „ Quand je devrois rester ici „ cinquante ans, je n'en sortirai point „ que je n'aie détrôné le Roi de Po„ logne".

Il laiſſa l'Aſſemblée de Varſovie combattre par des diſcours & par des Ecrits celle de Lublin, & chercher de quoi juſtifier ſes procedez dans les Loix du Roïaume : Loix toûjours équivoques, que chaque Parti interprête à ſon gré, & que le ſuccès ſeul rend inconteſtables. Pour lui aïant augmenté ſes troupes victorieuſes de ſix mille hommes de Cavalerie, & de huit mille d'Infanterie qu'il reçut de Suede, il marcha contre les reſtes de l'armée Saxonne qu'il avoit battue à Cliſſau, & qui avoit eu le tems de ſe rallier & de ſe groſſir pendant que ſa chute de cheval l'avoit retenu au lit. Cette armée évitoit ſes aproches, & ſe retiroit vers la Pruſſe au Nord-Oueſt de Varſovie. La Riviere de Bug étoit entre lui & les ennemis. Charles paſſe à la nage à la tête de ſa Cavalerie : l'Infanterie alla chercher un gué au-deſſus. On arrive aux Saxons le premier de Mai 1703, dans un lieu nommé Pultesk. Le Général Stenau les commandoit au nombre d'environ dix mille. Le Roi de Suede dans ſa marche précipitée n'en avoit pas amené davantage, ſûr qu'un moindre nombre lui ſuffiſoit. La terreur de ſes armes étoit ſi grande, que la moitié de l'armée Saxonne s'enfuit à

ſon approche ſans rendre de combat. Le Général Stenau fit ferme un moment avec deux Regimens: le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de ſon armée, qui ſe diſperſa avant d'être vaincue. Les Suedois ne firent pas mille priſonniers, & ne tuerent pas ſix cens hommes, aïant plus de peine à les pourſuivre, qu'à les defaire.

Auguſte à qui il ne reſtoit plus que les debris de ſes Saxons battus de tous côtez ſe retira en hâte dans Thorn vieille ville de la Pruſſe Roïale, ſur la Viſtule, laquelle eſt ſous la protection des Polonois. Charles ſe diſpoſa auſſi-tôt à l'aſſieger. Le Roi de Pologne qui ne s'y crut pas en ſûreté, ſe retira juſqu'en Saxe. Cependant Charles dans tant de marches ſi vives, traverſant des Rivieres à la nage, & courant avec ſon Infanterie montée en croupe derriere ſes cavaliers, n'avoit pu amener de canon devant Thorn. Il lui fallut attendre qu'il lui en vînt de Suede par mer.

En attendant il ſe poſta à quelques milles de la ville: il s'avançoit ſouvent trop près de remparts pour la reconnoître. L'habit ſimple qu'il portoit toujours, lui étoit dans ces dangereuſes

pro-

promenades d'une utilité à laquelle il n'avoit jamais penſé : il l'empêchoit d'être remarqué & d'être choiſi par les ennemis qui euſſent tiré à ſa perſonne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ſes Généraux nommé Lieven, qui étoit vêtu d'un habit d'écarlatte galonné d'or, il craignoit que ce Général ne fût trop aperçu, il lui ordonne de ſe mettre derriére lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui étoit ſi naturelle, que même il ne faiſoit pas réflexion qu'il expoſoit ſa vie à un danger manifeſte pour ſauver celle de ſon ſujet.

Lieven connoiſſant trop tard ſa faute d'avoir mis un habit remarquable qui expoſoit auſſi ceux qui étoient auprès de lui, & craignant également pour le Roi en quelque place qu'il fût, héſitoit s'il devoit obéir ; dans le moment que duroit cette conteſtation, le Roi le prend par le bras, ſe met devant lui & le couvre ; au même inſtant une volée de canon qui venoit en flanc, renverſe le Général mort ſur la place même que le Roi quittoit à peine. La mort de cet homme tué préciſément au lieu de lui, & parce qu'il l'avoit voulu ſauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'o-

pinion où il fut toute sa vie d'une Prédestination absolue, & lui fit croire que sa destinée qui le conservoit si singulierement, le reservoit à l'execution de grandes choses.

Tout lui reussissoit, & ses Négociations & ses armes étoient également heureuses. Il étoit comme present dans toute la Pologne, car son grand Maréchal Renchild étoit au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suedois sous divers Généraux, repandus au Nord & à l'Orient sur les frontiéres de la Moscovie, arrêtoient les efforts de tout l'Empire des Russes; & Charles étoit à l'Occident à l'autre bout de la Pologne à la tête de l'élite de ses troupes.

Le Dannemarck lié par le Traité de Travendal, que son impuissance l'empêchoit de rompre, demeuroit dans le silence. L'Electeur de Brandebourg qui avoit acquis le Titre de Roi de Prusse sans être devenu plus puissant, n'osoit faire éclater son * dépit de voir le

* Si l'Electeur de Brandebourg avoit été bien depité contre le Roi de Suede, il lui étoit aisé de se joindre au Czar & au Roi de Pologne. Il avoit trente mille hommes qui n'auroient pas laissé que d'inquieter Charles. Il est vrai que ces troupes étoient en

le Roi de Suede ſi près de ſes Etats. Son Grand-pere avoit été depouillé de la plus belle partie de la Pomeranie, par Guſtave-Adolphe. Il n'avoit de ſûreté pour le reſte que la moderation de Charles. Plus loin en tirant vers le Sud-Oueſt, entre les Fleuves de l'Elbe & du Weſer, le Duché de Brême dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suede, rempli de fortes garniſons, ouvroit encore à ce Conquerent les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainſi depuis l'Ocean Germanique jusques aſſez près de l'embouchure du Boriſthene, ce qui fait la largeur de l'Europe & jusqu'aux portes

en Italie & dans les Païs-Bas, mais il étoit le maître de les rapeller. Guſtave-Adolphe n'a jamais dépouillé aucun Electeur de Brandebourg de la Pomeranie. Pendant que ce Roi vecut, le dernier Duc de Pomeranie vivoit encore ; mais quand Guſtave-Adolphe auroit dépouillé un Electeur de Brandebourg de la Pomeranie, ce ne pouvoit être le grand Pere de l'Electeur dont il eſt queſtion ici, qui étoit le feu Roi de Pruſſe, puiſqu'il eſt certain que c'eſt l'Electeur Frederic Guillaume Pere de ce Prince, qui hérita de la Pomeranie, conformement au Traité de confraternité, fait entre les Maiſons de Brandebourg & de Pomeranie.

Rep. de Mr. de V. L'Auteur de cette note oublie que Guſtave-Adolphe prit Stralſund & toute la Pomeranie; qu'il força le grand Pere du premier Roi de Pruſſe à ſouffrir ce qu'on ne pouvoit empêcher, & que la Maiſon de Brandebourg héritiere de toute la Pomeranie, fut obligée d'en ceder la moitié à la Suede par les Traitez de Weſtphalie.

portes de Moſcou, tout étoit dans la conſternation & dans l'attente d'une revolution entiere. Ses vaiſſeaux maîtres de la Mer Balthique, étoient employez à tranſporter dans ſon Païs les priſonniers faits en Pologne. La Suede tranquille au milieu de ces grands mouvemens goûtoit une paix profonde, & jouiſſoit de la gloire de ſon Roi ſans en porter le poids; puisque ces troupes victorieuſes étoient païées & entretenuës aux dépens des vaincus.

Dans ce ſilence général du Nord devant les armes de Charles XII. la ville de Dantzik oſa lui déplaire. Quatorze fregates & quarante vaiſſeaux de transport amenoient au Roi un renfort de ſix mille Hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le ſiége de Thorn. Il falloit que ce ſecours remontât la Viſtule. A l'embouchure de ce Fleuve eſt Dantzik, Ville riche & libre, qui jouit avec Thorn & Elbing des mêmes Privileges en Pologne, que les Villes Imperiales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suede & quelques Princes Allemans, & elle ne l'a conſervée que par la jalouſie qu'ont ces Puiſſances les unes des autres. Le Com-

te

te de Steinbock un des Généraux Suedois assembla le Magistrat de la part du Roi, demanda le passage pour les troupes, & quelques munitions. Le Magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser, ni lui accorder nettement ses demandes. Le Général Steinbock se fit donner de force plus qu'il n'avoit demandé: on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paia son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivez devant Thorn, on commença le siege le 22. Septembre.

* Rovel Gouverneur de la Place, la defendit un mois avec cinq mille hommes de Garnison. Au bout de ce tems, il fut forcé de se rendre à discretion. La Garnison fut faite prisonniere de guerre, & envoïée en Suede. Rovel fut presenté desarmé au Roi. Ce Prince qui ne perdoit jamais une occasion d'honorer le merite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main; lui fit un pre-

* Il l'appelloit *Rebel*, & il étoit natif de la Marche de Brandebourg.

Rep. de Mr. de V. Tout le monde prononçoit *Revel.*

preſent conſiderable en argent, & le renvoïa ſur ſa parole. L'honneur qu'avoit la Ville de Thorn d'avoir produit autrefois Copernic le Fondateur du vrai Siſtême du Monde, ne lui ſervit de rien auprès d'un vainqueur trop peu inſtruit de ces matieres, & qui ne ſavoit encore recompenſer que la valeur. La ville petite & pauvre fut condamnée à païer quarante mille écus, contribution exceſſive pour elle.

Elbing bâtie ſur un bras de la Viſtule, fondée par les Chevaliers Teutons & annexée auſſi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois, elle balança trop à donner paſſage aux troupes Suedoiſes. Elle en fut plus ſevérement punie que Dantzik. Charles y entra le 13. de Decembre à la tête de quatre mille hommes la baïonnette au bout du fuſil. Les habitans épouvantez ſe jetterent à genoux dans les rues, & lui demanderent miſericorde. Il les fit tous deſarmer, logea ſes Soldats chez les Bourgeois: enſuite aïant mandé le Magiſtrat, il exigea le jour même une contribution de deux cens ſoixante mille écus; il y avoit dans la Ville deux cens pieces de canon & quatre cens milliers de poudre qu'il ſaiſit. Une Bataille gagnée

ne

ne lui eût pas valu de ſi grands avantages.

Tous ces ſuccès étoient les avant-coureurs du détrônement du Roi Auguſte.

A peine le Cardinal avoit juré à ſon Roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'étoit rendu à l'Aſſemblée de Varſovie, toujours ſous le pretexte de la Paix. Il arriva ne parlant que de concorde & d'obéiſſance, mais accompagné de trois mille Soldats levez dans ſes Terres. Enfin il leva le maſque, & le 14. Fevrier 1704. il déclara au nom de l'Aſſemblée, *Auguſte Electeur de Saxe, inhabile à porter la Couronne de Pologne.* On y prononca d'une commune voix que le Trône étoit vacant. La Seſſion de ce jour n'étoit pas encore finie, lorſqu'un Courier du Roi de Suede aporta une lettre de ce Monarque à l'Aſſemblée. Le Cardinal ouvre la lettre: elle contenoit un ordre en forme de priere, d'élire pour Roi le Prince Jacques Sobieski: On ſe diſpoſa à obéir avec joie, & on fixa même le jour de l'Election. Jacques Sobiesky étoit alors à Breſlau en Sileſie, attendant avec impatience la Couronne qu'avoit porté ſon Pere. Il en recevoit les complimens; & quelques flatteurs lui

avoient même déja donné le titre de Majesté, en lui parlant. Il étoit un jour à la chasse à quelques lieues de Breslau avec le Prince Constantin l'un de ses Freres : trente Cavaliers Saxons envoïez secrettement par le Roi Auguste, sortent tout à coup d'un bois voisin, entourent les deux Princes & les enlevent sans resistance. On avoit préparé des chevaux de relais, sur lesquels ils furent sur le champ conduits à Leipsic où l'on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les mesures de Charles, du Cardinal & de l'Assemblée de Varsovie.

La fortune qui se joüe des Têtes couronnées, mit presque dans le même tems le Roi Auguste sur le point d'être pris lui-même. Il étoit à table à trois lieues de Cracovie, se reposant sur une Garde avancée postée à quelque distance, lorsque le Général Renchild parut subitement après avoir enlevé cette Garde. Le Roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval lui onziéme. Le Général Renchild le poursuivit pendant quatre jours, prêt de le saisir à tout moment. Le Roi fuit jusqu'à Sendomir : Le Général Suedois l'y suivit encore, & ce ne fut que par un bonheur singulier que ce Prince échapa.

Pen-

Pendant tout ce tems le Parti du Roi Auguſte traitoit celui du Cardinal, & en étoit traité réciproquement, de traître à la Patrie. L'armée de la Couronne étoit partagée entre les deux Factions. Auguſte forcé enfin d'accepter le ſecours Moſcovite, ſe repentit de n'y avoir pas eu recours aſſez-tôt. Il couroit tantôt en Saxe où ſes reſſources étoient épuiſées; tantôt il retournoit en Pologne, où l'on n'oſoit le ſervir. D'un autre côté le Roi de Suede victorieux & tranquille regnoit en Pologne plus abſolument que n'avoit jamais fait Auguſte.

Le Comte Piper qui avoit dans l'eſprit autant de politique, que ſon Maître avoit de grandeur dans le ſien, propoſa alors à Charles XII. de prendre pour lui-même la Couronne de Pologne. Il lui repreſentoit combien l'execution en étoit facile avec une armée victorieuſe, & un Parti puiſſant dans le cœur d'un Roïaume qui lui étoit déja ſoumis. Il le tentoit par le tître de Defenſeur *de la Religion Evangelique*, nom qui flattoit l'ambition de Charles. Il étoit aiſé, diſoit il, de faire en Pologne ce que Guſtave Vaſa avoit fait en Suede, d'y établir le Lutheraniſme, & de rompre les chaînes du Peuple, eſclave

de

de la Nobleſſe & du Clergé. Charles fut tenté un moment; mais la Gloire étoit ſon Idole. Il lui ſacrifia ſon interêt, & le plaiſir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au Pape. Il dit au Comte Piper, qu'il étoit plus flatté de donner que de gagner des Roïaumes: il ajouta en ſouriant: Vous étiez fait pour être le Miniſtre d'un Prince Italien.

Charles étoit encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Pruſſe Roïale qui apartient à la Pologne; il portoit de-là ſa vûë ſur ce qui ſe paſſoit à Varſovie, & tenoit en reſpect les Puiſſances voiſines. Le Prince Alexandre, Frere des deux Sobiesky enlevez en Sileſie, vint lui demander vengeance. Charles la lui promit d'autant plus qu'il la croïoit aiſée, & qu'il ſe vengeoit lui-même. Mais impatient de donner un Roi à la Pologne, il propoſa au Prince Alexandre de monter ſur le Trône, dont la fortune s'opiniâtroit à écarter ſon Frere. Il ne s'attendoit pas à un refus. Le Prince Alexandre lui déclara, que rien ne pourroit jamais l'engager à profiter du malheur de ſon aîné. Le Roi de Suede, le Comte Piper, tous ſes Amis, & ſur tout le jeune Palatin de Poſnanie, Staniſlas Leczinsky, le preſſerent d'accepter la Couronne. Il fut inebran-

branlable : les Princes voisins aprirent avec étonnement ce refus inoüi, & ne sçavoient qui ils devoient admirer davantage, ou un Roi de Suede qui à l'âge de vingt-deux ans donnoit la Couronne de Pologne, ou le Prince Alexandre qui la refusoit.

Fin du second Livre.

ARGUMENT
DU
LIVRE TROISIEME.

Staniſlas Leczinsky élu Roi de Pologne: Mort du Cardinal Primat: belle retraite du Général Schullembourg: exploits du Czar: fondation de Petersbourg: bataille de Frawenſtad: Charles entre en Saxe: Paix d'Altrandſtad: Auguſte abdique la Couronne, & la cede à Staniſlas. Le Général Patkul Plenipotentiaire du Czar, eſt roüé & écartelé. Charles reçoit en Saxe des Ambaſſadeurs de tous les Princes: il va ſeul à Dreſde voir Auguſte avant de partir.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE TROISIEME.

LE jeune Staniſlas Leczinsky, étoit alors député de l'Aſſemblée de Varſovie pour aller rendre compte au Roi de Suede de pluſieurs differens ſurvenus dans le tems de l'enlévement du Prince Jacques. Staniſlas avoit une phiſionomie heureuſe, pleine de hardieſſe

dieſſe & de douceur, avec un air de probité & de franchiſe, qui de tous les avantages exterieurs, eſt ſans doute le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La ſageſſe avec laquelle il parla du Roi Auguſte, de l'Aſſemblée, du Cardinal Primat, & des interêts differens qui diviſoient la Pologne, frapa Charles XII. Ce Prince ſe connoiſſoit en hommes; il avoit réuſſi dans le choix qu'il avoit fait de ſes Généraux & de ſes Miniſtres. Il prolongea exprès la conference pour mieux ſonder le genie du jeune Deputé. Après l'Audience il dit tout haut: Qu'il n'avoit jamais vû d'homme ſi propre à concilier tous les Partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractere du Palatin Leczinsky; il ſçut qu'il étoit plein de bravoure, endurci à la fatigue; qu'il couchoit toujours ſur une eſpece de paillaſſe, n'exigeant aucun ſervice de ſes domeſtiques auprès de ſa perſonne; qu'il étoit d'une temperance peu commune dans ce Climat, liberal, adoré de ſes vaſſaux; & le ſeul Seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un tems où l'on ne connoiſſoit de liaiſons que celles de l'interêt & de la faction.

Ce

Ce caractere qui avoit en beaucoup de choſes du raport avec le ſien, le détermina entierement. Il ne prit conſeil de perſonne; & ſans aucune intrigue, ſans même aucune déliberation publique, il dit à deux de ſes Généraux, en montrant Leczinsky: Voilà le Roi qu'auront les Polonois.

La reſolution étoit priſe, & Staniſlas n'en ſçavoit rien encore, quand le Cardinal Primat vint trouver Charles. Le Prélat étoit Roi dans l'Interregne, & vouloit prolonger ſon autorité paſſagere: Charles lui demanda quel homme il croïoit en Pologne digne de regner. Je n'en connois que trois, dit le Cardinal. Le premier eſt le Prince Sapieha; mais ſon humeur imperieuſe, cruelle, & deſpotique ne convient point à un Peuple libre. Le ſecond eſt Lubomirsky, Grand Général de la Couronne; mais il eſt trop vieux, & ſoupçonné d'aimer trop l'argent. Le troiſiéme eſt le Palatin de Poſnanie, plus digne du trône que les deux autres, ſi ſon peu d'experience ne le rendoit pas inhabile à gouverner une Nation ſi difficile. Le Cardinal donnoit ainſi l'excluſion à ceux-même qu'il propoſoit, & vouloit faire croire incapables de regner les ſeuls

qu'il avoit dit en être dignes. Le Roi de Suede finit la converſation en lui diſant, que Staniſlas Leczinsky ſeroit ſur le trône.

A peine le Cardinal ſortoit d'auprès du Roi qu'il reçoit un Courier de cette Palatine qui le gouvernoit. Il aprend par les lettres qu'elle lui envoïe, qu'elle veut marier ſa Fille au Fils de Lubomirsky, & le conjure de tout emploïer auprès du Roi, pour donner la Couronne de Pologne au Pere. La lettre venoit trop tard, le Cardinal avoit donné de Lubomirsky des impreſſions qu'il ne pouvoit plus effacer. Il épuiſa toute ſon adreſſe pour amener le Roi de Suede inſenſiblement au nouvel interêt qu'il embraſſoit: il eſſaïa de le détourner ſur tout du choix de Staniſlas: Mais qu'avez-vous, dit le Roi, à alleguer contre lui? Sire, dit le Primat, il eſt trop jeune. Le Roi repliqua ſechement, il eſt à peu près de mon âge, tourna le dos au Prélat, & auſſi-tôt envoïa le Comte de Hoorn ſignifier à l'Aſſemblée de Varſovie, qu'il falloit élire un Roi dans cinq jours, & qu'il falloit élire Staniſlas Leczinsky. Le Comte de Hoorn arriva le ſept de Juillet; il fixa le jour de l'Election au douze, comme il auroit ordonné le décam-

campement d'un bataillon. Le Cardinal Primat fruſtré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'Aſſemblée, où il remua tout pour faire échouer une Election où il n'avoit point de part. Mais le Roi de Suede arriva lui-même *incognito* à Varſovie, alors il fallut ſe taire. Tout ce que put faire le Primat fut de ne ſe point trouver à l'Election : il ſe reduiſit à la neutralité, ſans vouloir ſeconder ni traverſer la reſolution du Roi de Suede, ſe menageant encore entre Auguſte & Staniſlas, & attendant l'occaſion de nuire à tous deux.

Le Samedi douze Juillet, jour fixé pour l'Election étant venu, on s'aſſembla à trois heures après midi au Colo, champ deſtiné pour cette Cérémonie : l'Evêque de Poſnanie vint preſider à l'Aſſemblée à la place du Cardinal Primat. Il arriva ſuivi des Gentilshommes du Parti. Le Roi de Suede s'étoit gliſſé parmi eux pour y jouir en ſecret de ſa puiſſance. Le Comte de Hoorn & deux autres Officiers Généraux aſſiſtoient publiquement à cette Solemnité, comme Ambaſſadeurs Extraordinaires de Charles auprès de la Republique. La Seance dura juſqu'à neuf heures du ſoir : l'Evêque de Poſna-

nie la finit en déclarant au nom de la Diéte *Staniſlas* élu Roi de Pologne: Charles XII. mêlé dans la foule fut le premier à crier, *Vivat*; tous les bonnets ſauterent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa les cris des opoſans.

Il ne ſervit de rien au Cardinal Primat, & à ceux qui avoient voulu demeurer neutres, de s'être abſentez de l'Election. Il fallut que dès le lendemain ils vinſſent tous rendre hommage au nouveau Roi: il les reçut comme s'il eût été content d'eux. La plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligez de le ſuivre au quartier du Roi de Suede. Ce Prince rendit au Souverain qu'il venoit de faire, tous les honneurs dûs à un Roi de Pologne; & pour donner plus de poids à ſa nouvelle dignité, on lui aſſigna de l'argent & des troupes.

Le nom de Roi ne changea rien dans les mœurs de Staniſlas: il ne fit ſeulement que tourner ſes talens du côté de la guerre; un orage venoit de le mettre ſur le trône, un autre orage pouvoit l'en faire tomber. Il avoit à conquerir la moitié de ſon nouveau Roïaume, & à s'affermir dans l'autre: traité de Souverain à Varſovie, & de Rebelle à Sendomir, il ſe prépara à ſe faire re-

reconnoître de tout le monde par la force des armes.

Charles XII. partit auſſi-tôt de Varſovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avoit donné rendez-vous à ſon armée devant Leopold, Capitale du grand Palatinat de Ruſſie, Place importante par elle-même, & plus encore par les richeſſes dont elle étoit remplie. On croyoit qu'elle tiendroit quinze jours, à cauſe des fortifications que le Roi Auguſte y avoit faites. Le Conquerant l'inveſtit le 5. Septembre, & le lendemain la prit d'aſſaut. Tout ce qui oſa reſiſter fut paſſé au fil de l'épée. Les troupes victorieuſes & maîtreſſes de la ville ne ſe debanderent point pour courir au pillage, malgré le bruit des tréſors qui étoient dans Leopold. Elles ſe rangerent en bataille dans la grande place. Là ce qui reſtoit de la garniſon vint ſe rendre priſonnier de guerre. Le Roi fit publier à ſon de trompe que tous ceux des Habitans qui auroient des effets apartenant au Roi Auguſte ou à ſes adhérans, les aportaſſent eux-mêmes avant la fin du jour, ſur peine de la vie. Les meſures furent ſi bien priſes que peu oſerent deſobéir: on aporta au Roi quatre cens caiſſes remplies d'or & d'argent

gent monnoïé, de vaiſſelle & de choſes précieuſes.

Ce commencement du Regne de Staniſlas fut marqué preſque le même jour par un événement bien different. Quelques affaires qui demandoient abſolument ſa préſence, l'avoient obligé de demeurer dans Varſovie. Il avoit avec lui, ſa Mere, ſa Femme, & ſes deux Filles, dont l'une alors âgée ſeulement d'un an, a été depuis Reine de France. Le Cardinal Primat, l'Evêque de Poſnanie, & quelques Grands de Pologne compoſoient ſa nouvelle Cour. Elle étoit gardée par ſix mille Polonois de l'armée de la Couronne, depuis peu paſſez à ſon ſervice; mais dont la fidelité n'avoit point encore été éprouvée. Le Général Hoorn, Gouverneur de la ville, n'avoit d'ailleurs avec lui que quinze cens Suedois. On étoit à Varſovie dans une tranquillité profonde, & Staniſlas comptoit en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Leopold. Tout à coup il apprend qu'une armée nombreuſe approche de la Ville. C'étoit le Roi Auguſte, qui par un nouvel effort & par une des plus belles marches que jamais Général ait faites, aïant donné le change au Roi de Suede,

Suede, venoit avec vingt mille hommes fondre dans Varſovie & enlever ſon rival.

Varſovie étoit très mal fortifiée, & les troupes Polonoiſes qui la defendoient, peu ſûres; Auguſte avoit des intelligences dans la ville, ſi Staniſlas demeuroit, il étoit perdu. Il renvoïa ſa famille en Poſnanie ſous la garde des troupes Polonoiſes, auſquelles il ſe fioit le plus. Le Cardinal Primat s'enfuit des premiers ſur les frontiéres de Pruſſe. Pluſieurs Gentilshommes prirent des chemins differens; le nouveau Roi partit lui-même pour aller trouver Charles XII. aprenant de bonne heure à ſouffrir des diſgraces, & forcé de quitter ſa Capitale ſix ſemaines après y avoir été élu Souverain. L'Evêque de Poſnanie fut le ſeul qui ne put fuir: une maladie dangereuſe le retint dans Varſovie. Une partie des ſix mille Polonois ſuivit Staniſlas, une autre eſcortoit ſa famille. On envoïa en Poſnanie, ceux dont on ne vouloit point expoſer la fidelité à la tentation de rentrer au ſervice du Roi Auguſte. Pour le Général Hoorn, qui étoit Gouverneur de Varſovie au nom du Roi de Suede, il demeura avec ſes quinze cens Suedois dans le Château.

Auguſte entra dans la Capitale en Souverain irrité & victorieux. Chaque Habitant fut taxé au-delà de ſes forces, & maltraité par le Soldat. Le Palais du Cardinal & toutes les maiſons des Seigneurs confederez, tous leurs biens à la ville & à la campagne furent livrez au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette revolution paſſagere, c'eſt qu'un Nonce du Pape qui étoit venu avec le Roi Auguſte, demanda au nom de ſon Maître qu'on lui livrât l'Evêque de Poſnanie comme juſticiable de la Cour de Rome, en qualité d'Evêque & de fauteur d'un Prince mis ſur le trône par les armes d'un Lutherien.

La Cour de Rome qui a toujours ſongé à augmenter ſon pouvoir temporel à la faveur du ſpirituel, avoit depuis très long-tems établi en Pologne une eſpece de Juriſdiction, à la tête de laquelle eſt le Nonce du Pape; ſes Miniſtres n'avoient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables, pour étendre leur pouvoir, reveré par la multitude, mais toujours conteſté par les plus ſages. Ils s'étoient attribuez le droit de juger toutes les cauſes des Eccleſiaſtiques, & avoient ſur

tout dans les tems de troubles uſurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans leſquelles ils ſe ſont maintenus juſques vers l'année 1728. où l'on vient de retrancher ces abus, qui ne ſont jamais reformez que lorſqu'ils ſont devenus tout-à-fait intolerables.

Le Roi Auguſte bien aiſe de punir l'Evêque de Poſnanie avec bienſeance, & de plaire à la Cour de Rome, contre laquelle il ſe ſeroit élevé en tout autre tems, remit le Prélat Polonois entre les mains du Nonce. L'Evêque après avoir vû piller ſa maiſon, fut porté par des Soldats chez le Miniſtre Italien, & envoïé en Saxe où il mourut. Le Comte de Hoorn eſſuïa dans le Château où il étoit enfermé, le feu continuel des ennemis: enfin la Place n'étant pas tenable, il fut forcé de battre la chamade, & reſta priſonnier de Guerre avec ſes quinze cens Suedois. Ce fut là le premier avantage qu'eut le Roi Auguſte dans le torrent de ſa mauvaiſe fortune, contre les armes victorieuſes de ſon ennemi.

Le Comte de Hoorn relaché ſur ſa parole, arriva à Leopold peu de tems après Staniſlas. Il prit la liberté de ſe

plaindre un peu au Roi de Suede de ce que Sa Majesté n'avoit pas secouru Varsovie. Consolez-vous mon pauvre Comte, lui dit le Roi, il faut bien laisser quelque chose à faire au Roi Auguste pour l'amuser; sans cela il s'ennuïeroit de nous avoir si long-tems chez lui; mais croïez-moi, il ne jouira pas de cet avantage.

En effet le dernier effort que venoit de tenter Auguste, étoit l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes assemblées à la hâte étoient des Polonois prêts à l'abandonner à la premiere disgrace, des recrues de Saxons qui n'avoient point encore vû de guerres, des Cosaques vagabonds plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre. Tous trembloient au seul nom du Roi de Suede.

Ce Conquerant accompagné du Roi Stanislas alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuïoit par tout devant lui. Les villes lui envoïoient leurs clefs de trente milles à la ronde: il n'y avoit point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenoient trop familiers à Charles. Il disoit que c'étoit aller à la chasse plûtôt que faire la Guerre, & se plaignoit de ne point acheter la Victoire.

Au-

Auguſte confia pour quelque tems le commandement de ſon armée au Comte de Schullembourg, Général très-habile, & qui avoit beſoin de toute ſon experience à la tête d'une armée découragée. Il ſongea plus à conſerver les troupes de ſon Maître, qu'à vaincre: il faiſoit la Guerre avec adreſſe, & les deux Rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des paſſages avantageux, ſacrifia quelque Cavalerie pour donner le tems à ſon Infanterie de ſe retirer en ſûreté.

Après bien des ruſes & de contremarches il ſe trouva près de Punits dans le Palatinat de Poſnanie, croïant que le Roi de Suede & le Roi Staniſlas étoient à plus de cinquante lieues de lui. Il aprend en arrivant que les deux Rois avoient fait ces cinquante lieues en neuf jours, & venoient l'attaquer avec dix ou douze mille chevaux. Schullembourg n'avoit pas mille Cavaliers, & plus de huit mille Fantaſſins: il falloit ſe ſoutenir contre une armée ſuperieure, contre le nom du Roi de Suede, & contre la crainte naturelle que tant de défaites inſpiroient aux Saxons. Il avoit toujours prétendu, malgré l'avis des Généraux Allemans, que l'Infanterie pouvoit reſiſter en pleine campagne, même ſans Chevaux

vaux de Friſe, à la Cavalerie : il en oſa faire ce jour-là l'experience contre cette Cavalerie victorieuſe, commandée par deux Rois, & par l'élite des Généraux Suedois. Il ſe poſta ſi avantageuſement qu'il ne pût être entouré, ſon premier rang mit un genouil en terre : il étoit armé de piques & de fuſils : les Soldats extrémement ſerrez preſentoient aux chevaux des ennemis une eſpece de rempart heriſſé de piques & de bayonnettes : le ſecond rang un peu courbé ſur les épaules du premier, tiroit par-deſſus, & le troiſiéme debout faiſoit feu en même tems derriere les deux autres. Ces Suedois fondirent avec leur impetuoſité ordinaire ſur les Saxons, qui les attendirent ſans s'ébranler ; les coups de fuſil, de pique & de bayonnette effaroucherent les Chevaux, qui ſe cabroient au lieu d'avancer. Par ce moïen les Suedois n'attaquerent qu'en desordre, & les Saxons ſe defendirent en gardant leurs rangs.

Si Charles avoit fait mettre pied à terre à ſa Cavalerie, l'armée de Schullembourg étoit détruite ſans reſſource. Ce Général ne craignoit rien tant : il s'attendoit à tout moment que les ennemis alloient prendre ce parti ; mais ni

ni le Roi de Suede qui avoit ſi ſouvent mis en pratique toutes les ruſes de la guerre, ni aucun de ſes Généraux n'eurent cette idée. Ce combat inegal d'un corps de Cavalerie contre des Fantaſſins, interrompu & recommencé à pluſieurs repriſes, dura trois heures. Les Suedois perdirent plus de chevaux que d'hommes. Schullembourg ceda enfin, mais ſes troupes ne furent pas rompues. Il en fit un bataillon quarré long; & quoique chargé de cinq bleſſures, il ſe retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençoit-il à reſpirer dans cet endroit, que les deux Rois paroiſſent tout à coup derriere lui.

Au de-là de Gurau, en tirant vers le Fleuve de l'Oder, étoit un bois épais, à travers duquel le Général Saxon ſauva ſon Infanterie fatiguée. Les Suedois ſans ſe rebuter le pourſuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traverſé le bois que cinq heures avant la Cavalerie Suedoiſe. Au ſortir de ce bois coule la Riviere de Parts au pied d'un village nommé Rutſen. Schullembourg

avoit

avoit envoïé en diligence raſſembler des batteaux, il fait paſſer la Riviere à ſa troupe qui étoit déja diminuée de moitié. Charles arrive dans le tems que Schullembourg étoit à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avoit pourſuivi ſi vivement ſon ennemi. La réputation de Schullembourg dépendoit d'échaper au Roi de Suede, le Roi de ſon côté croioit ſa gloire intereſſée à prendre Schullembourg & le reſte de ſon armée; il ne perd point de tems; il fait paſſer ſa Cavalerie à la nage. Les Saxons ſe trouvoient enfermez entre cette Riviere de Parts, & le grand Fleuve de l'Oder qui prend ſa ſource dans la Sileſie, & qui eſt déja profond & rapide en cet endroit.

La perte de Schullembourg paroiſſoit inevitable: il eſſaïa encore de ſe tirer de cette extrêmité par un de ces coups de l'art qui valent des victoires, & qui ſont d'autant plus glorieux que la Fortune n'y a point de part. Il ne lui reſtoit plus que quatre mille hommes; un moulin qu'il remplit de Grenadiers, étoit à ſa droite, un marais à ſa gauche, il avoit un foſſé devant lui, & ſon arriéregarde étoit ſur le bord de l'Oder. Il n'avoit point de pontons pour

pour traverſer ce Fleuve ; mais dès la veille il avoit commandé des radaux. Charles arrive, attaque auſſi-tôt le moulin, perſuadé qu'après l'avoir pris, il faudra que les Saxons periſſent ou dans le Fleuve, ou les armes à la main, ou que du moins ils ſe rendent à diſcretion avec leur Général. Cependant les radaux étoient prêts, les Saxons traverſoient l'Oder à la faveur de la nuit ; & quand Charles eut forcé le moulin, il ne trouva plus d'armée ennemie. Les deux Rois honorerent par leurs éloges cette retraite, dont on parle encore avec admiration dans l'Empire. Et Charles ne pût s'empêcher de dire : Aujourd'hui Schullembourg nous a vaincus.

Mais ce qui faiſoit la gloire de Schullembourg n'étoit gueres utile au Roi Auguſte. Ce Prince abandonna encore une fois la Pologne à ſes ennemis ; il ſe retira en Saxe, & fit réparer avec precipitation les fortifications de Dreſde, craignant déja, non ſans raiſon, pour la Capitale de ſes Etats Héréditaires.

Charles XII. voïoit la Pologne ſoumiſe ; ſes Généraux à ſon exemple venoient de battre en Courlande pluſieurs petits Corps Moſcovites, qui depuis la grande bataille de Narva ne ſe montroient plus

plus que par pelotons, & qui dans ces quartiers ne faiſoient la guerre que comme des Tartares vagabonds qui pillent, qui fuïent, & qui reparoiſſent pour fuir encore.

Par tout où ſe trouvoient les Suedois, ils ſe croioient ſûrs de la victoire quand ils étoient vingt contre cent. Dans de ſi heureuſes conjonctures Staniſlas prépara ſon Couronnement. La fortune qui l'avoit fait élire à Varſovie, & qui l'en avoit chaſſé, l'y rappella encore aux acclamations d'une foule de Nobleſſe que le ſort des armes lui attachoit. Une Diéte y fut convoquée, tous les obſtacles y furent aplanis; il n'y eut que la Cour de Rome ſeule qui le traverſa.

Il étoit naturel qu'elle ſe déclarât pour le Roi Auguſte, qui de Proteſtant s'étoit fait Catholique pour monter ſur le trône, contre Staniſlas placé ſur le même trône par le grand ennemi de la Religion Catholique. Clement XI. alors Pape envoïa des Brefs à tous les Prélats de Pologne, & ſur-tout au Cardinal Primat, par leſquels il les menaçoit de l'excommunication s'il oſoient aſſiſter au Sacre de Staniſlas, & attenter en rien contre les droits du Roi Auguſte.

Le Primat retiré alors à Dantzik, étoit

roit ſoupçonné d'avoir fait lui-même venir ces Brefs de Rome, pour rallumer un feu qu'il ne pouvoit attiſer de ſes mains. Si ces Brefs parvenoient aux Evêques qui étoient à Varſovie, il étoit à craindre que quelques-uns n'obéiſſent par foibleſſe, & que la plupart ne s'en prevaluſſent pour ſe rendre plus difficiles à meſure qu'ils ſeroient plus néceſſaires. On avoit donc pris toutes les precautions pour empêcher que ces lettres du Pape ne fuſſent reçues dans Varſovie. Un Franciſcain reçut ſecrettement les Brefs pour les delivrer en main propre aux Prélats. Il en donna d'abord un au Suffragant de Chelm, ce Prélat très attaché à Staniſlas, le porta au Roi tout cacheté. Le Roi fit venir le Religieux, & lui demanda comment il avoit oſé ſe charger d'une telle piece. Le Franciſcain répondit, que c'étoit par l'ordre de ſon Général. Staniſlas lui ordonna d'écouter deſormais les ordres de ſon Roi préferablement à ceux du Général des Franciſcains, & le fit ſortir dans le moment de la Ville.

Le même jour on publia un Placard du Roi de Suede, par lequel il étoit defendu à tous Eccleſiaſtiques Seculiers & Reguliers dans Varſovie, ſous des

peines très griéves, de se mêler des affaires d'Etat. Pour plus de sûreté, il fit mettre des Gardes aux portes de tous les Prélats, & défendit qu'aucun Etranger entrât dans la ville. Il prenoit sur lui ces petites severitez, afin que Staniſlas ne fût point brouillé avec le Clergé à son avenement. Il disoit qu'il se délassoit de ses fatigues Militaires, en arrêtant les intrigues de la Cour Romaine, & qu'on se battoit contre elle avec du papier, au lieu qu'il falloit attaquer les autres Souverains avec des armes veritables.

Le Cardinal Primat étoit sollicité par Charles & par Staniſlas de venir faire la Cérémonie du Couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzik pour sacrer un Roi qu'il n'avoit point voulu élire: mais comme sa Politique étoit de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse légitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit le Bref du Pape à la porte de sa propre Maiſon. Le Magiſtrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables qu'on ne trouva point. Le Primat feignoit d'être irrité, & étoit fort content: il avoit une raiſon pour ne point sacrer le nouveau Roi; & il se menageoit en même-

me-tems avec Charles XII. Auguſte, Staniſlas, & le Pape. Il mourut peu de jours après, laiſſant ſon Païs dans une confuſion affreuſe ; & comme les Politiques même ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au Roi Auguſte en mourant pour lui demander pardon.

Le Sacre ſe fit tranquillement, & avec pompe le 4 Octobre 1705. dans la ville de Varſovie, malgré l'uſage où l'on eſt en Pologne de couronner les Rois à Cracovie. Staniſlas Leczinsky, & ſa femme Charlotte Opalinska furent ſacrez Roi & Reine de Pologne par les mains de l'Archevêque de Leopold, aſſiſté de beaucoup d'autres Prélats. Charles XII. vit cette Cérémonie *incognito*, comme il avoit vû l'élection : unique fruit qu'il retiroit de ſes conquêtes.

Tandis qu'il donnoit un Roi à la Pologne ſoumiſe, que le Dannemarck n'oſoit le troubler ; que le Roi de Pruſſe recherchoit ſon amitié ; & que le Roi Auguſte ſe retiroit dans ſes Etats Héréditaires, le Czar devenoit de jour en jour redoutable. Il avoit foiblement ſecouru Auguſte en Pologne ; mais il avoit fait de puiſſantes diverſions en Ingrie.

Pour lui non ſeulement il commençoit

à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ſes Moſcovites: la Diſcipline s'établiſſoit dans ſes troupes : il avoit de bons Ingenieurs ; une artillerie bien ſervie ; beaucoup de bons Officiers : il ſçavoit le grand art de faire ſubſiſter des armées. Quelques-uns de ſes Généraux avoient apris & à bien combattre, &, ſelon le beſoin, à ne combattre pas : bien plus, il avoit formé une marine capable de faire tête aux Suedois dans la Mer Balthique.

Fort de tous ces avantages dûs à ſon ſeul genie, & de l'abſence du Roi de Suede, il prit Narva d'aſſaut le 21. Août de l'année 1704. après un ſiége regulier; & après, avoir empêché qu'elle ne fût ſecourue par mer & par terre. Les Soldats maîtres de la ville coururent au pillage : ils s'abandonnerent aux barbaries les plus énormes. Le Czar couroit de tous côtez pour arrêter le deſordre & le maſſacre : il arracha lui-même des femmes des mains des ſoldats qui les alloient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de ſa main quelques Moſcovites qui n'écoutoient point ſes ordres. On montre encore à Narva dans l'hôtel de Ville, la table ſur laquelle il poſa ſon épée en entrant;

&

& on s'y reſſouvient des paroles qu'il adreſſa aux Citoïens qui s'y raſſemblerent. „ Ce n'eſt point du ſang des habitans que cette épée eſt teinte, mais „ de celui des Moſcovites, que j'ai répandu pour ſauver vos vies."

Le Czar aſpiroit à plus qu'à detruire des villes. Il en fondoit une alors peu loin de Narva même, au milieu de ſes nouvelles conquêtes. C'étoit la Ville de Petersbourg, dont il fit depuis ſa reſidence, & le centre de ſon Commerce. Elle eſt ſituée entre la Finlande & l'Ingrie, dans une Iſle marécageuſe, autour de laquelle la Neva ſe diviſe en pluſieurs bras avant de tomber dans le Golfe de Finlande : lui-même traça le plan de la Ville, de la Fortereſſe, du Port, des Quais qui l'embelliſſent, & des Forts qui en défendent l'entrée. Cette Iſle inculte & deſerte, qui n'étoit qu'un amas de bouë pendant le court Eté de ces Climats, & dans l'Hiver qu'un étang glacé où l'on ne pouvoit aborder par terre qu'à travers des forêts ſans route, & des marais profonds ; & qui n'avoit été juſqu'alors que le repaire des Loups & des Ours, fut remplie en 1703. de plus de trois cens mille hommes que le Czar avoit raſſemblez

de ſes Etats. Les Païſans du Roïaume d'Aſtracan, & ceux qui habitent les frontieres de la Chine, furent tranſportez à Petersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, ſecher des marais, élever des digues avant de jetter les fondemens de la ville. La Nature fut forcée par tout. Le Czar s'obſtina à peupler un Païs qui ſembloit n'être pas deſtiné pour des hommes : ni les inondations qui ruïnerent ſes ouvrages, ni la ſterilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même qui fit perir deux cens mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de reſolution. Il eſt difficile de prevoir ſi cette Colonie ſubſiſtera long-tems ; mais la poſterité ſera étonnée qu'elle ait été fondée au milieu de tant d'obſtacles que la Nature, le genie des Peuples, & une guerre malheureuſe, y aportoient. Petersbourg étoit déja une Ville en 1705. & ſon Port étoit rempli de vaiſſeaux. L'Empereur y attiroit les Etrangers par des bienfaits, diſtribuant des terres aux uns, donnant des maiſons aux autres, & encourageant tous les arts qui venoient adoucir ce Climat ſauvage. Sur tout il avoit rendu Petersbourg inacceſſible aux efforts

efforts des ennemis : les Généraux Suedois qui battoient souvent ses troupes par tout ailleurs n'avoient pû endommager cette Colonie naissante. Elle étoit tranquille au milieu de la guerre qui l'environnoit.

Le Czar en se créant ainsi de nouveaux Etats, tendoit toujours la main au Roi Auguste qui perdoit les siens ; il lui persuada par le Général Patkul, passé depuis peu au service de Moscovie, & alors Ambassadeur du Czar en Saxe, de venir à Grodno conferer encore une fois avec lui sur l'Etat malheureux de ses affaires. Le Roi Auguste y vint avec quelques troupes, accompagné du Général Schullembourg, que son passage de l'Oder avoit rendu illustre dans le Nord, & en qui il mettoit sa derniere esperance. Le Czar y arriva, faisant marcher après lui une armée de cent mille hommes. Les deux Monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le Roi Auguste detrôné ne craignoit plus d'irriter les Polonois en abandonnant leur Païs aux troupes Moscovites. Il fut resolu que l'armée du Czar se diviseroit en plusieurs corps pour arrêter le Roi de Suede à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entre-

vûë que le Roi Auguſte renouvella l'Ordre de l'Aigle blanche, foible reſſource pour attacher à lui quelques Seigneurs Polonois, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un Prince qui n'eſt Roi que de nom. La Conference des deux Rois finit d'une maniére extraordinaire. Le Czar partit ſoudainement & laiſſa ſes troupes à ſon Allié, pour courir éteindre lui-même une Rebellion dont il étoit menacé à Aſtracan. A peine étoit-il parti que le Roi Auguſte ordonna que Patkul fût arrêté à Dreſde. Toute l'Europe fut ſurpriſe qu'il oſât, contre le droit des gens & en apparence contre ſes interêts, mettre en priſon l'Ambaſſadeur du ſeul Prince qui le protegeoit.

Tel étoit le nœud ſecret de cet évenement. Patkul proſcrit en Suede pour avoir ſoutenu les Privileges de la Livonie ſa Patrie, avoit été Général du Roi Auguſte; mais ſon eſprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du Général Flemming, Favori du Roi, plus imperieux & plus vif que lui, il avoit paſſé au ſervice du Czar, dont il étoit alors Général & Ambaſſadeur auprès d'Auguſte: c'étoit un eſprit penetrant;

il

il avoit demêlé que les vûes de Flemming & du Chancelier de Saxe étoient de propoſer la Paix au Roi de Suede à quelque prix que ce fût. Il forma auſſitôt le deſſein de les prevenir, & de menager un accommodement entre le Czar & la Suede. Le Chancelier évanta ſon projet, & obtint qu'on ſe ſaisît de ſa perſonne. Le Roi Auguſte dit au Czar que Patkul étoit un perfide qui les trahiſſoit tous deux. Il n'étoit pourtant coupable que d'avoir trop bien ſervi ſon nouveau Maître: mais un ſervice rendu mal à propos eſt ſouvent puni comme une trahiſon.

Cependant d'un côté les cent mille Moſcovites diviſez en pluſieurs petits corps, brûloient & ravageoient les terres des partiſans de Staniſlas, de l'autre Schullembourg s'avançoit avec ſes nouvelles troupes. La fortune des Suedois diſſipa ces deux Armées en moins de deux mois. Charles XII. & Staniſlas attaquerent les corps ſeparez des Moſcovites, l'un après l'autre; mais ſi vivement, qu'un Général Moſcovite étoit battu avant qu'il ſçût la défaite de ſon Compagnon.

Nul obſtacle n'arrêtoit le vainqueur; s'il ſe trouvoit une Riviere entre les

Ennemis & lui, Charles XII. & ſes Suedois la paſſoient à la nage: Un parti Suedois prit le bagage d'Auguſte, où il y avoit deux cens mille Ecus d'argent monnoié: Staniſlas ſaiſit huit cens mille Ducats apartenans au Prince Menzikoff Général Moſcovite. Charles à la tête de ſa Cavalerie faiſoit ſouvent trente lieues en vingt-quatre heures, chaque Cavalier ménant un cheval en main pour le monter quand le ſien ſeroit rendu. Les Moſcovites épouvantez & reduits à un petit nombre, fuïoient en deſordre au-delà du Boriſthene.

Tandis que Charles chaſſoit devant lui les Moſcovites juſqu'au fonds de la Lithuanie, Schullembourg repaſſa enfin l'Oder, & vint à la tête de vingt mille Hommes preſenter la bataille au grand Maréchal Renchild, qui paſſoit pour le meilleur Général de Charles XII. & que l'on appelloit le Parmenion de l'Alexandre du Nord. Ces deux Illuſtres Généraux qui ſembloient participer à la deſtinée de leurs Maîtres, ſe rencontrerent aſſez près de Punits dans un lieu nommé Frawenſtad, territoire déja fatal aux troupes d'Auguſte. Renchild n'avoit que treize Bataillons & vingt-deux Eſcadrons qui faiſoient en

tout

tout près de dix mille Hommes : Schullembourg en avoit une fois autant. Il eſt à remarquer qu'il y avoit dans ſon Armée un Corps de ſix à ſept mille Moſcovites que l'on avoit long-tems diſciplinez en Saxe, ſur leſquels on comptoit comme ſur des Soldats aguerris, qui joignoient la ferocité Ruſſienne à la diſcipline Allemande. Cette Bataille de Frawenſtad ſe donna le 12. Février 1706. mais ce même Général Schullembourg, qui avec quatre mille Hommes avoit en quelque façon troublé la fortune du Roi de Suede, ſuccomba ſous celle du Général Renchild. Le combat ne dura pas un quart d'heure, les Saxons ne reſiſterent pas un moment, les Moſcovites jetterent leurs armes dès qu'ils virent les Suedois ; l'épouvante fut ſi ſubite, & le deſordre ſi grand, que les vainqueurs trouverent ſur le champ de bataille ſept mille fuſils tous chargez qu'on avoit jettez à terre ſans tirer. Jamais deroute ne fut plus prompte, plus complette & plus honteuſe ; & cependant jamais Général n'avoit fait une ſi belle diſpoſition que Schullembourg, de l'aveu de tous les Officiers Saxons & Suedois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine eſt peu maitreſſe des évenemens.

Par-

Parmi les Priſonniers il ſe trouva un Regiment entier de François: ces malheureux avoient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameuſe Bataille de Hocſted ſi funeſte à la grandeur de Louïs XIV. Ils avoient paſſé depuis au ſervice du Roi Auguſte, qui en avoit fait un Regiment de Dragons, & en avoit donné le commandement à un François de la Maiſon de Joyeuſe. Le Colonel fut tué à la premiere ou plûtôt à la ſeule charge des Suedois: le Regiment tout entier fut fait priſonnier de guerre. Dès le jour même ces François demanderent à ſervir Charles XII. & ils furent reçus à ſon ſervice par une deſtinée ſinguliere qui les reſervoit à changer encore de vainqueur & de maître.

A l'égard des Moſcovites, ils demanderent la vie à genoux: mais Renchild les fit maſſacrer inhumainement plus de ſix heures après le combat, pour punir ſur eux les violences de leurs Compatriotes, & pour ſe debarraſſer de ces Priſonniers dont il n'eût ſçû que faire.

Le Roi en revenant de Lithuanie aprit cette nouvelle victoire: mais la ſatisfaction qu'il en reçut fut troublée par un peu de jalouſie: il ne put s'empêcher de

de dire : *Renchild ne voudra plus faire comparaiſon avec moi.*

Auguſte ſe vit alors ſans reſſources ; il ne lui reſtoit plus que Cracovie, où il s'étoit enfermé avec deux Regimens Moſcovites, deux de Saxons, & quelques troupes de l'armée de la Couronne, par leſquelles même il craignoit d'être livré au vainqueur : mais ſon malheur fut au comble, quand il ſçut que Charles XII. étoit enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

La Diéte de Ratisbonne qui repreſente l'Empire ; mais dont les reſolutions ſont ſouvent auſſi infructueuſes que ſolemnelles, déclara le Roi de Suede ennemi de l'Empire, s'il paſſoit au-delà de l'Oder avec ſon armée : cela même le détermina à venir plûtôt en Allemagne.

A ſon aproche les Villages furent deſerts ; les habitans fuioient de tous côtez. Charles en uſa alors comme à Coppenhague : il fit afficher par tout qu'il n'étoit venu que pour donner la Paix ; que tous ceux qui reviendroient chez eux & qui païeroient les contributions qu'il ordonneroit, ſeroient traitez comme ſes propres Sujets, & les autres pourſuivis ſans quartier. Cette déclaration

ration d'un Prince qu'on ſçavoit n'avoir jamais manqué à ſa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avoit écartez. Il choiſit ſon Camp à Alranſtad près de la campagne de Lutſen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de Guſtave-Adolphe: il alla voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand on l'eut conduit ſur le lieu: „ J'ai tâché, dit-il, „ de vivre comme lui, Dieu m'accor„ dera peut-être un jour une mort auſſi „ glorieuſe."

De ce Camp il ordonna aux Etats de Saxe de s'aſſembler, & de lui envoïer ſans délai les Regiſtres des Finances de l'Electorat. Dès qu'il les eut en ſon pouvoir, & qu'il fut informé au juſte de ce que la Saxe pouvoit fournir; il la taxa à ſix cens vingt-cinq mille Rixdalles par mois. Outre cette contribution, le Saxons furent obligez de fournir à chaque Soldat Suedois, deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bierre, & quatre ſols par jour, avec du fourage pour la Cavalerie. Les contributions ainſi reglées le Roi établit une nouvelle Police pour garantir les Saxons des inſultes de ſes Soldats: il ordonna dans toutes les Villes où il mit

Gar-

Garniſon, que chaque hôte chez qui les Soldats logeroient, donneroit des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le Soldat n'auroit point ſa païe. Des Inſpecteurs alloient de plus tous les quinze jours de maiſon en maiſon, s'informer ſi les Suedois n'avoient point commis de dégât. Ils avoient ſoin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

On ſait ſous quelle diſcipline ſevere vivoient les troupes de Charles XII. qu'elles ne pilloient pas les Villes priſes d'aſſaut, avant d'en avoir reçu la permiſſion; qu'elles alloient même au pillage avec ordre, & le quittoient au premier ſignal. Les Suedois ſe vantent encore aujourd'hui de la diſcipline qu'ils obſerverent en Saxe; & cependant les Saxons ſe plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent: contradictions qui ſeroient impoſſibles à concilier, ſi l'on ne ſavoit combien les hommes voïent differemment les mêmes objets. Il étoit bien difficile que les vainqueurs n'abuſaſſent quelquefois de leurs droits; & que les vaincus ne priſſent les plus legeres leſions pour des brigandages barbares. Un jour le Roi ſe promenant à cheval près de Leipſic, un Païſan Saxon vint ſe jetter

jetter à ſes pieds pour lui demander juſtice d'un Grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit deſtiné pour le dîner de ſa famille. Le Roi fit venir le Soldat: Eſt-il vrai, dit-il, d'un viſage ſevere, que vous avez volé cet homme? Sire, dit le Soldat, je ne lui ai pas fait tant de mal que Vôtre Majeſté en a fait à ſon Maître; vous lui avez ôté un Royaume, & je n'ai pris à ce manant qu'un Dindon. Le Roi donna dix ducats de ſa main au Païſan, & pardonna au Soldat en faveur de la hardieſſe du bon mot, en lui diſant: Souviens-toi, mon ami, que ſi j'ai ôté un Royaume au Roi Auguſte, je n'en ai rien pris pour moi.

La grande Foire de Leipſic ſe tint comme à l'ordinaire: les Marchands y vinrent avec une ſûreté entiere; on ne vit pas un Soldat Suedois dans la Foire: on eut dit que l'Armée du Roi de Suede n'étoit en Saxe que pour veiller à la conſervation du Païs. Il commandoit dans tout l'Electorat avec un pouvoir auſſi abſolu & une tranquilité auſſi profonde que dans Stockholm.

Le Roi Auguſte errant dans la Pologne, privé à la fois de ſon Roïaume & de ſon Electorat, écrivit enfin une lettre de ſa main à Charles XII. pour

lui

lui demander la Paix. Il chargea en ſecret le Baron d'Imhof d'aller porter la lettre conjointement avec Monſieur * Finſten Referendaire du Conſeil privé; il leur donna à tous deux ſes Pleins Pouvoirs, & ſon Blanc ſigné. *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raiſonnables & chrétiennes.* Il étoit reduit à la néceſſité de cacher ſes demarches pour la Paix, & de ne recourir à la mediation d'aucun Prince; car étant alors en Pologne à la merci des Moſcovites, il craignoit avec raiſon que le dangereux Allié qu'il abandonnoit, ne ſe vangeât ſur lui de ſa ſoumiſſion au Vainqueur. Ses deux Plenipotentiaires arriverent de nuit au Camp de Charles XII. ils eurent une Audience ſecrette. Le Roi lut la lettre. „ Meſſieurs, dit-il aux Plenipo„ tentiaires, vous aurez dans un mo„ ment ma réponſe. " Il ſe retira auſſitôt dans ſon cabinet & écrivit ce qui ſuit:

JE conſens de donner la Paix aux conditions ſuivantes, auſquelles il ne faut

* Il s'appelloit *Fingſten.*
Rép. de ...r. de V. Les François prononcent *Finſten*, & non *Fingſten.*

faut pas s'attendre que je change rien.

1. *Que le Roi Auguſte renonce pour jamais à la Couronne de Pologne, qu'il reconnoiſſe Staniſlas pour legitime Roi, & qu'il promette de ne jamais ſonger à remonter ſur le trône, même après la mort de Staniſlas.*

2. *Qu'il renonce à tous autres Traitez, & particulierement à ceux qu'il a faits avec la Moſcovie.*

3. *Qu'il renvoie avec honneur en mon Camp les Princes Sobiesky, & tous les Priſonniers qu'il a pu faire.*

4. *Qu'il me livre tous les deſerteurs qui ont paſſé à ſon ſervice, & nommement Jean Patkul, & qu'il ceſſe toute procedure contre ceux qui de ſon ſervice ont paſſé dans le mien.*

Il donna ce papier au Comte Piper, le chargeant de négocier le reſte avec les Plenipotentiaires du Roi Auguſte. Ils furent épouvantez de la dureté de ces propoſitions. Ils mirent en uſage le peu d'art qu'on peut emploïer quand on eſt ſans pouvoir, pour tâcher de flêchir la rigueur du Roi de Suede. Ils eurent pluſieurs conferences avec le Comte Piper. Ce Miniſtre ne répondit autre choſe à toutes leurs inſinuations, ſinon:

Telle

Telle eſt la volonté du Roi mon Maître; il ne change jamais ſes reſolutions.

Tandis que cette Paix ſe négocioit ſourdement en Saxe, la fortune ſembla mettre le Roi Auguſte en état d'en obtenir une plus honorable, & traiter avec ſon Vainqueur ſur un pied plus égal.

Le Prince Menzikoff Généraliſſime des armées Moſcovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne dans le tems que non-ſeulement il ne ſouhaitoit plus ſes ſecours, mais que même il les craignoit; il avoit avec lui quelques troupes Polonoiſes & Saxones qui faiſoient en tout ſix mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du Prince Menzikoff, il avoit tout à redouter en cas qu'on découvrît ſa Négociation. Il ſe voïoit en même tems detrôné par ſon Ennemi; & en danger d'être arrêté priſonnier par ſon Allié. Dans cette circonſtance délicate, l'armée ſe trouva en preſence d'un des Généraux Suedois nommé Meyerfeld; qui étoit à la tête de dix mille hommes à Calish, près du Palatinat de Poſnanie. Le Prince Menzikoff preſſa le Roi Auguſte de donner bataille. Le Roi très-embarraſſé differa ſous divers

prétextes; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avoit quatre mille Suedois dans l'armée de Meyerfeld; & c'en étoit assez pour rendre l'évenement douteux. Donner bataille aux Suedois pendant les Négociations, & la perdre, c'étoit creuser l'abîme où il étoit; il prit le parti d'envoïer un homme de confiance au Général ennemi, pour lui donner part du secret de la Paix, & l'avertir de se retirer: mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendoit. Le Général Meyerfeld crut qu'on lui tendoit un piége pour l'intimider; & sur cela seul il se resolut à risquer le combat.

Les Moscovites vainquirent ce jour-là les Suedois en bataille rangée pour la premiere fois. Cette victoire que le Roi Auguste remporta presque malgré lui fut complette: il entra triomphant au milieu de sa mauvaise fortune dans Varsovie, autrefois sa Capitale, Ville alors demantelée & ruinée, prête à recevoir le Vainqueur quel qu'il fût, & à renonnoître le plus fort pour son Roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prosperité, & d'aller attaquer en Saxe le Roi de Suede avec l'armée Moscovite. Mais aïant reflechi que Charles XII étoit à la

tête

tête d'une armée Suedoiſe, jusqu'alors invincible; que les Moſcovites l'abandonneroient au premier bruit de ſon Traité commencé; que la Saxe, ſon Païs héréditaire, déja épuiſée d'argent & d'hommes ſeroit ravagée également par les Suedois & par les Moſcovites; que l'Empire occupé de la guerre contre la France, ne pouvoit le ſecourir; qu'il demeureroit ſans Etats, ſans argent, ſans amis, il conçut qu'il falloit flêchir ſous la Loi qu'impoſoit le Roi de Suede. Cette Loi ne devint que plus dure, quand Charles eut apris que le Roi Auguſte avoit attaqué ſes troupes pendant la Négociation. Sa colere & le plaiſir d'humilier davantage un ennemi qui venoit de le vaincre, le rendirent plus inflexible ſur tous les Articles du Traité. Ainſi la victoire du Roi Auguſte ne ſervit qu'à rendre ſa ſituation plus malheureuſe, ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé qu'à lui.

Il venoit de faire chanter le *Te Deum* dans Varſovie, lorsque Finſten, l'un de ſes Plenipotentiaires, arriva de Saxe avec ce Traité de paix qui lui ôtoit la Couronne. Auguſte héſita, mais il ſigna, & partit pour la Saxe, dans la vaine eſperance que ſa preſence pourroit flêchir le

Roi de Suede, & que ſon ennemi ſe ſouviendroit peut-être des anciennes alliances de leurs maiſons, & du ſang qui les uniſſoit.

Ces deux Princes ſe virent pour la premiere fois dans un lieu nommé Gutersdorf au Quartier du Comte Piper, ſans aucune cérémonie. Charles XII. étoit en groſſes bottes, aïant pour cravatte un tafetas noir qui lui ſerroit le col: ſon habit étoit comme à l'ordinaire d'un gros drap bleu avec des boutons de cuivre doré. Il portoit au côté une longue épée qui lui avoit ſervi à la bataille de Narva, & ſur le pommeau de laquelle il s'apuïoit ſouvent. La converſation ne roula que ſur ces groſſes bottes. Charles XII. dit au Roi Auguſte, qu'il ne les avoit quittées depuis ſix ans, que pour ſe coucher. Ces bagatelles furent le ſeul entretien de deux Rois, dont l'un ôtoit une Couronne à l'autre. Auguſte ſur tout parloit avec un air de complaiſance, & de ſatisfaction, que les Princes & les hommes accoutumez aux grandes affaires, ſçavent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux Rois dînerent depuis pluſieurs fois enſemble. Charles affecta toujours de donner la droite au Roi

Au-

Auguſte : mais loin de relâcher de ſes demandes, il en fit encore de plus dures : il voulut que le Roi Electeur, non-ſeulement envoïât à Staniſlas les Pierreries & les Archives de la Couronne ; mais encore qu'il lui écrivît une lettre de felicitation ſur ſon avenement. Il inſiſta ſur tout qu'on lui livrât ſans differer le Général Patkul. Auguſte fut donc forcé d'écrire à ſon Rival la lettre ſuivante.

MONSIEUR ET FRERE,

Comme je dois avoir des égards pour les prieres du Roi de Suede, je ne puis m'empêcher de feliciter Vôtre Majeſté ſur ſon avenement à la Couronne, quoique peut-être le Traité avantageux que le Roi de Suede vient de conclure pour Vôtre Majeſté, m'eût dû diſpenſer de ce commerce ; toutefois je felicite Vôtre Majeſté, priant Dieu que vos Sujets vous ſoient plus fidéles qu'ils ne me l'ont été.

AUGUSTE, Roi.

A Leipſic 8. Avril 1707.

Staniſlas répondit :

MONSIEUR ET FRERE,

La correſpondance de Votre Majeſté eſt une nouvelle obligation que j'ai au Roi de Suede : je ſuis ſenſible, comme je le dois, aux complimens que vous me faites ſur mon avenement ; j'eſpere que mes Sujets n'auront point lieu de me manquer de fidelité, puiſque j'obſerverai les Loix du Roiaume.

STANISLAS, Roi de Pologne.

Le Roi Stanislas vint lui-même à Leipſic : il y rencontra un jour le Roi Auguſte ; mais ces Princes ſe ſaluerent ſans ſe parler. C'étoit le comble du triomphe de Charles XII. de voir dans ſa Cour deux Rois, dont l'un étoit couronné, & l'autre detrôné par ſes armes.

Il fallut qu'Auguſte ordonnât lui-même à tous ſes Officiers de Magiſtrature de ne plus le qualifier de Roi de Pologne, & qu'il fît effacer des prieres publiques, ce titre auquel il renonçoit. Il eut moins de peine à élargir les Sobiesky ; ces Princes au ſortir de leur priſon refuſerent de le voir, mais le Sacrifice de Patkul fut ce qui dût lui coûter davantage. D'un côté le Czar le redemandoit hau-

hautement comme ſon Ambaſſadeur; de l'autre le Roi de Suede exigeoit en menaçant qu'on le lui livrât. Patkul étoit alors enfermé dans le Chateau de Konisting en Saxe. Le Roi Auguſte crut pouvoir ſatisfaire Charles XII. & ſon honneur en même tems. Il envoïa des Gardes pour livrer ce malheureux aux troupes Suedoiſes; mais auparavant il envoïa au Gouverneur de Koniſting, un ordre ſecret de laiſſer échaper ſon priſonnier. La mauvaiſe fortune de Patkul l'emporta ſur le ſoin qu'on prenoit de le ſauver. Le Gouverneur ſachant que Patkul étoit très-riche, voulut lui faire acheter ſa liberté. Le Priſonnier comptant encore ſur le droit des gens, & informé des intentions du Roi Auguſte, refuſa de païer ce qu'il penſoit devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les Gardes commandez pour ſaiſir le Priſonnier arriverent, & le livrerent immediatement à quatre Capitaines Suedois qui l'emmenerent d'abord au quartier général d'Alrandſtad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une groſſe chaîne de fer. De-là il fut conduit à Caſimir.

Charles XII. oubliant que Patkul étoit Ambaſſadeur du Czar; & ſe ſouve-

nant seulement qu'il étoit né son Sujet, ordonna au Conseil de guerre de le juger avec la derniere rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, & à être mis en quartiers. Un Chapelain vint lui annoncer qu'il falloit mourir, sans lui aprendre le genre du suplice. Alors cet homme qui avoit bravé la mort dans tant de batailles se trouvant seul avec un Prêtre, & son courage n'étant plus soûtenu par la gloire, ni par la colere, uniques sources de l'intrepidité des hommes, repandit amerement des larmes dans le sein du Chapelain. Il étoit fiancé avec une Dame Saxonne nommée Madame d'Einsiedel, qui avoit de la naissance, du merite & de la beauté, & qu'il avoit compté d'épouser à peu près dans le tems même qu'on le livra au suplice. Il recommanda au Chapelain d'aller la trouver pour la consoler, & de l'assurer qu'il mouroit plein de tendresse pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du suplice, & qu'il vit les roues & les pieux dressez, il tomba dans des convulsions de fraieur, & se rejetta dans les bras du Ministre qui l'embrassa en le couvrant de son manteau & en pleurant. Alors un Officier Suedois lut à haute voix un papier dans lequel étoient ces paroles:

„ On

„ On fait ſçavoir que l'ordre très-
„ exprès de Sa Majeſté, notre Seigneur
„ très-clement, eſt que cet homme qui
„ eſt traître à la Patrie, ſoit roué & é-
„ cartelé pour reparation de ſes crimes,
„ & pour l'exemple des autres. Que
„ chacun ſe donne de garde de la tra-
„ hiſon, & ſerve ſon Roi fidelement."
A ces mots de *Prince très-clement*: Quelle clemence, dit Patkul, & à ceux de *traître à la patrie*: Hélas, dit-il, je l'ai trop bien ſervie. Il reçut ſeize coups, & ſouffrit le ſuplice le plus long & le plus affreux qu'on puiſſe imaginer. Ainſi perit l'infortuné Jean Reinold Patkul, Ambaſſadeur & Général de l'Empereur de Moſcovie.

Ceux qui ne voioient en lui qu'un Sujet revolté contre ſon Roi, diſoient qu'il avoit merité la mort; ceux qui le regardoient comme un Livonien né dans une Province, laquelle avoit des Privileges à defendre, & qui ſe ſouvenoient qu'il n'étoit ſorti de la Livonie que pour en avoir ſoutenu les Droits, l'appelloient le Martyr de la liberté de ſon Païs. Tous convenoient d'ailleurs que le titre d'Ambaſſadeur du Czar devoit rendre ſa perſonne ſacrée. Le ſeul Roi de Suede élevé dans les principes du Deſpotiſme,

crut

crut n'avoir fait qu'un acte de juſtice, tandis que toute l'Europe condamnoit ſa cruauté.

Ses membres coupez en quartiers reſterent expoſez ſur des poteaux jusques en 1713. qu'Auguſte étant remonté ſur ſon trône, fit raſſembler ces témoignages de la néceſſité où il avoit été reduit à Alrandſtad: on les lui apporta à Varſovie dans une caſſette, en preſence de l'Envoié de France. Le Roi de Pologne montrant la caſſette à ce Miniſtre; Voilà, lui dit-il ſimplement, les membres de Patkul, ſans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre ſa memoire, & ſans que perſonne de ceux qui étoient preſens, oſât parler ſur un ſujet ſi delicat & ſi triſte.

* Charles gardoit le même traitement au

* Je ne ſai où Mr. de Voltaire a pris que Charles gardoit à Flemming le même traitement qu'il avoit fait à Patkul. Car il eſt certain, que Charles ne s'eſt jamais déclaré là-deſſus. S'il demanda que Flemming lui fût livré, ce ne fut pas qu'il eût quelque droit ſur lui, Flemming n'étant point né ſon ſujet, mais bien celui de l'Electeur de Brandebourg, au ſervice duquel ſon Pere étoit Conſeiller de la Regence de la Pomeranie à Stargard, & dans les Etats duquel il avoit ſes terres, ſans avoir rien ſous la domination Suedoiſe. Si Charles demanda donc Flemming, ce ne pouvoit être que parce qu'il redoutoit ſon eſprit intriguant & les liaiſons que ce Miniſtre avoit en Pologne. Flemming n'a pas non plus été attaché dès ſon enfance à l'Electeur de Saxe, puiſqu'il a été Ca-

au Général Flemming, Favori, & depuis Premier Miniſtre du Roi Auguſte. Flemming étoit né dans la Pomeranie Suedoiſe; & quoique dès ſon enfance il eût été attaché à l'Electeur de Saxe, Charles le regardoit toujours comme ſon ſujet : il demanda long-tems qu'il lui fût livré. Flemming qui voioit ſon maître hors d'état de rien refuſer, prit le parti de ſe retirer en Pruſſe, de-là il écrivit au Roi Staniſlas, avec lequel il avoit été lié en Pologne, pour le ſuplier d'obtenir du Roi de Suede qu'il ceſſât cette proſcription contre lui. Staniſlas en parla avec chaleur ; il reïtera ſes prieres huit jours de ſuite, ſans pouvoir rien obtenir; enfin il ſe jetta preſque aux pieds de Charles qui lui dit : Mon Frere, vous le voulez, je vous donne ſa * vie; mais ſouvenez-vous que vous

Capitaine pendant pluſieurs années au ſervice de Brandebourg.

Rép. de Mr. de V. Cela m'a été confirmé par une perſonne qui le ſait de l'un des deux Rois; elle me défend de la nommer, mais c'eſt un fait connu de tous les Officiers du Roi Staniſlas.

* A la page precedente Mr. de Voltaire dit que Flemming s'étoit retiré en Pruſſe, & cependant Charles lui donne la vie. Charles ne lui donnoit que ce qu'il ne pouvoit pas lui ôter. Flemming en Pruſſe étoit en toute ſûreté.

Rep. de Mr. de V.

Ce fait m'a été encore aſſuré par les mêmes perſon-

vous vous en repentirez un jour. En effet Flemming servit depuis son Maître contre le Roi Stanislas, beaucoup trop au delà de son devoir.

Environ ce tems-là un Livonien nommé Paikel, Officier dans les troupes Saxonnes, fait prisonnier les armes à la main, venoit d'être jugé à mort à Stockolm par arrêt du Senat : mais il n'avoit été condamné qu'à perdre la tête. Cette difference de suplices dans le même cas, faisoit trop voir que Charles en faisant perir Patkul d'une mort si cruelle, avoit plus songé à se venger qu'à punir. Quoiqu'il en soit, Paikel après sa condamnation, fit proposer au Senat de donner au Roi le secret de faire de l'or si on vouloit lui pardonner : il fit faire l'experience de son secret dans la prison en presence du Colonel Hamilton & des Magistrats de la Ville ; & soit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vrai-semblable ; on porta à la Monnoïe de Stockolm l'or qui se trouva

sonnes, & il n'y a point de contradiction ; c'étoit donner la vie à Flemming, de lui permettre de revenir à la Cour d'un Maître, qui avoit sacrifié Patkul.

trouva dans le creuſet à la fin de l'experience; & on en fit au Senat un raport ſi juridique, & qui parut ſi important, que la Reine aïeule de Charles ordonna de ſuſpendre l'execution jusqu'à ce que le Roi informé de cette ſingularité envoïât ſes ordres à Stockolm.

Le Roi répondit qu'il avoit refuſé à ſes Amis la grace du Criminel, & qu'il n'accorderoit jamais à l'interêt ce qu'il n'avoit pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque choſe d'héroïque dans un Prince, qui d'ailleurs croïoit le ſecret poſſible. Le Roi Auguſte qui en fut informé dit; Je ne m'étonne pas que le Roi de Suede ait tant d'indifference pour la pierre philoſophale: il l'a trouvée en Saxe.

Quand le Czar eut apris l'étrange Paix que le Roi Auguſte, malgré leurs Traitez, avoit concluë à Alrandſtad; & que Patkul, ſon Ambaſſadeur Plenipotentiaire avoit été livré au Roi de Suede au mepris des Loix des Nations, il fit éclater ſes plaintes dans toutes les Cours de l'Europe: il écrivit à l'Empereur d'Allemagne, à la Reine d'Angleterre, aux Etats Généraux des Provinces-Unies: il appelloit lâcheté & per-

perfidie la néceſſité douloureuſe ſous laquelle Auguſte avoit ſuccombé ; il conjura toutes ces Puiſſances d'interpoſer leur mediation pour lui faire rendre ſon Ambaſſadeur, & pour prevenir l'affront qu'on alloit faire en ſa perſonne à toutes les Têtes couronnées ; il les preſſa par le motif de leur honneur de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la Paix d'Alrandſtad une garantie que Charles XII. leur arrachoit en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puiſſance du Roi de Suede. L'Empereur, l'Angleterre, & la Hollande avoient alors à ſoutenir contre la France une guerre ruineuſe : ils ne jugerent pas à propos d'irriter Charles XII. par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un Traité. A l'égard du malheureux Patkul, il n'y eut pas une Puiſſance qui interpoſât ſes bons Offices en ſa faveur, & qui ne fît voir combien peu un Sujet doit compter ſur des Rois.

On propoſa dans le Conſeil du Czar d'uſer de repreſailles envers les Officiers Suedois priſonniers à Moſcou. Le Czar ne voulut point conſentir à une barbarie qui eût eu des ſuites ſi funeſtes : il y avoit plus de Moſcovites priſonniers en

en Suede, que de Suedois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi étoit en Saxe sans agir. Levenhaupt, Général du Roi de Suede, qui étoit resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvoit garder les passages dans un Païs sans forteresses & plein de factions. Stanislas étoit au Camp de Charles XII. L'Empereur Moscovite saisit cette conjoncture & rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes: il les separe en plusieurs corps, & marche avec un Camp volant jusqu'à Leopold, où il n'y avoit point de Garnison Suedoise. Toutes les Villes de Pologne sont à celui qui se presente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Leopold, celle à peu près que celle qui avoit détrôné Auguste à Varsovie.

La Pologne avoit alors deux Primats aussi bien que deux Rois, l'un de la nomination d'Auguste, l'autre de celle de Stanislas. Le Primat nommé par Auguste convoqua l'Assemblée de Leopold, où se rendirent tous ceux que ce Prince avoit abandonnez par la Paix d'Altranstad, & ceux que l'argent du Czar avoit gagnez. On y proposa d'é-

lire un nouveau Souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois Rois, ſans qu'on eût pû dire quel eût été le veritable.

Pendant les conferences de Leopold, le Czar, lié d'interêt avec l'Empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étoient du Roi de Suede, obtint ſecrettement qu'on lui envoïât beaucoup d'Officiers Allemans. Ceux-ci venoient de jour en jour augmenter conſiderablement ſes forces, en aportant avec eux la diſcipline & l'experience. Il les engageoit à ſon ſervice par des liberalitez; & pour mieux encourager ſes propres troupes, il donna ſon portrait enrichi de diamans aux Officiers Généraux & aux Colonels qui avoient combattu à la Bataille de Calish: les Officiers ſubalternes eurent des Medailles d'or; les ſimples Soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la Victoire de Calish furent tous frapez dans ſa nouvelle Ville de Petersbourg, où les arts fleuriſſoient à meſure qu'il aprenoit à ſes troupes à connoître l'émulation & la gloire.

La confuſion, la multiplicité de factions, les ravages continuels en Pologne, empêcherent la Diéte de Leopold de prendre aucune reſolution. Le Czar

Czar la fit transferer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde étoit : l'Assemblée se contenta de ne reconnoître, ni Auguste qui avoit abdiqué, ni Stanislas élu malgré eux : mais ils ne furent ni assez unis, ni assez hardis pour nommer un Roi. Pendant ces déliberations inutiles, le parti des Princes Sapieha, celui d'Oginsky, ceux qui tenoient en secret pour le Roi Auguste, les nouveaux Sujets de Stanislas, se faisoient tous la guerre, pilloient les terres les uns des autres, & achevoient la ruine de leur Païs. Les troupes Suedoises, commandées par Levenhaupt, dont une partie étoit en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchoient toutes les troupes Moscovites. Elles bruloient tout ce qui étoit ennemi de Stanislas. Les Moscovites ruinoient également, amis & ennemis ; on ne voïoit que des villes en cendres, & des troupes errantes de Polonois dépouillez de tout, qui déteſtoient également, & leurs deux Rois, & Charles XII. & le Czar.

Le Roi Stanislas partit d'Alranstad le 15. Juillet de l'année 1707. avec le Général Renchild, seize Regimens Sue-

dois, & beaucoup d'argent, pour apaiſer tous ces troubles en Pologne, & ſe faire reconnoître paiſiblement. Il fut reconnu par tout où il paſſa : la diſcipline de ſes troupes qui faiſoit mieux ſentir la barbarie des Moſcovites, lui gagna les eſprits, ſon extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions, à meſure qu'elle fut connue. Son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la Couronne. Le Czar craignant de manquer de vivres dans un Païs que ſes troupes avoient deſolé, ſe retira en Lithuanie, où étoit le rendez-vous de ſes Corps d'armée, & où il devoit établir des magazins. Cette retraite laiſſa le Roi Staniſlas paiſible Souverain de presque toute la Pologne.

Le ſeul qui le troublât alors dans ſes Etats, étoit le Comte Siniawsky, grand Général de la Couronne, de la nomination du Roi Auguſte. Cet homme qui avoit d'aſſez grands talens & beaucoup d'ambition, étoit à la tête d'un tiers Parti : il ne reconnoiſſoit ni Auguſte, ni Staniſlas ; & après avoir tout tenté pour ſe faire élire lui-même, il ſe contentoit d'être Chef de Parti, ne pouvant pas être Roi. Les troupes de la Couronne qui étoient demeurées ſous

ſes

ſes ordres, n'avoient guéres d'autre ſolde que la liberté de piller impunement leur propre Païs. Tous ceux qui craignoient ces brigandages, ou qui en ſouffroient, ſe donnerent bien-tôt à Staniſlas, dont la puiſſance s'affermiſſoit de jour en jour.

Le Roi de Suede recevoit alors dans ſon Camp d'Alrandſtad, les Ambaſſadeurs de presque tous les Princes de la Chrêtienté. Les uns venoient le ſuplier de quitter les terres de l'Empire, les autres euſſent bien voulu qu'il eût tourné ſes armes contre l'Empereur: le bruit même s'étoit répandu par tout, qu'il devoit ſe joindre à la France pour accabler la maiſon d'Autriche. Parmi tous ces Ambaſſadeurs, vint le fameux Jean Duc de Marlborough, de la part d'Anne, Reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais aſſiegé de ville qu'il n'ait priſe, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, étoit à Saint-James un adroit Courtiſan, dans le Parlement un Chef de Parti, dans les Païs étrangers le plus habile Négociateur de ſon ſiécle. Il avoit fait autant de mal à la France par ſon eſprit que par ſes armes. On a entendu dire au Secretaire des Etats Généraux, Fagel, homme d'un

très grand merite, que plus d'une fois les Etats Généraux aïant resolu de s'opposer à ce que le Duc de Marlborough devoit leur proposer, le Duc arrivoit, leur parloit en François, langue dans laquelle il s'exprimoit * très-mal, & les persuadoit tous.

Il soutenoit avec le Prince Eugene, Compagnon de ses victoires, & avec Heinsius grand Pensionnaire de Hollande, tout le poids des entrepriſes des Alliez contre la France. Il sçavoit que Charles étoit aigri contre l'Empire & contre l'Empereur, qu'il étoit sollicité secrettement par les François, & que si ce Conquerant embrassoit le parti de Louis XIV. les Alliez seroient opprimez.

Il est vrai que Charles avoit donné sa parole en 1700. de ne se mêler en rien de la guerre de Louis XIV. contre les Alliez. Mais le Duc de Marlborough ne croioit pas qu'il y eût un Prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sa-

* Mylord Duc avoit véritablement l'accent un peu Anglois, mais il possedoit très-bien le François, & le parloit avec beaucoup de facilité.

Rép. de Mr. de V. Je tiens ce que j'avance de Mylord Bolinbrooke, qui probablement connoissoit mieux le Duc de Marlborough, que l'Observateur ne le connoissoit.

sacrifier à sa grandeur & à son interêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du Roi de Suede.

Dès qu'il fut arrivé à Leipsic, où Charles étoit alors, il s'adressa secrettement, non pas au Comte Piper Premier Ministre, mais au Baron de * Görtz, qui commençoit à partager avec Piper la confiance du Roi. Il dit à Görtz que le dessein des Alliez étoit de proposer bien-tôt au Roi de Suede d'être Mediateur une seconde fois entr'eux & la France. Il parloit ainsi dans l'esperance de découvrir par la réponse de Görtz les intentions du Roi, & parce qu'il eut mieux aimé avoir Charles pour arbitre que pour ennemi. Ensuite il eut son Audience publique à Leipsic.

En abordant le Roi il lui dit en François, qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qui lui restoit à savoir dans l'art de la guerre.

* Il est impossible que Mylord Duc se soit adressé au Baron de Görtz. Il n'étoit point encore question du Baron, qui étoit Grand Maréchal de l'Evêque de Lubek Administrateur du Duché de Holstein, & assurément il étoit encore très-peu connu de Charles.

Rép. de Mr. de V. Je tiens ce fait de la bouche de Mr. Fabrice qui y étoit présent, & qui me l'a dit en presence de témoins.

ne. Puis il eut en particulier une Audience d'une heure, dans laquelle le Roi parloit en Allemand & le * Duc en François. Celui-ci qui ne se hâtoit jamais de faire ses propositions, & qui avoit par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, & de penetrer les rapports qui sont entre leurs plus secrettes pensées, & leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le Roi. En lui parlant de guerre en Général, il crut appercevoir dans Charles XII. une aversion naturelle pour la France; il remarqua qu'il se plaisoit à parler des Conquêtes des Alliez. Il lui prononça le nom du Czar, & vit que les yeux du Roi s'allumoient toujours à ce nom, malgré la moderation de cette conference. Il apperçut de plus sur une table une carte de Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le veritable dessein du Roi de Suede & sa seule ambition, étoient de détrôner le Czar après le Roi de Pologne. Il comprit que si ce Prince restoit en Saxe, c'étoit pour im-

* Le Duc très assurement n'entendoit pas un mot d'Allemand. *Rép. des Auteurs de V.* Le Duc de Mariborough entendoit l'Allemand, mais ne le parloit pas.

imposer quelques conditions un peu dures à l'Empereur d'Allemagne. Il savoit bien que l'Empereur ne resisteroit pas, & qu'ainsi les affaires se termineroient aisément. Il laissa Charles XII. à son penchant naturel, & satisfait de l'avoir penetré, ne lui fit aucune proposition.

Comme peu de Négociations s'achevent sans argent, & qu'on voit quelquefois des Ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur Maître, on crut dans toute l'Europe que le Duc de Marlborough n'avoit réüssi auprès du Roi de Suede qu'en donnant à propos une grosse somme au Comte Piper; & la memoire de ce Suedois en est restée flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi qui ai remonté autant qu'il m'a été possible à la source de ce bruit, j'ai sû que Piper avoit reçu un present mediocre de l'Empereur, par les mains du Comte de Wratislau, avec le consentement du Roi son Maître, & rien du Duc de Marlborough. De plus, le Comte Piper qui sentoit qu'on pourroit lui imputer un jour les demarches de son Roi si elles devenoient malheureuses, envoïa au Senat de Suede son avis cacheté pour être ouvert après sa mort. Cet avis étoit que Charles de-

voit affermir en Pologne le trône de Staniſlas, & accepter enſuite la Médiation entre la France & les Alliez, avant d'aller s'engager dans la Moſcovie. Il eſt vrai que Piper pouvoit en même tems conſeiller à ſon Maître cette expedition dangereuſe, & vouloir s'en diſculper devant la Poſterité; mais auſſi il eſt certain que Charles étoit inflexible dans le deſſein d'aller détrôner l'Empereur des Ruſſes, qu'il ne recevoit alors conſeil de perſonne, & qu'il n'avoit pas beſoin des avis du Comte Piper pour prendre de Pierre Alexiowits une vengeance qu'il cherchoit depuis ſi longtems.

Enfin ce qui acheve de juſtifier ce Miniſtre, c'eſt l'honneur rendu longtems après à ſa memoire par Charles XII. qui aïant apris que Piper étoit mort en Ruſſie, fit tranſporter ſon corps à Stockolm, & lui ordonna à ſes dépens des Obſeques magnifiques.

Le Roi qui n'avoit point encore eprouvé de revers ni même de retardement dans ſes ſuccès, croïoit qu'une année lui ſuffiroit pour détrôner le Czar, & qu'il pourroit enſuite revenir ſur ſes pas s'eriger en arbitre de l'Europe, mais il vouloit auparavant humilier l'Empereur d'Allemagne. Le

Le Comte Zobor Chambellan de cet Empereur, avoit prononcé quelques paroles peu * reſpectueuſes pour le Roi de Suede en preſence de l'Ambaſſadeur Suedois à Vienne; l'Empereur en avoit fait juſtice, quoiqu'à regret, en banniſſant le Comte. Le Roi de Suede ne fut pas ſatisfait, il voulut qu'on lui livrât le Comte Zobor. La fierté de la Cour de Vienne fut obligée de flêchir, on mit le Comte entre les mains du Roi, qui le renvoïa après l'avoir gardé quelque tems priſonnier à Stetin.

Il demanda de plus, contre toutes les Loix des Nations, qu'on lui livrât quinze cens malheureux Moſcovites, qui aïant échapé à ſes armes, avoient fui jusques ſur les Terres de l'Empire. Il fallut encore que la Cour de Vienne conſentît à cette étrange demande; & ſi l'Envoïé Moſcovite à Vienne n'avoit adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étoient tous livrez à leurs ennemis

La

* Non ſeulement le Comte Zobor avoit tenu des diſcours offençans pour le Roi de Suede, mais il avoit donné un ſoufflet au Baron de Strallenheim, Ambaſſadeur Suedois à Vienne.

Rép. de Mr. de V. Le reſte de l'avanture eſt connu, mais il y a des choſes qu'il faut omettre.

Supprimit Orator, quæ ruſticus edit inepte.

La troisiéme & la derniere de ſes demandes fut la plus forte. Il ſe déclara le Protecteur des Sujets Proteſtans de l'Empereur en Sileſie, Province apartenante à la Maiſon d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'Empereur leur accordât des libertez & des Privileges, établis à la verité par les Traitez de Weſtphalie, mais éteints, ou du moins éludez par ceux de Ryswyk. L'Empereur, qui ne cherchoit qu'à éloigner un voiſin ſi dangereux, plia encore, & accorda tout ce qu'on voulut. Les Lutheriens de Sileſie eurent plus de cent Egliſes, que les Catholiques furent obligez de leur ceder par ce Traité; mais beaucoup de ces conceſſions, que leur aſſuroit la fortune du Roi de Suede, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'impoſer des Loix.

L'Empereur qui fit ces conceſſions forcées, & qui plia en tout ſous la volonté de Charles XII. s'appelloit Joſeph: il étoit Fils aîné de Leopold, & Frere du ſage Empereur Charles VI. qui lui ſucceda depuis. L'Internonce du Pape qui reſidoit alors auprès de Joſeph, lui fit des reproches fort vifs, de ce qu'un Empereur Catholique comme lui avoit fait ceder l'interêt de ſa propre Religion à

ceux

ceux des Héretiques. Vous êtes bienheureux, lui répondit l'Empereur en riant, que le Roi de Suede ne m'ait pas proposé de me faire Lutherien: car s'il l'avoit voulu, je ne sai pas ce que j'aurois fait.

Le Comte de Wratislau, son Ambassadeur auprès de Charles XII. aporta à Leipsie le Traité en faveur des Silesiens, signé de la main de son Maître. Alors Charles dit qu'il étoit le meilleur ami de l'Empereur; cependant il ne fut pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avoit pû. Il regardoit avec mepris la foiblesse de cette Cour, qui aïant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irreconciliable, est toujours en defiance de l'autre, & ne soutient son credit que par l'habileté des Négociations: cependant il songeoit à se vanger d'elle. Il dit au Comte de Wratislau, que les Suedois avoient autrefois subjugué Rome, & qu'ils n'avoient pas degeneré comme elle. Il fit avertir le Pape qu'il lui redemanderoit un jour les effets que la Reine Christine avoit laissez à Rome. On ne sait jusqu'où ce jeune Conquerant eût porté ses ressentimens & ses armes, si la Fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paroissoit alors impossible: il avoit même en-

envoïé secrettement plusieurs Officiers en Asie, & jusques dans l'Egypte, pour lever le plan des Villes, & l'informer des forces de ces Etats. Il est certain que si quelqu'un eût pû renverser l'Empire des Persans & des Turcs, & passer ensuite en Italie, c'étoit Charles XII. Il étoit aussi jeune qu'Alexandre, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste, & plus vertueux; & les Suedois valoient peut-être mieux que les Macedoniens : mais de pareils projets qui sont traitez de divins quand ils réussissent, ne sont regardez que comme des chimeres quand on est malheureux.

Enfin toutes les difficultez étant aplanies, toutes ses volontez executées, après avoir humilié l'Empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protegé sa Religion Lutherienne au milieu des Catholiques, detrôné un Roi, couronné un autre, se voïant la terreur de tous les Princes, il se prépara à partir. Les delices de la Saxe, où il étoit resté oisif une année, n'avoient en rien adouci sa maniere de vivre. Il montoit à cheval trois fois par jour, se levoit à quatre heures du matin, s'habilloit seul, ne bûvoit point de vin, ne restoit à table qu'un quart d'heure, exerçoit ses troupes tous les jours, & ne connoissoit

ſoit d'autre plaiſir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suedois ne ſavoient point encore où le Roi vouloit les mener. On ſe doutoit ſeulement dans l'armée que Charles pourroit aller à Moſcou. Il ordonna quelques jours avant ſon départ à ſon grand Maréchal des logis, de lui donner par écrit la route depuis Leipſic... il s'arrêta un moment à ce mot ; & de peur que le Maréchal des logis ne pût rien deviner de ſes projets, il ajouta en riant, jusqu'à toutes les Capitales de l'Europe. Le Maréchal lui apporta une liſte de toutes ces routes, à la tête desquelles il avoit affecté de mettre en groſſes lettres, *Route de Leipſic à Stockolm.* La plupart des Suedois n'aſpiroient qu'à y retourner ; mais le Roi étoit bien éloigné de ſonger à leur faire revoir leur patrie. „ Monſieur le Maréchal, dit-il, „ je vois bien où vous voudriez me me„ ner ; mais nous ne retournerons pas „ à Stockolm ſi-tôt."

L'armée étoit déja en marche, & paſſoit auprès de Dresde : Charles étoit à la tête, courant toujours ſelon ſa coutume deux ou trois cens pas devant ſes gardes. On le perdit tout d'un coup de vûë : quelques Officiers s'avancerent à bride ab-

abbattuë pour ſavoir où il pouvoit être; on courut de tous côtez; on ne le trouva point : l'allarme eſt en un moment dans toute l'armée : on fait halte; les Généraux s'aſſemblent : on étoit déja dans la conſternation : on apprit enfin d'un Saxon qui paſſoit, ce qu'étoit devenu le Roi.

L'envie lui avoit pris en paſſant ſi près de Dresde, d'aller rendre une viſite au Roi Auguſte : il étoit entré à cheval dans la Ville, ſuivi de trois ou quatre Officiers Généraux, & avoit été droit deſcendre au Palais. Il monta juſques dans l'appartement de l'Electeur, avant que le bruit ſe fût repandu qu'il étoit dans la ville. Le Général Flemming ayant vû de loin le Roi de Suède, n'eut que le tems de courir avertir ſon Maître. Tout ce qu'on pouvoit faire dans une occaſion pareille, s'étoit déja preſenté à l'idée du Miniſtre : il en parloit à Auguſte, mais Charles entra tout botté dans la chambre, avant qu'Auguſte eût eu même le tems de revenir de ſa ſurpriſe. Il étoit malade alors, & en robe de chambre : il s'habilla en hâte. Charles dejeuna avec lui comme un voïageur qui vient prendre congé de ſon ami; enſuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de tems qu'il

qu'il emploïa à les parcourir, un Livonien proscrit en Suede, qui servoit dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offriroit une occasion plus favorable d'obtenir sa grace; il conjura le Roi Auguste de la demander à Charles, bien sûr que ce Roi ne refuseroit pas cette legere condescendance à un Prince à qui il venoit d'ôter une Couronne, & entre les mains duquel il étoit dans ce moment. Auguste se chargea aisément de cette affaire. Il étoit un peu éloigné du Roi de Suede, & s'entretenoit avec Hord Général Suedois. Je crois, lui dit-il en souriant, que votre Maître ne me refusera pas. Vous ne le connoissez pas, repartit le Général Hord, il vous refusera plutôt ici que par tout ailleurs. Auguste ne laissa pas de demander au Roi en termes pressans, la grace du Livonien. Charles la refusa d'une maniere à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le Roi Auguste, & partit. Il trouva en rejoignant son armée, tous ses Généraux assemblez en Conseil de guerre; il leur en demanda la cause. On lui répondit, qu'on comptoit assiéger Dresde en cas qu'on eût retenu Sa Majesté prisonniere. Bon, dit le Roi,

on n'oseroit. Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le Roi Auguste tenoit Conseil extraordinaire à Dresde; vous verrez, dit le Baron de Stralenheim, qu'ils deliberent sur ce qu'ils devoient faire hier. A quelques jours de là Renchild étant venu trouver le Roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dresde. Je me suis fié, dit Charles, sur ma bonne fortune. J'ai vû cependant un moment qui n'étoit pas bien net. Flemming n'avoit nulle envie que je sortisse de Dresde sitôt.

Fin du troisiéme Livre.

ARGUMENT DU LIVRE QUATRIEME.

CHarles quitte la Saxe : pourſuit le Czar : s'enfonce dans l'Ukraine : ſes pertes, ſa bleſſure : bataille de Pultowa : ſuites de cette bataille : Charles reduit à fuir en Turquie : ſa reception en Beſſarabie.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE QUATRIEME.

CHARLES partit enfin de Saxe en Septembre 1707. ſuivi d'une armée de quarante trois mille hommes, autrefois couverte de fer, & alors brillante d'or & d'argent; & enrichie des dépouilles de la Pologne & de

de la Saxe. Chaque ſoldat emportoit avec lui cinquante écus d'argent comptant; non-ſeulement tous les Régimens étoient complets, mais il y avoit dans chaque Compagnie pluſieurs ſurnuméraires qui attendoient des places vacantes. Outre cette armée, le Comte Levenhaupt, l'un de ſes meilleurs Généraux, l'attendoit en Pologne avec vingt mille hommes: il avoit encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, & de nouvelles recrues lui venoient de Suede. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût detrôner le Czar.

Cet Empereur étoit alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti, auquel le Roi Auguſte ſembloit avoir renoncé: ſes troupes diviſées en pluſieurs corps, fuïoient de tous côtez au premier bruit de l'aproche du Roi de Suede. Il avoit recommandé lui-même à tous ſes Généraux de ne jamais attendre ce Conquerant avec des forces inégales.

Le Roi de Suede au milieu de ſa marche victorieuſe, reçut une Ambaſſade ſolemnelle de la part des Turcs. L'Ambaſſadeur eut ſon Audience au quartier du Comte Piper; c'étoit toujours chez ce Miniſtre que ſe faiſoient

les Cérémonies d'éclat. Il soutenoit la dignité de son Maître par des dehors magnifiques ; & le Roi toujours plus mal logé, plus mal servi, & plus simplement vêtu que le moindre Officier de son Armée, disoit que son Palais étoit le quartier de Piper. L'Ambassadeur Turc presenta à Charles cent Soldats Suedois, qui aïant été pris par des Calmouks, & vendus en Turquie, avoient été rachetez par le Grand Seigneur ; & que cet Empereur envoïoit au Roi comme le present le plus agreable qu'il pût lui faire ; non que la fierté Ottomane pretendît rendre hommage à la gloire de Charles XII. mais parce que le Sultan ennemi naturel des Empereurs de Moscovie & d'Allemagne vouloit se fortifier contr'eux de l'amitié de la Suede & de l'alliance de la Pologne. L'Ambassadeur complimenta Staniſlas sur son avenement : ainsi ce Roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne, & la Turquie. Il n'y eut que le Pape qui voulut attendre, pour le reconnoître, que le tems eût affermi sur sa tête cette Couronne qu'une disgrace pouvoit faire tomber.

A peine Charles eut-il donné Audience à l'Ambassadeur de la Porte Ottomane,

ne, qu'il courut chercher les Moſcovites.

Le Czar étoit ſorti de Pologne, & y étoit rentré plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce Païs ouvert de toutes parts, n'aïant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée, laiſſoit aux Moſcovites la liberté de reparoître ſouvent au même endroit où ils avoient été battus ; & même de penetrer dans le Païs auſſi avant que le vainqueur. Pendant le ſejour de Charles en Saxe, le Czar s'étoit avancé jusqu'à Leopold, à l'extrêmité meridionale de la Pologne. Il étoit alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie à cent lieues de Leopold.

Charles laiſſa en Pologne Staniſlas, qui aſſiſté de dix mille Suedois & de ſes nouveaux ſujets, avoit à conſerver ſon Roïaume contre les ennemis étrangers & domeſtiques ; pour lui il ſe mit à la tête de ſa Cavalerie, & marcha vers Grodno au milieu des glaces au mois de Janvier 1708.

Il avoit déja paſſé le Niemen à deux lieues de la ville ; & le Czar ne ſavoit encore rien de ſa marche. A la premiere nouvelle que les Suedois arrivent, le Czar ſort par la porte du Nord ; &

Charles entre par celle qui eſt au Midi. Le Roi n'avoit avec lui que ſix cens Gardes, le reſte n'avoit pu le ſuivre. Le Czar fuioit avec plus de deux mille hommes dans l'opinion que toute une armée entroit dans Grodno. Il aprend le jour même par un transfuge Polonois, qu'il n'a quitté la place qu'à ſix cens hommes, & que le gros de l'armée ennemie étoit encore éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de tems; il detache quinze cens chevaux de ſa troupé à l'entrée de la nuit, pour aller ſurprendre le Roi de Suede dans la Ville. Les quinze cens Moſcovites arriverent à la faveur de l'obſcurité jusqu'à la premiere garde Suedoiſe ſans être reconnus. Trente hommes compoſoient cette garde; ils ſoutinrent ſeuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cens hommes. Le Roi qui étoit à l'autre bout de la ville accourut bien-tôt avec le reſte de ſes ſix cens gardes. Les Moſcovites s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-tems ſans le joindre, ni lui ſans pourſuivre l'ennemi. Tous les Corps Moſcovites repandus dans la Lithuanie ſe retiroient en hâte du côté de l'Orient dans le Palatinat de Minsky, près des frontiéres de la Moſcovie où étoit

toit leur rendez-vous. Les Suedois que le Roi partagea auſſi en divers Corps, ne ceſſerent de les ſuivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuïoient & ceux qui pourſuivoient, faiſoient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il y avoit déja long-tems que toutes les ſaiſons étoient devenues égales pour les Soldats de Charles, & pour ceux du Czar: la ſeule terreur qu'inſpiroit le nom du Roi Charles, mettoit alors de la difference entre les Moſcovites & les Suedois.

Depuis Grodno jusqu'au Boriſthene, en tirant vers l'Orient, ce ne ſont que des marais, des deſerts, des montagnes, des forêts immenſes; dans les endroits qui ſont cultivez, on ne trouve point de vivres; les Païſans enfouiſſent dans la terre tous leurs grains, & tout ce qui peut s'y conſerver: il faut ſonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces magaſins ſouterrains. Les Moſcovites & les Suedois ſe ſervirent tour à tour de ces proviſions; mais on n'en trouvoit pas toujours, & elles n'étoient pas ſuffiſantes.

Le Roi de Suede qui avoit prevû ces extrêmitez, avoit fait apporter du biſcuit

cuit pour la subsistance de son armée : rien ne l'arrêtoit dans sa marche. Après qu'il eut traversé la forêt de Minsky, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes & à son Bagage, il se trouva le 25. Juin 1708. devant la riviere de Berezine, vis-à-vis Borisiou.

Le Czar avoit rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces; il y étoit avantageusement retranché. Son dessein étoit d'empêcher les Suedois de passer la riviere. Charles posta quelques Regimens sur le bord de la Berezine, à l'oppositе de Borisiou, comme s'il avoit voulu tenter le passage à la vûë de l'ennemi. Dans le même tems, il remonte avec son armée trois lieues au-delà vers la source de la riviere : il y fait jetter un pont, passe sur le ventre à un Corps de trois mille hommes qui defendoit ce poste, & marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Moscovites ne l'attendirent pas, ils decamperent, & se retirerent vers le Boristhene, gâtant tous les chemins & detruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suedois.

Charles surmonta tous les obstacles, avançant toujours vers le Boristhene. Il ren-

rencontra ſur ſon chemin vingt mille Moſcovites retranchez dans un lieu nommé Hollofin, derriere un marais auquel on ne pouvoit aborder qu'en paſſant une riviere. Charles n'attendit pas pour les attaquer que le reſte de ſon Infanterie fût arrivé; il ſe jette dans l'eau à la tête de ſes gardes à pied, il traverſe la riviere & le marais, aïant ſouvent de l'eau au-deſſus des épaules. Pendant qu'il alloit ainſi aux ennemis, il avoit ordonné à ſa Cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moſcovites étonnez qu'aucune barriere ne pût les défendre, furent enfoncez en même tems par le Roi qui les attaquoit à pied, & par la Cavalerie Suedoiſe.

Cette Cavalerie s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le Roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval; mais quelque tems après il trouva dans la mêlée un jeune Gentilhomme Suedois nommé Gullenſtiern qu'il aimoit beaucoup, bleſſé & hors d'état de marcher; il le força à prendre ſon cheval, & continua de commander à pied à la tête de ſon Infanterie. De toutes les batailles qu'il avoit données, celle-ci étoit peut-être la plus glorieuſe, celle

où

où il avoit eſſuïé les plus grands dangers, & où il avoit montré le plus d'habileté. On en conſerva la memoire par une medaille où on liſoit d'un côté: *Silvæ, paludes, aggeres, hoſtes victi.* Et de l'autre: *Victrices copias alium laturus in orbem.*

Les Moſcovites chaſſez par tout, repaſſerent le Boriſthene qui ſepare les Etats de la Pologne de leur Païs. Charles ne tarda pas à les pourſuivre: il paſſa ce grand fleuve après eux à Mohilou derniere ville de la Pologne, qui apartient tantôt aux Polonois, tantôt aux Czars; Deſtinée commune aux Places frontiéres.

Le Czar qui vit alors ſon Empire où il venoit de faire naître les arts & le commerce, en proïe à une guerre capable de renverſer en peu tous ſes grands deſſeins, & peut-être ſon trône, ſongea à parler de paix: il fit hazarder quelques propoſitions par un Gentilhomme Polonois qui vint à l'armée de Suede. Charles XII. accoutumé à n'accorder la paix à ſes ennemis que dans leurs Capitales, répondit ſimplement: *Je traiterai avec le Czar à Moſcou.* Quand on raporta au Czar cette réponſe hautaine: „ Mon frere Charles, dit-il, prétend

„ faire

„ faire toujours l'Alexandre : mais je
„ me flatte qu'il ne trouvera pas en moi
„ un Darius."

De Mohilou, place où le Roi traversa le Boristhene, si vous remontez au Nord, le long de ce fleuve, toujours sur les frontiéres de Pologne & de Moscovie, vous trouvez à trente lieues le Païs de Smolensko par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou: le Roi le suivoit à grandes journées. Une partie de l'arriere-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avantgarde Suedoise. L'avantage demeuroit presque toujours à ces derniers ; mais ils s'affoiblissoient à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidoient rien, & où ils perdoient toujours du monde.

Le 22, Septembre de cette année 1708 le Roi attaqua auprès de Smolensko un Corps de dix mille hommes de Cavalerie & de six mille Calmowks.

Ces Calmowks sont des Tartares qui habitent entre le Roïaume d'Astracan, domaine du Czar, & celui de Samarcande, Païs des Tartares Usbeks, & Patrie de Timur connu sous le nom de Tamerlan. Le Païs des Calmowks s'étend à l'Orient jusqu'aux montagnes qui sepa-

rent

rent le Mogol de l'Aſie Occidentale. Ceux qui habitent vers Aſtracan ſont tributaires du Czar: il prétend ſur eux un empire abſolu ; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il ſe conduit avec eux comme le Grand Seigneur avec les Arabes, tantôt ſouffrant leurs brigandages, & tantôt les puniſſant. Il y a toujours de ces Calmowks dans les troupes de Moſcovie. Le Czar étoit même parvenu à les diſcipliner comme le reſte de ſes ſoldats.

Le Roi fondit ſur cette armée n'aïant avec lui que ſix regimens de Cavalerie, & quatre mille Fantaſſins. Il enfonça d'abord les Moſcovites à la tête de ſon regiment d'Oſtrogothie ; les ennemis ſe retirerent. Le Roi avança ſur eux par des chemins creux & inegaux, où les Calmowks étoient cachez : il parurent alors, & ſe jetterent entre le regiment où le Roi combattoit & le reſte de l'armée Suedoiſe. A l'inſtant & Moſcovites & Calmowks entourerent ce regiment & percerent juſqu'au Roi. Ils tuerent deux Aides de camp qui combattoient auprès de ſa perſonne. Le cheval du Roi fut tué ſous lui ; un Ecuïer lui en preſentoit un autre ; mais

l'Ecuïer

l'Ecuïer & le cheval furent percez de coups. Charles combattit à pied entouré de quelques Officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Plusieurs furent pris, blessez ou tuez, ou entrainez loin du Roi par la foule qui se jettoit sur eux; il ne restoit que cinq hommes auprès de Charles. Il avoit tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avoit accompagné par tout, & sur lequel il compta toujours. Enfin un Colonel nommé Dardof se fait jour à travers des Calmowks avec seulement une Compagnie de son regiment: il arrive à tems pour dégager le Roi: le reste des Suedois fit main-basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs: Charles monta à cheval; & tout fatigué qu'il étoit, il poursuivit les Mosovites pendant deux lieues.

Le vainqueur étoit toujours dans le grand chemin de la Capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusques à Moscou, environ cent de nos lieues françoises: les chemins n'étoient pas plus mauvais par eux-mêmes que ceux par où les Suedois avoient déja passé: mais

mais on eut avis que le Czar avoit non-ſeulement rendu toutes les routes impraticables, ſoit en les couvrant d'eau dans les endroits voiſins des marais, ſoit en faiſant de diſtance en diſtance des foſſez profonds, ſoit en couvrant les chemins de forêts qu'on avoit abattues, mais encore brûlé tous les villages à droit & à gauche. L'hiver aprochoit: il y avoit peu d'aparence d'avancer promptement dans le Païs, nulle d'y ſubſiſter; & toutes les forces Moſcovites réunies, pouvoient aller au Roi de Suede par des chemins qu'il ne connoiſſoit pas.

Charles aïant fait la revûë de toute ſon armée, & s'étant fait rendre compte des vivres, vit qu'on n'en avoit pas pour quinze jours. Le Général Levenhaupt qui devoit lui amener des proviſions, & quinze mille hommes de renfort, ne venoit point: il reſolut donc de quitter le chemin de Moſcou, & de tourner au Midi vers l'Ukraine dans le Païs des Coſaques, ſitué entre la petite Tartarie, la Pologne & la Moſcovie. Ce Païs a environ cent de nos lieues du Midi au Septentrion, & preſque autant de l'Orient au Couchant. Il eſt partagé en deux parties à peu près égales

égales par le Boriſthene qui le traverſe en coulant du Nord-Oueſt au Sud-Eſt: la principale ville eſt Bathurin ſur la petite riviere de Sem. La partie la plus Septentrionale de l'Ukraine eſt cultivée & riche. La plus Meridionale, ſituée par le quarante-huitiéme degré, eſt un des Païs des plus fertiles du monde & des plus deſerts. Le mauvais Gouvernement y étouffe le bien que la Nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons voiſins de la petite Tartarie ne ſement ni ne plantent, parce que les Tartares de Bougiac, ceux de Précop, les Moldaves, tous Peuples brigands, viendroient ravager leurs moiſſons.

L'Ukraine a toujours aſpiré a être libre; mais étant entourée de la Moſcovie, des Etats du grand Seigneur, & de la Pologne, il lui a fallu chercher un Protecteur, & par conſequent un Maître dans l'un de ces trois Etats. Elle ſe mit d'abord ſous la protection de la Pologne qui la traita trop en ſujette: elle ſe donna depuis au Moſcovite qui la gouverna en eſclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukraniens jouirent du privilege d'élire un Prince ſous le nom de Général; mais bien-tôt ils furent dépouillez de ce

droit, & leur Général fut nommé par la Cour de Moſcou.

Celui qui rempliſſoit alors cette place étoit un Gentilhomme Polonois, nommé Mazeppa, né dans le Palatinat de Podolie: il avoit été elevé Page du Roi Jean Caſimir, & avoit pris à ſa Cour quelque teinture des belles lettres. Une intrigue qu'il eut dans ſa jeuneſſe avec la femme d'un Gentilhomme Polonois, aïant été découverte, le mari le fit fouetter de verges, le fit lier tout nud ſur un cheval farouche, & le laiſſa aller en cet état. Le cheval qui étoit du Païs de l'Ukraine y retourna, & y porta Mazeppa demi-mort de fatigue & de faim. Quelques Païſans le ſecoururent: il reſta long-temps parmi eux, & ſe ſignala dans pluſieurs courſes contre les Tartares. La ſuperiorité de ſes lumieres lui donna une grande conſideration parmi les Coſaques: ſa réputation s'augmentant de jour en jour obligea le Czar à le faire Prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moſcou avec le Czar, cet Empereur lui propoſa de diſcipliner les Coſaques, & de rendre ces peuples plus dépendans: Mazeppa répondit, que la ſituation de l'Ukraine, & le genie de cette Nation étoient des ob-

obstacles insurmontables: le Czar qui commençoit à être échauffé par le vin, & qui ne commandoit pas toujours à sa colere, l'appella traître, & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine, forma le projet d'une revolte: l'armée de Suede qui parut bien-tôt après sur les frontiéres, lui en facilita les moiens, il prit la resolution d'être indépendant, & de se former un puissant Roiaume de l'Ukraine & des débris de l'Empire de Russie. C'étoit un homme courageux, entreprenant & d'un travail infatigable: il se ligua secrettement avec le Roi de Suede pour hâter la chute du Czar, & pour en profiter.

Le Roi lui donna rendez-vous auprès de la riviere Desna. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, & ses trésors qui étoient immenses. L'armée Suedoise marcha donc de ce côté au grand étonnement de tous les Officiers qui ne savoient rien du traité du Roi avec les Cosaques. Charles envoia ordre à Levenhaupt de lui amener en diligence ses troupes, & des provisions dans l'Ukraine, où il projettoit de passer l'hiver;

afin que s'étant assuré de ce Païs, il pût conquerir la Moscovie au Printems suivant, & cependant il s'avança vers la riviere Desna qui tombe dans le Boristhene à Kiovie.

Les obstacles qu'on avoit trouvez jusqu'alors dans la route, étoient legers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une forêt de cinquante lieues pleine de marécages. Le Général Lagercron qui marchoit devant avec cinq mille hommes & des Pionniers, égara l'armée vers l'Orient à trente lieues de la veritable route. Après quatre jours de marche, le Roi reconnut la faute de Lagercron: on se remit avec peine dans le chemin; mais presque toute l'artillerie, & tous les chariots resterent embourbez ou abîmez dans les marais.

Enfin après douze jours d'une marche si penible, pendant laquelle les Suedois avoient consommé le peu de biscuit qui leur restoit: cette armée, extenuée de lassitude & de faim arrive sur les bords de la Desna dans l'endroit où Mazeppa avoit marqué le rendez-vous; mais au lieu d'y trouver ce Prince, on trouva un Corps de Moscovites qui avançoit vers l'autre bord de la riviere: le Roi

fut

fût étonné; mais il reſolut ſur le champ de paſſer la Deſna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette riviere étoient ſi eſcarpez, qu'on fut obligé de deſcendre les ſoldats avec des cordes. Ils traverſerent la riviere ſelon leur maniere accoutumée, les uns ſur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage : le Corps des Moſcovites qui arrivoit dans ce tems-là même, n'étoit que de huit mille hommes : il ne reſiſta pas longtems, & cet obſtacle fut encore ſurmonté.

Charles avançoit dans ces Païs perdus, incertain de ſa route & de la fidelité de Mazeppa : ce Coſaque parut enfin; mais plûtôt comme un fugitif, que comme un allié puiſſant. Les Moſcovites avoient découvert & prevenu ſes deſſeins. Ils étoient venus fondre ſur ces Coſaques qu'ils avoient taillez en piéces : ſes principaux amis pris les armes à la main, avoient peri au nombre de trente par le ſuplice de la roüe, ſes villes étoient reduites en cendre, ſes tréſors pillez, les proviſions qu'il préparoit au Roi de Suede ſaiſies : à peine avoit-il pû échaper avec ſix mille hommes & quelques chevaux chargez d'or & d'argent. Toutefois il aportoit

au Roi l'eſperance de ſe ſoutenir par ſes intelligences dans ce Païs inconnu, & l'affection de tous les Coſaques, qui enragez contre les Moſcovites, arrivoient par troupes au Camp, & le firent ſubſiſter.

Charles eſperoit au moins que ſon Général Levenhaupt viendroit réparer cette mauvaiſe fortune. Il devoit amener environ quinze mille Suedois qui valoient mieux que cent mille Coſaques, & aporter des proviſions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que Mazeppa.

Il avoit déja paſſé le Boriſthene au-deſſus de Mohilou, & s'etoit avancé vingt de nos lieues au-delà, ſur le chemin de l'Ukraine. Il amenoit au Roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avoit lévé en Lithuanie & ſur ſa route. Quand il fut vers le bourg de Leſno, près de l'endroit où les rivieres de Pronia & de Soſſa ſe joignent pour aller tomber loin au-deſſous dans le Boriſthene, le Czar parut à la tête de cinquante mille hommes.

Le Général Suedois qui n'en avoit pas ſeize mille complets, ne voulut pas ſe retrancher. Tant de victoires avoient donné aux Suedois une ſi grande confiance,

fiance, qu'ils ne s'informoient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étoient. Levenhaupt marcha donc à eux sans balancer le 7. d'Octobre 1708. après midi. Dans le premier choc ils tuerent quinze cens Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du Czar, on fuioit de tous côtez. L'Empereur des Russes vit le moment où il alloit être entierement defait. Il sentoit que le salut de ses Etats dépendoit de cette journée, & qu'il étoit perdu si Levenhaupt joignoit le Roi de Suede avec une armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commençoient à reculer, il courut à l'arriere-garde où étoient des Cosaques & des Calmowks: Je vous ordonne, leur dit-il, de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, si j'étois assez lâche pour me retirer. De-là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même, aidé du Prince Menzikoff & du Prince Gallitsin. Levenhaupt, qui avoit des ordres pressans de rejoindre son Maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat, croïant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la resolution de le poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit son armée pour l'enveloper. Les Suedois firent face par tout: on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécise.

A quatre heures le Général Baver amena au Czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisiéme fois avec plus de furie & d'acharnement: elle dura jusqu'à la nuit; enfin le nombre l'emporta: les Suedois furent rompus, enfoncez, & poussez jusqu'à leur bagage. Levenhaupt rallia ses troupes derriere ses chariots: les Suedois étoient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étoient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta: le Général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avoient point été vaincus. Le Czar de l'autre côté passa la nuit sous les armes; il defendit aux Officiers, sous peine d'être cassez, & aux Soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. Le-

venhaupt s'étoit retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon & mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arriverent assez à tems pour empêcher tout le convoi d'être consommé par les flâmes; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils sauverent. Le Czar qui vouloit achever la defaite des Suedois, envoïa un de ses Généraux nommé Phlug les attaquer encore pour la cinquiéme fois : ce Général leur offrit une Capitulation honorable. Levenhaupt la refusa & livra un cinquiéme combat aussi sanglant que les premiers. De neuf mille Soldats qu'il avoit encore, il en perdit environ la moitié; l'autre ne put être forcée: enfin la nuit survenant, Levenhaupt après avoir soutenu cinq combats contre cinquante mille hommes, passa la Sossa à la nage suivi par cinq mille hommes qui lui restoient, dont les blessez passerent sur des radeaux. Le Czar perdit plus de vingt mille Moscovites dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suedois, & Levenhaupt celle de disputer trois jours la victoire, & de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au Camp de son

Maître avec l'honneur de s'être ſi bien defendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le Roi Staniſlas eût bien voulu aller joindre Charles dans le même tems ; mais les Moſcovites vainqueurs de Levenhaupt, lui euſſent coupé les chemins, & Siniawsky l'occupoit aſſez en Pologne.

Le Roi de Suede ſe trouva ainſi ſans proviſions & ſans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un Païs où il n'avoit guéres de reſſource que ſon courage.

Dans cette extrêmité le memorable hiver de 1709. plus terrible encore ſur ces frontiéres de l'Europe, que nous ne l'avons ſenti en France, détruiſit une partie de ſon armée. Charles vouloit braver les ſaiſons comme il faiſoit ſes ennemis ; il oſoit faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tomberent morts de froid presqu'à ſes yeux. Les Cavaliers n'avoient plus de bottes, les Fantaſſins étoient ſans ſouliers & presque ſans habits. Ils étoient reduits à ſe faire des chauſſures de peaux de bêtes, comme ils pouvoient : ſouvent ils manquoient

de

de pain. On avoit été réduit à jetter presque tous les canons dans des marais & dans des rivieres, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée auparavant si floriſſante étoit réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevoit plus de nouvelles de la Suede, & on ne pouvoit y en faire tenir. Dans cet état un ſeul Officier ſe plaignit. „ Eh quoi ! lui dit „ le Roi, vous ennuïez-vous d'être loin „ de votre femme ? ſi vous êtes un vrai „ Soldat, je vous menerai ſi loin que „ vous pourrez à peine recevoir des „ nouvelles de Suede une fois en trois „ ans."

Un Soldat oſa lui preſenter avec murmure, en preſence de toute l'armée, un morceau de pain noir & moiſi, fait d'orge & d'avoine, ſeule nourriture qu'ils avoient alors, & dont ils n'avoient pas même ſuffiſamment : le Roi reçût le morceau de pain ſans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit enſuite froidement au Soldat : Il n'eſt pas bon, mais il peut ſe manger. Ce trait tout petit qu'il eſt, ſi ce qui augmente le reſpect & la confiance peut-être petit, contribua plus que tout le reſte à faire ſuporter à l'Armée Suedoiſe des ex-

extrêmitez qui eussent été intolerables sous tout autre Général.

Dans cette situation il reçut enfin des nouvelles de Stockolm, mais ce ne fut que pour aprendre la mort de la Duchesse de Holstein sa Sœur, que la petite verole enleva au mois de Decembre 1708. dans la vingt-septiéme année de son âge. C'étoit une Princesse aussi douce & aussi compatissante que son Frere étoit imperieux dans ses volontez, & implacable dans ses vengeances. Il avoit toujours eu pour elle beaucoup de tendresse : il fut d'autant plus affligé de sa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenoit un peu plus sensible.

Il aprit aussi qu'on avoit levé des troupes & de l'argent en execution de ses ordres, mais rien ne pouvoit arriver jusqu'à son Camp; puisqu'entre lui & Stockolm, il y avoit près de cinq cens lieues à traverser, & des ennemis superieurs en nombre à combattre.

Le Czar aussi agissant que le Roi de Suede, après avoir envoïé de nouvelles troupes au secours des Confederez de Pologne, réunis contre Stanislas sous le Général Siniawski, s'avança bien-tôt dans l'Ukraine au milieu de ce rude hi-

ver

ver pour faire tête au Roi de Suede. Là il continua dans la politique d'affoiblir ſon ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'Armée Suedoiſe periroit entierement à la longue, puisqu'elle ne pouvoit être recrutée; tandis que lui pouvoit tirer à tout moment de nouvelles forces de ſes Etats.

Il falloit que le froid fût bien exceſſif, puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une ſuſpenſion d'armes. Mais dès le premier de Fevrier on recommença à ſe battre au milieu des glaces & des neiges.

Après pluſieurs petits combats, & quelques desavantages, le Roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui reſtoit plus que dix-huit mille Suedois. Mazeppa ſeul, ce Prince des Coſaques, les faiſoit ſubſiſter; ſans ce ſecours l'Armée eut peri de faim & de miſere. Le Czar dans cette conjoncture fit propoſer à Mazeppa de rentrer ſous ſa domination. Mais le Coſaque fut fidele à ſon nouvel Allié, ſoit que le ſuplice affreux de la roüe dont avoient peri ſes amis, le fit craindre pour lui-même, ſoit qu'il voulût les venger.

Charles avec ſes dix-huit mille Suedois; & autant de Coſaques, n'avoit perdu ni le deſſein, ni l'eſperance de pe-

ne-

netrer jusqu'à Moscou. Il alla vers la fin de Mai investir Pultowa, sur la riviere Vorskla, à l'extrémité Orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Boristhene; le Czar en avoit fait un magazin. Si le Roi la prenoit, il se rouvroit le chemin de Moscou, & pouvoit au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il esperoit encore de Suede, de Livonie, de Pomeranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultowa, il en pressa le siége avec ardeur. Mazeppa qui avoit des intelligences dans la ville, l'assura qu'il en seroit bientôt le maître: l'esperance renaissoit dans l'armée. Les Soldats regardoient la prise de Pultowa comme la fin de toute leurs miseres.

Le Roi s'aperçut dès le commencement du siége qu'il avoit enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le Prince Menzikoff, malgré toutes ses precautions, jetta du secours dans la ville; la garnison par ce moïen se trouva forte de près de dix mille hommes.

Le Roi en continua le siége avec plus de vigueur: il emporta les ouvrages avancez, & donna même deux assauts au corps de la place. Le siége étoit en cet

état

état lorsque le Roi s'étant avancé à cheval dans la riviere pour reconnoître de plus près quelques ouvrages, reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, & lui fracaſſa l'os du talon. On ne remarqua pas ſur ſon viſage le moindre changement qui pût faire ſoupçonner qu'il étoit bleſſé : il continua à donner tranquillement ſes ordres, & demeura encore près de ſix heures à cheval. Un de ſes domeſtiques s'apercevant que le ſoulier de la botte du Prince étoit tout ſanglant courut chercher des Chirurgiens : la douleur du Roi commençoit à être ſi cuiſante qu'il fallut l'aider à deſcendre de cheval, & l'emporter dans ſa tente. Les Chirurgiens viſiterent ſa plaïe ; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La conſternation de l'armée étoit inexprimable. Un Chirurgien nommé Neuman, plus habile & plus hardi que les autres, aſſura qu'en faiſant de profondes inciſions, il ſauveroit la jambe au Roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le Roi ; taillez hardiment, ne craignez rien : il tenoit lui-même ſa jambe avec les deux mains ; regardant les inciſions qu'on lui faiſoit, comme ſi l'operation eût éte faite ſur un autre.

Dans

Dans le tems même qu'on lui mettoit un apareil, il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avoit-il donné cet ordre qu'on vint lui aprendre que le Czar paroissoit avec une armée de plus de soixante & dix mille hommes. Il fallut alors prendre un autre parti. Charles blessé & incapable d'agir, se voïoit entre le Boristhene & la riviere qui passe à Pultowa, dans un Païs desert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupoit la retraite & les vivres. Dans cette extrêmité il n'assembla point de Conseil de guerre, comme tant de relations l'ont debité, mais la nuit du 7. au 8. de Juillet il fit venir le Velt-Marechal Renchild dans sa tente, & lui ordonna sans deliberation, comme sans inquietude, de tout disposer pour attaquer le Czar le lendemain. Renchild ne contesta point, & sortit pour obéïr. A la porte de la tente du Roi, il rencontra le Comte Piper, avec qui il étoit fort mal depuis long-tems, comme il arrive souvent entre le Ministre & le Général. Piper lui demanda s'il n'y avoit rien de nouveau: Non, dit le Général froidement, & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le Comte Piper fut entré dans la tente:

Ren-

Renchild ne vous a-t-il rien appris, lui dit le Roi? Rien, répondit Piper: Eh bien je vous aprends donc, reprit le Roi, que demain nous donnons bataille. Le Comte Piper fut effrayé d'une resolution si desesperée, mais il sçavoit bien qu'on ne faisoit jamais changer son Maître d'idée; il ne marqua son étonnement que par son silence, & laissa Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8. Juillet de l'année 1709. que se donna cette bataille décisive de Pultowa entre les deux plus celebres Monarques qui fussent alors dans le monde: Charles XII. illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiowits par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes Suedoises; l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens; Charles aimant les dangers, & ne combattant que pour la gloire; Alexiowits ne fuïant point le peril, & ne faisant la guerre que pour ses interêts; le Monarque Suedois liberal par grandeur d'ame, le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vûë; celui-là d'une sobrieté & d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, & qui n'avoit été barbare qu'une fois; ce-

lui-ci n'aïant pas dépouillé la rudeſſe de ſon éducation & de ſon Païs, auſſi terrible à ſes ſujets qu'admirable aux étrangers, & trop adonné à des excés qui ont même abregé ſes jours. Charles avoit le titre d'Invincible qu'un moment pouvoit lui ôter ; les Nations avoient déja donné à Pierre Alexiowits le nom de Grand qu'une défaite ne pouvoit lui faire perdre, parce qu'il ne le devoit pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, & du lieu où elle fut donnée, il faut ſe figurer Pultowa au Nord, le Camp du Roi de Suede au Sud, tirant un peu vers l'Orient, ſon bagage derriere lui à environ un mille, & la riviere de Pultowa au Nord de la ville, coulant de l'Orient à l'Occident.

Le Czar avoit paſſé la riviere à une lieue de Pultowa, du côté de l'Occident, & commençoit à former ſon Camp.

A la pointe du jour les Suedois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le reſte fut laiſſé dans le Camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurerent au bagage. De ſorte que l'armée Suedoiſe marcha aux ennemis, forte d'en-

d'environ vingt-cinq mille hommes, dont il n'y avoit pas douze mille de troupes reglées.

Les Généraux Renchild, Field, Levenhaupt, Slipenbak, Horn, Sparre, Hamilton, le Prince de Wirtemberg, Parent du Roi, & quelques autres dont la plupart avoient vû la bataille de Narva, faisoient tous souvenir les Officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suedois avoient détruit une armée de cent mille Moscovites dans un Camp retranché. Les Officiers le disoient aux Soldats, tous s'encourageoient en marchant.

Le Roi conduisoit la marche, porté sur un brancard à la tête de son Infanterie. Une partie de la Cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement à quatres heures & demie du matin: la Cavalerie ennemie étoit à l'Occident à la droite du Camp Moscovite; le Prince Menzikoff, & le Comte Gollowin l'avoient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le Général Slipenbak à la tête des Suedois, fondit sur cette Cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes Suedoises savent qu'il étoit

presque impossible de resister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons Moscovites furent rompus & enfoncez. Le Czar accourut lui-même pour les rallier, son chapeau fût percé d'une balle de mousquet, Menzikoff eut trois chevaux tuez sous lui, les Suedois crierent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée, il avoit envoyé au milieu de la nuit le Général Creuts avec cinq mille Cavaliers ou Dragons qui devoient prendre les ennemis en flanc tandis qu'il les attaqueroit de front; mais son malheur voulut que Creuts s'égarât, & ne parût point. Le Czar qui s'étoit cru perdu, eut le tems de rallier sa Cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du Roi, qui n'étant point soutenuë par le detachement de Creuts, fut rompuë à son tour. Slipenbak même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même tems soixante & douze canons tiroient du Camp sur la Cavalerie Suedoise, & l'Infanterie Russienne debouchant de ses lignes venoit attaquer celle de Charles.

Le Czar par une presence d'esprit, & par une penetration qui n'apartient dans ces momens qu'aux veritablement grands hommes, detache alors le Prince Men-

zi-

zikoff pour aller se poster entre Pultowa & les Suedois ; le Prince Menzikoff executa avec habileté & avec promtitude l'ordre de son Maître ; non-seulement il coupa la communication entre l'armée Suedoise, & les troupes restées au Camp devant Pultowa, mais aïant rencontré un Corps de reserve de trois mille hommes, l'envelopa & le tailla en piéces.

Cependant l'Infanterie Moscovite sortoit de ses lignes, & s'avançoit en bataille dans la plaine. D'un autre côté la Cavalerie Suedoise se rallioit à un quart de lieue de l'armée ennemie ; & le Roi aidé de son Velt-Marechal Renchild, ordonnoit tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restoit de troupes, son Infanterie occupant le centre, sa Cavalerie les deux aîles. Le Czar disposoit son armée de même ; il avoit l'avantage du nombre, & celui de soixante & douze canons, tandis que les Suedois ne lui en opposoient que quatre, & qu'ils commençoient à manquer de poudre.

L'Empereur Moscovite étoit au centre de son armée, n'aïant alors que le titre de Major Général, & sembloit obéïr au Général Cseremetoff. Mais il alloit

comme Empereur de rang en rang monté sur un cheval Turc, qui étoit un present du grand Seigneur, exhortant les Capitaines & les Soldats, & promettant à chacun des recompenses.

Charles fit ce qu'il put pour monter à cheval à la tête de ses troupes; mais ne pouvant s'y tenir sans de grandes douleurs, il se fit remettre sur son brancard, tenant son épée d'une main, & un pistode l'autre.

A neuf heures du matin la bataille recommença; une des premieres volées du canon Moscovite emporta les deux chevaux de son brancard, il en fit atteler deux autres; une seconde volée mit le brancard en piéces, & renversa le Roi. Les troupes qui combattoient près de lui le crurent mort. Les Suedois consternez s'ébranlerent, & le canon ennemi continuant à les écraser, la premiere ligne se replia sur la seconde, & la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette derniere action qu'une ligne de dix mille hommes de l'Infanterie Moscovite qui mit en deroute l'armée Suedoise, tant les choses étoient changées.

Le Roi porté sur des piques par quatre grenadiers, couvert de sang, & tout froissé de sa chute, pouvant parler à peine,

peine, s'écrioit, Suedois, Suedois; la colere & la douleur lui rendant quelques forces. Il tenta de rallier quelques regimens. Les Moscovites les poursuivoient à coup d'épées, de baionnettes & de piques. Déja le Prince de Wirtemberg, le Général Renchild, Hamilton, Stakelberg, étoient faits prisonniers, le Camp devant Pultowa forcé, & tout dans une confusion à laquelle il n'y avoit plus de ressource. Le Comte Piper avec tous les Officiers de la Chancellerie, étoient sortis de ce Camp, & ne savoient ni ce qu'ils devoient faire, ni ce qu'étoit devenu le Roi; ils couroient de côté & d'autre dans la plaine. Un Major nommé Bere s'offrit de les conduire au bagage: mais les nuages de poussiere & de fumée, qui couvroient la campagne & l'égarement d'esprit, naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la Garnison.

Le Roi ne voulut point fuir & ne pouvoit se defendre. Il avoit en ce moment auprès de lui le Général Poniatowsky, Colonel de la Garde Suedoise du Roi Staniſlas, homme d'un merite

rare, que ſon attachement pour la perſonne de Charles avoit engagé à le ſuivre en Ukraine ſans aucun commandement. C'étoit un homme, qui dans toutes les occurences de ſa vie & dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toûjours ſon parti ſur le champ, & bien, & avec bonheur. Il fit ſigne à un jeune Suedois nommé Frederic, premier Valet de chambre du Roi & homme auſſi intrepide que ſon Maître: tous deux prennent le Roi par-deſſous les bras, & aidez d'un Drabant qui s'aprocha, ils le mettent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de ſa bleſſure. Frederic alloit à cheval auprès de ſon Maître, & le ſoûtenoit de tems en tems.

Poniatowsky, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occaſion Général par néceſſité, rallia cinq cens Cavaliers auprès de la perſonne du Roi: les uns étoient des Drabans, les autres des Officiers, quelques-uns de ſimples Cavaliers; cette troupe raſſemblée & ranimée par le malheur de ſon Prince, ſe fit jour à travers plus de dix regimens Moſcovites, & conduiſit Charles au milieu des ennemis l'eſpace d'une lieue jus-

jusqu'au bagage de l'armée Suedoise.

Cette retraite étonnante étoit beaucoup dans un si grand malheur; mais il falloit fuir plus loin; on trouva dans le bagage le caroſſe du Comte Piper, car le Roi n'en eut jamais depuis qu'il ſortit de Stockolm. On le mit dans cette voiture, & on prit avec precipitation la route du Boriſthene. Le Roi qui depuis le moment où on l'avoit mis à cheval jusqu'à ſon arrivée au bagage, n'avoit pas dit un ſeul mot, demanda alors ce qu'étoit devenu le Comte Piper: Il eſt pris avec toute la Chancellerie, lui répondit-on. Et le Général Renchild, & le Duc de Wirtemberg? ajoûta-t-il. Ils ſont auſſi priſonniers, lui dit Poniatowsky. Priſonniers chez des Moſcovites! reprit Charles en hauſſant les épaules; allons donc, allons plûtôt chez les Turcs. On ne remarquoit pourtant point d'abattement ſur ſon viſage, & quiconque l'eût vû alors & eût ignoré ſon état, n'eût point ſoupçonné qu'il étoit vaincu & bleſſé.

Pendant qu'il s'éloignoit, les Moſcovites ſaiſirent ſon artillerie dans le Camp devant Pultowa, ſon bagage, ſa caiſſe militaire, où ils trouverent ſix millions en eſpeces, dépouilles des Po-

lonois & des Saxons. Près de neuf mille Suedois furent tuez dans la bataille, environ six mille furent pris, trois ou quatre mille s'écarterent, desquels on n'a jamais entendu parler. Il restoit encore près de dix-huit mille hommes, tant Suedois & Polonois, que Cosaques, qui fuïoient vers le Boristhene, sous la conduite du Général Levenhaupt. Il marcha d'un côté avec ces troupes fugitives, le Roi alla par un autre chemin avec quelques Cavaliers. Le Carosse où il étoit rompit dans la marche; on le remit à cheval. Pour comble de disgrace il s'égara pendant la nuit dans un bois, là son courage ne pouvant plus supléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insuportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les Vainqueurs qui le cherchoient de tous côtez.

Enfin la nuit du 9. au 10. Juillet il se trouva vis-à-vis le Boristhene. Levenhaupt venoit d'arriver avec les debris de l'armée. Les Suedois revirent, avec une joye mêlée de douleur, leur Roi qu'ils croïoient mort.

L'en-

L'ennemi aprochoit, on n'avoit ni pont pour passer le fleuve, ni tems pour en faire, ni poudre pour se defendre contre l'ennemi qui s'avançoit, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avoit mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étoient des Suedois, & ce Roi vaincu étoit Charles XII. Presque tous les Officiers croïoient qu'on attendroit là de pied ferme les Moscovites, & qu'on periroit ou qu'on vaincroit sur le bord du Boristhene. Charles eut pris sans doute cette resolution s'il n'eût été accablé de foiblesse. Sa plaïe supuroit, il avoit la fiévre; & on a remarqué que la plûpart des hommes les plus intrepides perdent dans la fievre de la supuration cet instinct de valeur, qui comme les autres vertus demande une tête libre. Charles n'étoit plus lui-même; on l'entraîna comme un malade qui ne se connoit plus. Il y avoit encore par bonheur une mauvaise calêche qu'on avoit amenée à tout hazard jusqu'en cet endroit; on l'embarqua sur un petit bateau; le Roi se mit dans un autre avec le Général Mazeppa. Celui-ci avoit sauvé plusieurs coffres pleins d'argent; mais

le courant étant trop rapide, & un vent violent commençant à ſouffler, ce Coſaque jetta plus des trois quarts de ſes tréſors dans le fleuve pour ſoulager le batteau. Mullern Chancelier du Roi, & le Comte Poniatowsky, homme plus que jamais néceſſaire au Roi, par les reſſources que ſon eſprit lui fourniſſoit dans les disgraces, paſſerent dans d'autres barques avec quelques Officiers. Trois cens Cavaliers de la garde du Roi, & un très-grand nombre de Polonois & de Coſaques ſe fiant ſur la bonté de leurs chevaux, hazarderent de paſſer le fleuve à la nage. Leur troupe bien ſerrée réſiſtoit au courant & rompoit les vagues; mais tous ceux qui s'écarterent un peu au-deſſous, furent emportez & abîmez dans le fleuve. De tous les Fantaſſins qui risquerent le paſſage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les debris de l'armée étoient dans cette extrêmité, le Prince Menzikoff s'aprochoit avec dix mille Cavaliers ayant chacun un fantaſſin en croupe. Les cadavres des Suedois morts dans le chemin de leurs bleſſures, de fatigue, & de faim, montroient aſſez au Prince Menzikoff la route qu'avoit priſe le gros de l'armée. Le Prince envoïa au Général

ral Suedois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre Officiers Généraux furent auſſi-tôt envoiez par Levenhaupt pour recevoir la loi du Vainqueur. Avant ce jour ſeize mille ſoldats du Roi Charles euſſent attaqué toutes les forces de l'Empire Moſcovite, & euſſent peri jusqu'au dernier plûtôt que de ſe rendre; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voiant plus leur Prince, qui étoit contraint de fuir lui-même, les forces de chaque ſoldat étant épuiſées, leur courage n'étant plus ſoutenu par aucune eſperance, l'amour de la vie l'emporta ſur l'intrepidité. Il n'y eut que le Colonel Troutfetre, aujourd'hui Gouverneur de Stralſund, qui voiant aprocher les Moſcovites s'ébranla avec un bataillon pour les charger, eſperant entraîner le reſte des troupes. Mais Levenhaupt fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fût achevée, & cette armée entiere fut faite priſonniere de guerre. Quelques ſoldats deſeſperez de tomber entre les mains des Moſcovites ſe précipiterent dans le Boriſthene. Deux Officiers du Regiment de ce brave Troutfetre s'entretuerent, le reſte fut fait eſclave. Ils defilerent tous en preſence du

Prin-

Prince Menzikoff, mettant les armes à ſes pieds, comme trente mille Moſcovites avoient fait neuf ans auparavant devant le Roi de Suede à Narva. Mais au lieu que le Roi avoit alors renvoyé tous ces priſonniers Moſcovites qu'il ne craignoit pas, le Czar retint les Suedois pris à Pultowa.

Ces malheureux furent diſperſez depuis dans les Etats du Czar, mais particulierement en Siberie, vaſte Province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontieres de l'Empire Chinois. Dans ce Païs barbare où l'uſage du pain n'étoit pas même connu, les Suedois devenus ingenieux par le beſoin; y exercerent les metiers & les arts dont ils pouvoient avoir quelque teinture. Alors toutes les diſtinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'Officier qui ne put exercer aucun métier, fut reduit à fendre & à porter le bois du ſoldat devenu tailleur, drapier, menuiſier, ou maçon, ou orfevre, & qui gagnoit de quoi ſubſiſter. Quelques Officiers devinrent Peintres, d'autres Architectes. Il y en eut qui enſeignerent les Langues, les Mathematiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le tems de-

devinrent si utiles & si connues qu'on y envoïoit des enfans de Moscou.

Le Comte Piper, Premier Ministre du Roi de Suede, fut long-tems enfermé à Petersbourg. Le Czar étoit persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce Ministre avoit vendu son Maître au Duc de Marlborough, & avoit attiré sur la Moscovie les armes de la Suede qui auroient pû pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce Ministre mourut quelques années après à Moscou, peu secouru par sa famille qui vivoit à Stockolm dans l'opulence, & plaint inutilement par son Roi qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son Ministre une rançon qu'il craignoit que le Czar n'acceptât pas: car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles & le Czar.

L'Empereur Moscovite penetré d'une joye qu'il ne se mettoit pas en peine de dissimuler, recevoit sur le Champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenoit en foule, & demandoit à tout moment, où est donc mon frere Charles?

Il fit aux Généraux Suedois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit, il demanda au Général Renchild à combien les troupes du

Roi

Roi ſon maître pouvoient monter avant la bataille? Renchild répondit que le Roi ſeul en avoit la liſte, qu'il ne communiquoit à perſonne; mais que pour lui il penſoit que le tout pouvoit aller à environ trente cinq mille hommes, ſavoir dix-huit mille Suedois, & le reſte Coſaques. Le Czar parut ſurpris, & demanda comment ils avoient pû hazarder de penetrer dans un païs ſi reculé, & d'aſſieger Pultowa avec cette poignée de monde? Nous n'avons pas toujours été conſultez, reprit le Général Suedois, mais comme fideles ſerviteurs, nous avons obéi aux ordres de nôtre Maître ſans jamais y contredire. Le Czar ſe tourna à cette reponſe vers quelques-uns de ſes Courtiſans, autrefois ſoupçonnez d'avoir trempé dans des conſpirations contre lui, „ Ah! dit il, voilà comme il faut ſer„ vir ſon Souverain. Alors prenant un „ verre de vin, à la ſanté, dit-il, de „ mes Maîtres dans l'art de la guerre. Renchild lui demanda qui étoient ceux qu'il honoroit d'un ſi beau titre? Vous, Meſſieurs les Généraux Suedois, reprit le Czar. „ Votre Majeſté eſt donc bien „ ingrate, reprit le Comte, d'avoir tant „ maltraité ſes Maîtres? Le Czar après le repas fit rendre les épées à tous les Offi-

Officiers Généraux, & les traita comme un Prince qui vouloit donner à ſes ſujets des leçons de generoſité, & de la politeſſe qu'il connoiſſoit.

Cependant cette armée Suedoiſe ſortie de la Saxe ſi triomphante, n'étoit plus. La moitié avoit peri de miſere; l'autre moitié étoit eſclave ou maſſacrée. Charles XII. avoit perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, & de près de cent combats. Il fuïoit dans une mechante calêche, ayant à ſon côté le Major Général Hord, bleſſé dangereuſement. Le reſte de ſa troupe ſuivoit, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charettes, à travers un deſert, où ils ne voyoient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquoit jusqu'à l'eau même. C'étoit dans le commencement de Juillet: le païs eſt ſitué au quarante-ſeptiéme degré: le ſable aride du deſert rendoit la chaleur du ſoleil plus inſuportable; les chevaux tomboient, les hommes étoient prêts de mourir de ſoif. Le Comte Poniatowsky mieux monté que les autres, s'avança un peu dans ces plaines; ayant découvert un ſaule, il jugea qu'il devoit y avoir de l'eau aux environs; il

chercha tant qu'il trouva une ſource. Cette heureuſe découverte ſauva la vie à la petite troupe du Roi de Suede. Après cinq jours de marche il ſe trouva ſur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les Barbares, qui ont defiguré jusqu'au nom de ces Païs que des Colonies Grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve ſe joint à quelques mille de là au Boriſthene, & tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du Midi, eſt la petite ville d'Ozakou, frontiére de l'Empire des Turcs. Les habitans voiant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement & le langage leur étoient inconnus, refuſerent de les paſſer à Ozakou, ſans un ordre de Mehemet Pacha Gouverneur de la ville. Le Roi envoya un exprès à ce Gouverneur, pour lui demander le paſſage; ce Turc incertain de ce qu'il devoit faire dans un païs où une fauſſe demarche coûte ſouvent la vie, n'oſa rien prendre ſur lui ſans avoir auparavant la permiſſion du Pacha de la Province, qui reſide à Bender dans la Beſſarabie, à trente lieues d'Ozakou. Cette permiſſion vint avec ordre de rendre

dre au Roi tous les honneurs dûs à un Monarque allié de la Porte ; & de lui fournir les secours nécessaires. Pendant ces longueurs, les Moscovites après avoir passé le Boristhene poursuivoient le Roi sans relâche ; si on avoit tardé encore une heure il étoit pris. A peine eut-il passé le Bogh dans les batteaux des Turcs, que ses ennemis parurent au nombre de près de six mille Cavaliers ; le Roi eut la douleur de voir cinq cens hommes de sa petite troupe, qui n'avoient pû passer encore, saisis par les Moscovites de l'autre côté du fleuve. Le Pacha d'Ozakou lui demanda par un Interprête pardon de ses retardemens, qui étoient cause de la prise de ces cinq cens hommes, & le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au Grand Seigneur. Charles le promit, non sans lui faire une reprimande severe, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le Commandant de Bender qui étoit en même tems Serasquier, titre qui répond à celui de Général, & Pacha de la Province, qui signifie Gouverneur & Intendant, envoia en hâte un Aga complimenter le Roi ; & lui offrir une tente magnifique, avec les provisions, le bagage, les chariots, toutes les com-

moditez, tous les Officiers, toute la ſuite néceſſaire pour le conduire avec ſplendeur jusqu'à Bender; car tel eſt l'uſage des Turcs, non ſeulement de defraier les Ambaſſadeurs jusqu'au lieu de leur reſidence; mais de fournir tout abondamment aux Princes refugiez chez eux pendant le tems de leur ſejour.

Fin du quatriéme Livre.

ARGUMENT
DU
LIVRE CINQUIEME.

Etat de la Porte Ottomane : Charles ſejourne près de Bender : Ses occupations : Ses intrigues à la Porte, ſes deſſeins : Auguſte remonte ſur ſon Trône : Le Roi de Dannemarck fait une deſcente en Suede : Tous les autres Etats de Charles ſont attaquez : Le Czar triomphe dans Moſcou : Affaire du Pruth : Hiſtoire de la Czarinne.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE CINQUIEME.

ACHMET III. Gouvernoit alors l'Empire de Turquie. Il avoit été mis en 1703. ſur le trône à la place de ſon Frere Mouſtapha, par une revolution ſemblable à celle qui avoit donné en Angleterre la Couronne de Jac-

Jacques II. à ſon Gendre Guillaume. Mouſtapha gouverné par ſon Muphti, que les Turcs abhorroient, ſouleva contre lui tout l'Empire. Son armée avec laquelle il comptoit punir les mécontens, ſe joignit à eux. Il fut pris, dépoſé en cérémonie, & ſon frere tiré du Serail pour devenir Sultan, ſans qu'il y eût presque une goute de ſang repandue. Achmet renferma le Sultan dépoſé dans le Serail de Conſtantinople, où il vecut encore quelques années au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de ſes Princes ſuivre toujours leur detrônement.

Le nouveau Sultan, pour toute recompenſe d'une Couronne qu'il devoit aux Miniſtres, aux Généraux, aux Officiers des Janiſſaires, enfin à ceux qui avoient eu part à la revolution, les fit tous perir les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'eſſi tentaſſent une ſeconde. Par le ſacrifice de tant de braves gens il affoiblit les forces de l'Empire, mais il affermit ſon trône. Il s'apliqua depuis à amaſſer des tréſors; c'eſt le premier des Ottomans qui ait oſé alterer un peu la monnoïe & établir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entrepri-

ſes, de crainte d'un ſoulevement : car la rapacité & la tirannie du Grand Seigneur ne s'étendent presque jamais que ſur les Officiers de l'Empire, qui quels qu'ils ſoient, ſont eſclaves Domeſtiques du Sultan; mais le reſte des Muſulmans vit dans une ſecurité profonde, ſans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel étoit l'Empereur des Turcs, chez qui le Roi de Suede vint chercher un azile. Dès que Charles fut ſur ſes terres à Ozakou, il écrivit au Sultan la lettre ſuivante :

A Très-Haut, Très-Glorieux, Invincible & Auguſte Empereur de pluſieurs Empires, Roi de pluſieurs Royaumes, Chef & Protecteur de pluſieurs Nations, puiſſe le Tout-Puiſſant benir & prolonger votre Regne.

NOUS donnons avis à Votre Hauteſſe Imperiale, par cette lettre ſignée de notre main Royale, qu'après avoir châtié avec autant de proſperité que de juſtice, les perfides violateurs de la foi des Traitez & de la loi des Nations, après avoir chaſſé le Roi Auguſte de la Pologne, dont il

il étoit le tiran plûtôt que le Roi ; & a-voir donné aux Polonois un Roi de leur nation ami de votre ſublime Porte, après avoir pourſuivi le Czar fuyant devant nous juſqu'à Pultowa, le Ciel a permis que notre armée fatiguée par de longues marches & manquant de tout, ait été accablée par des ennemis qui étoient trois fois ſuperieurs en nombre, & que ce jour ait été malheureux pour nous.

N'étant point en lieu de ramaſſer de nouvelles forces, & abhorrant de tomber entre des mains barbares & perfides, nous ſommes venus chercher dans les Etats de Votre Hauteſſe Imperiale, un azile & les moyens de retourner en Pologne rejoindre nos armées, & y ſoutenir le Roi que nous y avons fait.

Ce que nous deſirons eſt d'avoir votre amitié, & de vous donner la nôtre. Pour preuve de notre ſincere affection, nous vous remontrons que ſi le Czar, dont l'ambition n'eſt guidée, ni par la juſtice, ni par l'honneur, ni par le vrai courage, a le tems de profiter de notre malheur, il tombera ſur vos Terres quand vous l'attendrez le moins, comme il a attaqué nos Provinces ; mais que dis-je ! Quand vous l'attendrez le moins ? N'a-t-il pas déja bâti des Forts ſur le Tanaïs & ſur les Pa-

lus Meotides? N'a-t-il pas déja des flottes qui vous menacent?

Rien n'eſt plus convenable pour le prevenir, qu'une nouvelle Alliance entre votre ſublime Porte & nous; de ſorte que nous puiſſions retourner en Pologne & dans nos Etats avec vos vaillantes Troupes, & porter encore nos armes dans l'Empire de ce perfide Czar, pour arrêter ſon injuſte ambition.

Nous n'oublierons jamais les faveurs que nous aurons reçues de vous, & nous ferons gloire d'être inviolablement votre fidele ami,

CHARLES XII. *Fils de Charles XI.*

A Ozakou, le 13. Juillet 1709.

Le Roi permit qu'on fît partir cette lettre trop injurieuſe à ſes ennemis, & qui dementoit ſon caractere; ſoit qu'après avoir reſpecté le Czar & le Roi Auguſte dans ſes victoires, il fut aigri dans ſa défaite, ſoit qu'il crût que le ſtile Turc étoit d'outrager ceux contre leſquels on demande du ſecours.

Achmet qui l'avoit prevenu par une ſolemnelle Ambaſſade dans le tems de ſes triomphes, lui fit ſentir alors la difference qu'il mettoit entre un Empereur

des

des Turcs & un Roi d'une partie de la Scandinavie, Chrêtien, vaincu, & fugitif. Il ne lui fit réponſe que ſix mois après; mais ſans s'expliquer ſur l'union propoſée contre le Czar.

CEtte propoſition, lui écrivit le Sultan, *demande un mûr examen. Je m'en raporterai à la prudence de mon grand Divan. J'eſtime votre amitié, & je vous accorde la mienne avec ma protection. J'ai envoyé mes ordres aux Pachas de Natolie, & de Romelie, afin de vous fournir une eſcorte pour vous conduire ſûrement où vous ſouhaiterez. Juſſuf Pacha, Seraſquier de Bender, vous fournira cinq cens dollars * par jour, avec toutes les proviſions néceſſaires, pour vous, pour tous ceux qui vous accompagnent, & pour vos Equipages, afin que vous puiſſiez ſubſiſter en Roi.*

Donné à Conſtantinople le premier de la Lune de Scheval 1121. de l'Egire.

Charles dès le moment qu'il s'étoit retiré ſur les terres des Turcs, conçut le deſſein d'armer l'Empire Ottoman con-

* Un dollar vaut à peu près un écu de trois livres.

contre ſes ennemis. Il ſe flatoit déja de ſe voir à la tête d'une armée de Turcs, ramenant la Pologne ſous le joug, & ſoumettant le Moſcovite. M. de Neugbaver partit d'Ozakou, pour Conſtantinople, en qualité d'Envoïé extraordinaire de Charles. Le Comte Poniatowsky, homme auſſi habile qu'intrépide, inſinuant, ſouple, né avec le don de perſuader, & de plaire à toutes les Nations, accompagna l'Ambaſſade Suedoiſe, mais ſans caractere, pour ſonder en ſecret les diſpoſitions du Miniſtere de Conſtantinople ſans l'embarras du Cérémonial, & ſans trop cauſer de ſoupçons: il ſut gagner en peu de tems la bienveillance du Grand Viſir, qui le combla de preſens; il eut l'adreſſe de faire tenir une lettre du Roi de Suede à la Sultane Validé, Mere de l'Empereur regnant, autrefois maltraitée par ſon Fils, mais qui commençoit à prendre du credit dans le Serail. Il ſe lia étroitement avec un François nommé Bru, qui avoit été Chancelier de l'Ambaſſade Françoiſe. Cet homme ne ceſſoit de raconter les exploits du Roi de Suede au Chef des Eunuques de la Sultane, celui-ci charmoit ſa Maîtreſſe par ces recits. La Sultane par une ſecrette incli-

na-

nation, dont presque toutes les femmes se sentent surprises en faveur des hommes extraordinaires, même sans les avoir vûs, prenoit hautement dans le Serail le parti de ce Prince. Elle ne l'appelloit que son Lion : Quand voulez-vous donc, disoit-elle quelquefois au Sultan son Fils, aider mon Lion à devorer ce Czar? Elle passa même par dessus les Loix austeres du Serail au point d'écrire de sa main plusieurs lettres au Comte de Poniatowsky, entre les mains duquel elles sont encore, au tems qu'on écrit cette Histoire. Un de ceux qui seconderent le plus adroitement les desseins de Poniatowsky, fut le Medecin Fonseca Portugais, établi à Constantinople, homme savant & delié, qui joignoit la connoissance des hommes à celle de son art, & dont la profession lui procuroit des entrées à la Porte Ottomane, & souvent la confiance des Visirs.

Enfin le parti du Roi de Suede étoit devenu si puissant à Constantinople, par l'adresse de Poniatowsky, que la faction de l'Envoïé Moscovite crut qu'il n'y avoit d'autre ressource pour elle que de l'empoisonner. On gagna un de ses Domestiques qui devoit lui donner le poi-

son

ſon dans du caffé; le crime fut découvert avant l'execution, on trouva le poiſon entre les mains du Domeſtique dans une petite phiole que l'on porta au Grand Seigneur. L'empoiſonneur fut jugé en plein Divan, & condamné aux galeres; parce que la juſtice des Turcs ne punit jamais par mort les crimes qui n'ont pas été executez.

Le Grand Viſir paroiſſoit auſſi empreſſé que la Sultane Validé à ſervir le Roi de Suede: il dit à Poniatowsky, en lui donnant une bourſe de mille ducats, je prendrai votre Roi d'une main, & une épée dans l'autre, & je le conduirai à Moſcou, à la tête de deux cens mille hommes. Ce Viſir nommé Chourlouly Ali-Pacha, étoit un très-grand Miniſtre, entendant la guerre, meilleur Politique que ne le ſont d'ordinaire ſes ſemblables. Il avoit mis un grand ordre dans les Finances de l'Empire. Il donnoit volontiers de petites ſommes, ce qui lui faiſoit des Creatures; mais il en recevoit encore plus volontiers de groſſes, quand il s'agiſſoit de Negociations importantes; c'eſt pourquoi on s'étonnoit qu'il parût ſi favorable à un Roi malheureux qui avoit alors peu à donner. Il étoit fils d'un Païſan de village

ſage de Chourlou; parmi les Turcs ce n'eſt point un reproche pour un grand homme qu'une telle extraction: la naiſſance eſt comptée pour rien dans ce Païs: les ſervices y ſont cenſez tout faire. Il n'eſt pas rare d'y voir le fils d'un laboureur élevé au Miniſtere, & le fils d'un Viſir mener la charuë.

Cependant on avoit conduit le Roi avec honneur à Bender, par le Deſert qui s'apelloit autrefois la ſolitude des Getes. Les Turcs eurent ſoin que rien ne manquât ſur ſa route de tout ce qui pouvoit rendre ſon voyage plus agreable. Beaucoup de Polonois, de Suedois, de Coſaques, échapez les uns après les autres des mains des Moſcovites, venoient par differens chemins groſſir ſa ſuite ſur la route. Il avoit avec lui dix-huit cens hommes quand il ſe trouva à Bender: tout ce monde étoit nourri, logé, eux & leurs chevaux aux dépens du Grand Seigneur.

Le Roi choiſit de camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le Serasquier Juſſuf Pacha lui fit dreſſer une tente magnifique, & on en fournit à tous les Seigneurs de ſa ſuite. Quelque tems après le Prince ſe fit bâtir une maiſon dans cet endroit, ſes Offi-

ciers

ciers en firent autant à son exemple : les Soldats dressèrent des baraques ; de sorte que ce Camp devint insensiblement une petite ville. Le Roi n'étant point encore gueri de sa blessure, il fallut lui tirer du pied un os carié : mais dès qu'il put monter à cheval, il reprit ses fatigues ordinaires ; toujours se levant avant le soleil, faisant trois chevaux par jour, faisant faire l'exercice à ses Soldats ; seulement il joüoit quelquefois aux échecs avec le Général Poniatowsky, ou Monsieur de Grothusen son Tresorier. Ceux qui vouloient lui plaire, l'accompagnoient dans ses courses à cheval & étoient en bottes tout le jour. Un matin qu'il entroit chez son Chancelier Mullern qui étoit encore endormi, il defendit qu'on l'éveillât, & attendit dans l'antichambre. Il y avoit un grand feu dans la cheminée, & quelques paires de souliers auprès, que Mullern avoit fait venir d'Allemagne pour son usage : le Roi les jetta tous dans le feu & s'en alla. Quand le Chancelier sentit à son reveil l'odeur du cuir brûlé, & en aprit la raison : „ Voila un étrange Roi, „ dit-il, dont il faut que le Chancelier „ soit toujours botté."

Il se trouvoit à Bender dans une abondan-

dance de toutes choſes, bien rare pour un Prince vaincu & fugitif; car outre les proviſions plus que ſuffiſantes, & les cinq cens écus par jour qu'il recevoit de la magnificence Ottomane, il tiroit encore de l'argent de la France, & il empruntoit des Marchands de Conſtantinople. Une partie de cet argent ſervit à menager des intrigues dans le Serail, à acheter la faveur des Viſirs, ou à procurer leur perte. Il repandoit l'autre partie avec profuſion parmi ſes Officiers, & les Janiſſaires de Bender. Grothuſen ſon Favori & ſon Treſorier, étoit le diſpenſateur de ſes liberalitez: c'étoit un homme qui contre l'uſage de ceux qui ſont en cette place, aimoit autant à donner que ſon Maître. Il lui aporta un jour un compte de ſoixante mille écus, en deux lignes: dix mille écus donnez aux Suedois & aux Janiſſaires par les ordres généreux de Sa Majeſté, & le reſte mangé par moi. „ Voilà comme j'aime que mes amis „ me rendent leur compte, dit ce Prin„ ce: Mullern me fait lire des pages „ entieres pour des ſommes de dix mil„ le francs. J'aime mieux le ſtile la„ conique de Grothuſen." Un de ſes vieux Officiers ſoupçonné d'être un peu

avare, se plaignit à lui de ce que Sa Majesté donnoit tout à Grothusen: „Je „ ne donne de l'argent, répondit le „ Roi, qu'à ceux qui savent en faire „ usage." Cette generosité le reduisit souvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'œconomie dans ses liberalitez eût été aussi honorable, & plus utile; mais c'étoit le defaut de ce Prince, de pousser à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'Etrangers accouroient de Constantinopole pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voisinage y venoient en foule, tous le respectoient & l'admiroient. Son opiniâtreté à s'abstenir du vin, & sa regularité à assister deux fois par jour aux Prieres Publiques, leur faisoient dire; c'est un vrai Musulman. Ils brûloient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender qui fut plus long qu'il ne pensoit, il prit insensiblement du goût pour la lecture. Le Baron * Fabrice, fils du Premier Ministre

* Le Pere de Mr. de Fabrice n'a jamais été au service de Holstein. Il étoit Président de la Regence de Zell pour l'Electeur d'Hannover, & est mort en cette qualité à Zell. Le jeune Fabrice dont il est fait mention ici, étoit Gentilhomme de la chambre du Duc de Holstein, & son Envoyé auprès du Roi de Suede.

tre du Duc de Holstein, jeune homme aimable, qui avoit dans l'esprit cette gaieté, & ce tour aisé qui plaît aux Princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il étoit envoié auprès de lui à Bender pour y menager les interêts du jeune Duc de Holstein, & il y réussit en se rendant agreable. Il avoit lû tous les bons Auteurs François. Il fit lire au Roi les Tragedies du grand Corneille, celles de M. Racine, & les ouvrages de M. Despreaux. Le Roi ne prit nul goût aux Satires de ce dernier, qui en effet ne sont pas ses meilleures piéces; mais il aimoit fort ses autres Ecrits. Quant on lui lut ce trait de la Satire huitiéme, où l'Auteur traite Alexandre de fou & d'enragé, il dechira le feuillet.

De toutes les Tragedies Françoises, Mithridate étoit celle qui lui plaisoit davantage, parce que la situation de ce Roi vaincu, & respirant la vengeance, étoit conforme à la sienne. Il montroit avec le doigt à M. Fabrice les endroits qui le frapoient; mais il n'en vouloit lire aucun tout haut, ni hazarder jamais un mot en François: même quand il vit depuis à Bender M. Desaleurs Ambassadeur de France à la Porte, homme d'un merite distingué, mais qui ne sa-

voit que ſa langue naturelle ; il répondit à cet Ambaſſadeur en Latin, & ſur ce que Deſaleurs proteſta qu'il n'entendoit pas quatre mots de cette langue, le Roi plûtôt que de parler François, fit venir un Interprête.

Telles étoient les occupations de Charles XII à Bender, où il attendoit qu'une armée de Turcs vînt à ſon ſecours. Pour déterminer la Porte Ottomane à cette guerre, il detacha environ huit cens Polonois & Coſaques de ſa ſuite, ausquels il ordonna de paſſer le Nieſter qui coule près de Bender, & d'aller obſerver ce qui ſe paſſoit ſur les frontiéres de Pologne.

Les troupes Moſcovites repanduës dans ces quartiers-là, ne manquerent pas de fondre ſur cette petite troupe, & de la pourſuivre jusques ſur les Etats du Grand Seigneur : c'étoit ce qu'attendoit le Roi de Suede. Ses Miniſtres & ſes Emiſſaires à la Porte crierent contre cette irruption, & exciterent les Turcs à la vengeance ; mais l'argent du Czar ſurmonta tout. Tolſtoy ſon Envoyé à Conſtantinople, donna au Grand Viſir & à ſes Creatures une partie des ſix millions que l'on avoit trouvez à Pultowa dans la caiſſe mi-

militaire du Roi de Suede. Avec une pareille juſtification le Divan ne trouva point le Czar coupable. Loin même de parler de lui faire la guerre, on accorda à ſon Envoyé des honneurs & des privileges dont les Miniſtres Moſcovites n'avoient point encore joui à Conſtantinople: on lui permit d'avoir un Serail, c'eſt-à-dire, un palais dans le quartier des Francs, & de communiquer avec les Miniſtres Etrangers. Le Czar crût même pouvoir demander qu'on lui livrât le Général Mazeppa, comme Charles XII. s'étoit fait livrer le malheureux Patkul. Chourlouly Ali-Pacha ne ſavoit plus rien refuſer à un Prince qui demandoit en donnant des millions: ainſi ce même Grand Viſir, qui auparavant avoit promis ſolemnellement de mener le Roi de Suede en Moſcovie avec deux cens mille hommes, oſa bien lui faire propoſer de conſentir au ſacrifice du Général Mazeppa. Charles fut outré de cette demande. On ne ſçait jusqu'où le Viſir eût pouſſé l'affaire, ſi Mazeppa âgé de ſoixante & dix ans ne fût mort préciſément dans cette conjoncture. La douleur & le depit du Roi augmenterent quand il aprit que Tolſtoy devenu l'Ambaſſadeur du Czar à la

Porte, étoit publiquement ſervi par des Suedois faits eſclaves à Pultowa, & qu'on vendoit tous les jours ces braves ſoldats dans le marché de Conſtantinople. L'Ambaſſadeur Moſcovite diſoit même hautement, que les troupes Muſulmanes qui étoient à Bender y étoient plus pour s'aſſurer du Roi que pour lui faire honneur.

Charles abandonné par le Grand Viſir, vaincu par l'argent du Czar en Turquie, après l'avoir été par ſes armes dans l'Ukraine, ſe voïoit trompé, dedaigné par la Porte, preſque priſonnier parmi des Tartares. Sa ſuite commençoit à deſeſperer. Lui ſeul tint ferme & ne parut pas abatu un moment; il crut que le Sultan ignoroit les intrigues de Chourlouly Ali ſon Grand Viſir: il reſolut de les lui aprendre, & Poniatowsky ſe chargea de cette commiſſion hardie. Le Grand Seigneur va tous les Vendredis à la Mosquée entouré de ſes Solaks, eſpeces de gardes dont les turbans ſont ornez de plumes ſi hautes qu'elles dérobent le Sultan à la vûë du peuple. Quand on a quelque placet à preſenter au Grand Seigneur, on tâche de ſe mêler parmi ces gardes, & on leve en haut le placet. Quelquefois le Sultan

tan daigne le prendre lui-même ; mais le plus ſouvent il ordonne à un Aga de s'en charger, & ſe fait enſuite repreſenter les placets au ſortir de la Mosquée. Il n'eſt pas à craindre qu'on oſe l'importuner de memoires inutiles, & de placets ſur des bagatelles, puisqu'on écrit moins à Conſtantinople en toute une année qu'à Paris en un ſeul jour. On ſe hazarde encore moins à preſenter des memoires contre les Miniſtres, à qui pour l'ordinaire le Sultan les renvoye ſans les lire. Poniatowsky n'avoit que cette voye pour faire paſſer jusqu'au Grand Seigneur les plaintes du Roi de Suede. Il dreſſa un memoire accablant contre le Grand Viſir. M. de Feriol alors Ambaſſadeur de France le fit traduire en Turc. On donna quelque argent à un Grec pour le preſenter. Ce Grec s'étant mêlé parmi les gardes du Grand Seigneur, leva le papier ſi haut, ſi longtems, & fit tant de bruit, que le Sultan l'aperçut, & prit lui-même le memoire.

Quelques jours après le Sultan envoïa au Roi de Suede pour toute réponſe à ſes plaintes, vingt-cinq chevaux Arabes, dont l'un qui avoit porté ſa Hauteſſe étoit couvert d'une ſelle & d'une houſſe

enrichies de pierreries avec des étriers d'or massif. Ce present fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes généraux & qui faisoit soupçonner que le Ministre n'avoit rien fait que du consentement du Sultan. Chourlouly qui savoit dissimuler, envoïa aussi cinq chevaux très-rares au Roi. Charles dit fierement à celui qui les amenoit: Retournez vers votre Maître, & dites-lui que je ne reçois point de presens de mes ennemis.

M. Poniatowsky aïant déja osé faire presenter un memoire contre le Grand Visir, conçut alors le hardi dessein de le faire déposer. Il savoit que ce Visir deplaisoit à la Sultane Mere, que le Kislar Aga chef des Eunuques noirs, & l'Aga des Janissaires le haïssoient: Il les excita tous trois à parler contre lui. C'étoit une chose bien surprenante de voir un Chrêtien, un Polonois, un Agent sans caractere d'un Roi Suedois refugié chez les Turcs, cabaler presque ouvertement à la Porte contre un Vice-Roi de l'Empire Ottoman, qui de plus étoit utile & même agreable à son Maître. Poniatowsky n'eût jamais réussi, & l'idée seule du projet lui eût couté la vie, si une puissance plus forte que toutes celles

les qui étoient dans ſes interêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du Grand Viſir Chourlouly.

Le Sultan avoit un jeune favori, qui a depuis gouverné l'Empire Ottoman, & a été tué en Hongrie en 1716. à la bataille de Peterwaradin, gagnée ſur les Turcs par le Prince Eugene de Savoïe. Son nom étoit Coumourgi Ali-Pacha. Sa naiſſance n'étoit gueres differente de celle de Chourlouly : il étoit fils d'un porteur de charbon, comme Coumourgi le ſignifie, car Coumour veut dire charbon en Turc. L'Empereur Achmet II, oncle d'Achmet III., aïant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople Coumourgi encore enfant, dont l'extrême beauté le frappa, le fit conduire dans ſon Serail. Il plut à Mouſtapha, fils aîné & Succeſſeur de Mahomet. Achmet III. en fit ſon favori Il n'avoit alors que la charge de Selictar Aga, Porte-épée de la Couronne. Son extrême jeuneſſe ne lui permettoit pas de prétendre à l'emploi de Grand Viſir, mais il avoit l'ambition d'en faire. La faction de Suede ne put jamais gagner l'eſprit de ce favori. Il ne fut en aucun tems l'ami de Charles, ni d'aucun Prince Chrêtien, ni d'aucun

de leurs Miniſtres: mais en cette occaſion, il ſervoit le Roi Charles XII. ſans le vouloir; il s'unit avec la Sultane Validé & les grands Officiers de la Porte, pour faire tomber Chourlouly qu'ils haiſſoient tous. Ce vieux Miniſtre qui avoit long-tems & bien ſervi ſon Maître, fut la victime du caprice d'un Enfant, & des intrigues d'un Etranger. On le dépouilla de ſa dignité & de ſes richeſſes: on lui ôta ſa femme, qui étoit fille du dernier Sultan Mouſtapha; & il fut relegué à Caffa, autrefois Theodoſie, dans la Tartarie Crimée. On donna le Bul, c'eſt-à-dire le Sçeau de l'Empire à Numan Couprougly, Petit fils du grand Couprougly qui prit Candie. Ce nouveau Viſir étoit tel que les Chrêtiens mal inſtruits ont peine à ſe figurer un Turc, homme d'une vertu inflexible, ſcrupuleux obſervateur de la Loi, il opoſoit ſouvent la juſtice aux volontez du Sultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Moſcovite, qu'il traitoit d'injuſte & d'inutile; mais le même attachement à ſa loi qui l'empêchoit de faire la guerre au Czar malgré la foi des Traitez, lui fit reſpecter les devoirs de l'hoſpitalité envers le Roi de Suede. Il diſoit

disoit à son Maître : „ La loi te defend „ d'attaquer le Czar qui ne t'a point of- „ fensé, mais elle t'ordonne de secourir „ le Roi de Suede qui est malheureux „ chez toi." Il fit tenir à ce Prince huit cens bourses, une bourse vaut cinq cens écus, & lui conseilla de s'en retourner paisiblement dans ses Etats par les terres de l'Empereur d'Allemagne, ou par des vaisseaux François, qui étoient alors au Port de Constantinople ; & que M. de Feriol, Ambassadeur de France à la Porte, offroit à Charles pour le transporter à Marseille. Le Roi de Suede qui dans ses prosperitez avoit outragé l'Empereur Allemand, & desobligé Louis XIV. auroit cru trop s'humilier, de devoir son retour à la France, & trop risquer sa liberté en passant sur les terres de l'Empire. Il refusa avec hauteur ces deux voyes de retourner dans ses Etats, & fit dire au Visir & à M. de Feriol qu'il s'en tenoit à la promesse du Grand Seigneur, & qu'il esperoit rentrer en Pologne en vainqueur avec une armée de Turcs. Tandis qu'il faisoit dépendre sa destinée des caprices d'un Visir, & qu'il étoit reduit à recevoir des bienfaits & des affronts de la Cour Ottomane, tous ses ennemis re-

reveillez attaquoient ſes Etats.

La bataille de Pultowa fut d'abord le ſignal d'une revolution dans la Pologne. Le Roi Auguſte y retourna, proteſtant contre ſon abdication, contre la Paix d'Alrandſtad, & accuſant publiquement de brigandage & de barbarie Charles XII, qu'il ne craignoit plus. Il mit en priſon Finſten & Imof ſes Plenipotentiaires qui avoient ſigné ſon abdication, comme s'ils avoient en cela paſſé leurs ordres & trahi leur maître. Ses troupes Saxonnes qui avoient été le pretexte de ſon détrônement, le ramenerent à Varſovie accompagné de la plûpart des Palatins Polonois, qui lui aïant autrefois juré fidelité, avoient fait depuis les mêmes ſermens à Staniſlas, & revenoient en faire de nouveaux à Auguſte. Siniawsky même rentra dans ſon parti, & perdant l'idée de ſe faire Roi, ſe contenta de reſter grand Général de la Couronne. Flemming ſon Premier Miniſtre, qui avoit été obligé de quitter pour un tems la Saxe de peur d'être livré avec Patkul, contribua alors par ſon adreſſe à ramener à ſon Maître une grande partie de la Nobleſſe Polonoiſe.

Le Pape releva ſes peuples du ſerment de fidelité qu'ils avoient fait à Staniſlas.

Cette

Cette demarche du Saint Pere faite à propos, & apuïée des forces d'Auguſte, fut d'un aſſez grand poids : elle affermit le credit de la Cour de Rome en Pologne, où l'on n'avoit nulle envie de conteſter alors aux premiers Pontifes, le droit chimerique de ſe mêler du temporel des Rois. Chacun retournoit volontiers ſous la domination d'Auguſte, & recevoit ſans repugnance une abſolution inutile que le Nonce ne manqua pas de faire valoir comme néceſſaire.

La puiſſance de Charles & la grandeur de la Suede, toucherent alors à leur dernier periode. Plus de dix Têtes couronnées voioient depuis long-tems avec crainte & avec envie la domination Suedoiſe s'étendant loin de ſes bornes naturelles au-delà de la Mer Balthique, depuis la Duna jusqu'à l'Elbe. La chute de Charles & ſon abſence reveillerent les interêts, & les jalouſies de tous ces Princes aſſoupies long-tems par des traitez, & par l'impuiſſance de les rompre.

Le Czar plus puiſſant qu'eux tous enſemble, profitant d'abord de ſa victoire, prit Vibourg & toute la Carelie, inonda la Finlande de troupes, mit le ſiege devant Riga, & envoïa un Corps d'ar-

d'armée en Pologne pour aider Auguste à remonter sur le trône. Cet Empereur étoit alors ce que Charles avoit été autrefois, l'arbitre de la Pologne & du Nord : mais il ne consultoit que ses interêts ; au lieu que Charles n'avoit jamais écouté que ses idées de vangeance & de gloire. Le Monarque Suedois avoit secouru ses Alliez, & accablé ses ennemis sans exiger le moindre fruit de ses victoires : Le Czar se conduisant plus en Prince, & moins en Héros, ne vouloit secourir le Roi de Pologne qu'à condition qu'on lui cederoit la Livonie ; & que cette Province pour laquelle Auguste avoit allumé la guerre, resteroit aux Moscovites pour toujours.

Le Roi de Dannemarck oubliant le Traité de Travendal, comme Auguste celui d'Alrandstad, songea dès-lors à se rendre maître des Duchez de Holstein & de Brême, sur lesquels il renouvella ses prétentions. Ces trois * Souverains se vi-

* Il est question ici du Roi de Dannemarck, du Czar & du Roi de Pologne. Ces Princes n'ont jamais été tous trois ensemble, & ne pouvoient se trouver à Dresde lorsque le Roi de Dannemarck y visita le Roi de Pologne. Ce fut aux mois de Mai & de Juin en 1709. Le Czar étoit pour lors dans le fond de la Moscovie occupé à faire tête au Roi de Suede, qui pensoit alors à le détrôner.

Rép.

virent à Dresde sur la fin de 1709. Ainsi Auguste qui deux ans auparavant y avoit reçu Charles comme son vainqueur, vit peu de tems après dans la même ville ces mêmes Alliez, ausquels le Roi de Suede l'avoit forcé de renoncer. Pierre Alexiowits, Auguste & Frideric, reglerent dans cette entrevûë le partage des conquêtes qu'on alloit faire. Le Roi de Prusse reçut aussi ces * trois Monarques chez lui dans son Château de Postdam, & entra dans leur alliance. Il avoit d'anciens droits sur la Pomeranie Suedoise, qu'il vouloit faire revivre. Le Duc de Meckelbourg voyoit avec depit que la Suede possedât encore Vismar, la plus belle ville du Duché: ce Prince devoit épouser une Niéce de l'Empereur Moscovite; & le Czar ne demandoit qu'un pretexte pour s'établir en Allemagne à l'exemple

Rép. de Mr. de V. C'est un fait publié & raporté même par toutes les Gazettes.

* La même raison qui avoit empêché le Czar de se trouver à Dresde l'empêcha aussi de se trouver à Postdam. Les deux Rois de Dannemarck & de Pologne y furent & se promirent verbalement une amitié constante à Capul le 8. de Juillet, jour auquel le Roi de Suede fut défait à Pultowa. Le Roi de Prusse refusa d'entrer dans l'Alliance que les deux Rois lui proposerent, & ne pensa pas à faire revivre ses droits sur la Pomeranie.

ple des Suedois. George Electeur de Hanover, cherchoit de ſon côté à s'enrichir des dépouilles de Charles. L'Evêque de Munſter auroit bien voulu faire auſſi valoir quelques droits, s'il en avoit eu le pouvoir.

Douze à treize mille Suedois défendoient la Pomeraine & les autres Païs que Charles poſſedoit en Allemagne : c'étoit là que la guerre alloit ſe porter. Cet orage allarma l'Empereur & ſes Alliez. C'eſt une Loi de l'Empire que quiconque attaque une de ſes Provinces, eſt reputé l'ennemi de tout le Corps Germanique.

Mais il y avoit encore un plus grand embarras. Tous ces Princes, à la reſerve du Czar, étoient réunis alors contre Louis XIV. dont la puiſſance avoit été quelque tems auſſi redoutable à l'Empire que celle de Charles.

L'Allemagne s'étoit trouvée au commencement du ſiécle preſſée du Midi au Nord, entre les armées de la France & de la Suede. Les François avoient paſſé le Danube, & les Suedois l'Oder: Si leurs forces alors victorieuſes s'étoient jointes, l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suede, avoit auſſi humilié la France : toutefois

la

la Suede avoit encore des ressources, & Louis XIV. faisoit la guerre avec vigueur, quoique malheureusement. Si la Pomeraine, & le Duché de Brême devenoient le theâtre de la guerre, il étoit à craindre que l'Empire n'en souffrît; & qu'étant affoibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre Louis XIV. Pour prevenir ce danger, l'Empereur, les Princes d'Allemagne, Anne Reine d'Angleterre, les Etats Généraux des Provinces-Unies, conclurent à la Haïe, sur la fin de l'année 1709. un des plus singuliers Traitez que jamais on ait signez.

Il fut stipulé par ces Puissances, que la guerre contre les Suedois ne se feroit point en Pomeranie, ni dans aucune des Provinces de l'Allemagne; & que les ennemis de Charles XII. pourroient l'attaquer par tout ailleurs: le Roi de Pologne & le Czar accederent eux-mêmes à ce Traité; ils y firent inserer un Article aussi extraordinaire que le Traité même: ce fut que les douze mille Suedois qui étoient en Pomeranie, n'en pourroient sortir pour aller defendre leurs autres Provinces.

Pour assurer l'execution de ce Traité, on proposa d'assembler une armée con-

ſervatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devoit camper ſur le bord de l'Oder : c'eût été une nouveauté ſinguliere qu'une armée levée pour empêcher une guerre ; ceux même qui devoient la ſoudoïer, avoient pour la plupart beaucoup d'interêt à faire cette guerre qu'on pretendoit écarter : le Traité portoit qu'elle ſeroit compoſée des troupes de l'Empereur, du Roi de Pruſſe, de l'Electeur de Hanover, du Landgrave de Heſſe, de l'Evêque de Munſter.

Il arriva ce qu'on devoit naturellement attendre d'un pareil projet : il ne fut point executé : les Princes qui devoient fournir leur contingent pour lever cette armée, ne donnerent rien : il n'y eut pas deux regimens formez : on parla beaucoup de neutralité, perſonne ne la garda ; & tous les Princes du Nord qui avoient des interêts à demêler avec le Roi de Suede reſterent en pleine liberté de ſe diſputer les dépouilles de ce Prince.

Dans ces conjonctures, le Czar après avoir laiſſé ſes troupes en quartier dans la Lithuanie, & avoir ordonné le ſiége de Riga, s'en retourna à Moſcou étaler à ſes peuples un apareil auſſi nouveau que

tout

tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors dans ſes Etats: ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains: il fit ſon entrée dans Moſcou le premier Janvier 1710. ſous ſept arcs triomphaux dreſſez dans les rues ornées de tout ce que le Climat peut fournir, & de ce que le commerce floriſſant par ſes ſoins y avoit pû aporter. Un regiment des gardes commençoit la marche, ſuivi des piéces d'artillerie priſes ſur les Suedois à Lesno & à Pultowa; chacune étoit trainée par huit chevaux couverts de houſſes d'écarlatte pendant à terre; enſuite venoient les étendarts, les timballes, les drapeaux gagnez à ces deux batailles, portez par les Officiers & par les Soldats qui les avoient pris: toutes ces dépouilles étoient ſuivies des plus belles troupes du Czar. Après qu'elles eurent defilé, on vit ſur un char fait exprès paroitre le brancard de Charles XII. trouvé ſur le Champ de bataille de Pultowa tout briſé de deux coups de canon, derriere ce brancard marchoient deux à deux tous les priſonniers: on y voyoit le Comte Piper, Premier Miniſtre de Suede, le celebre Marechal Renchild, le Comte de Levenhaupt, les Généraux Slipenback, Stakelberg, Ha-

milton, tous les Officiers & les Soldats qu'on diſperſa depuis dans la grande Ruſſie. Le Czar paroiſſoit immediatement après eux ſur le même cheval qu'il avoit monté à la bataille de Pultowa : à quelques pas de lui on voïoit les Généraux qui avoient eu part au ſuccès de cette journée. Un autre regiment des gardes venoit enſuite : les chariots de munitions des Suedois fermoient la marche.

Cette Pompe paſſa au bruit de toutes les cloches de Moſcou, au ſon des tambours, des timbales, des trompettes, & d'un nombre infini d'inſtrumens de muſique, qui ſe faiſoient entendre par repriſes, avec les ſalves de deux cens piéces de canon, & les acclamations de cinq cens mille hommes qui s'écrioient : *Vive l'Empereur notre Pere*, à chaque pauſe que faiſoit le Czar dans cette entrée triomphale.

Cet apareil impoſant augmenta la veneration de ſes Peuples pour ſa perſonne : tout ce qu'il avoit fait d'utile en leur faveur, le rendoit peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga ; les Généraux s'emparerent du reſte de la Livonie, & d'une partie de la Finlande.

En

En même tems le Roi de Dannemarck vint avec toute ſa flotte faire une deſcente en Suede : il y debarqua dix-ſept mille hommes qu'il laiſſa ſous la conduite du Comte de Reventlau.

La Suede étoit alors gouvernée par une Regence compoſée de quelques Senateurs, que le Roi établit quand il partit de Stockolm. Le Corps du Senat qui croyoit que le Gouvernement lui apartenoit de droit, étoit jaloux de la Regence : l'Etat ſouffrit de ces diviſions, mais quand après la bataille de Pultowa, la premiere nouvelle qu'on aprit dans Stockolm, fut que le Roi étoit à Bender à la merci des Tartares & des Turcs ; & que les Danois étoient deſcendus en Scanie, où ils avoient pris la Ville d'Helſimbourg ; alors les jalouſies ceſſerent : on ne ſongea qu'à ſauver la Suede : elle commençoit à être épuiſée de Troupes reglées ; car quoique Charles eût toujours fait ſes grandes expeditions à la tête de petites Armées, cependant les combats innombrables qu'il avoit livrez pendant neuf années, la néceſſité de recruter continuellement ſes Troupes, & d'entretenir ſes Garniſons, & les Corps d'Armée qu'il falloit toujours avoir ſur pied, dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie,

la Pomeranie, Brême, Verden ; tout cela avoit coûté à la Suede pendant le cours de la guerre, plus de deux cens cinquante mille Soldats : il ne restoit pas huit mille hommes d'anciennes Troupes, qui avec les milices nouvelles, étoient les seules ressources de la Suede.

Le Roi Charles XI. parmi plusieurs loix qui l'avoient fait accuser de tyrannie, en avoit établi quelques-unes qui pouvoient lui meriter la reconnoissance de sa Patrie. Il forma entr'autres une Milice qui subsiste encore aujourd'hui, laquelle n'est ni à charge au tresor public, ni trop onereuse aux particuliers ; & qui fournit toujours des soldats à l'Etat, sans ôter des laboureurs aux campagnes. Les plus riches Villages ou Seigneuries qui étoient anciennement, ou qui sont encore du Domaine du Roi, entretiennent à leurs frais un Cavalier. Les Païsans de chaque village fournissent un Fantassin, à proportion de leurs revenus ; c'est-à-dire qu'il faut avoir un certain bien, comme dix ou douze mille francs pour être obligé d'équiper un soldat d'Infanterie, le Païsan qui n'a que cinq ou six mille livres se joint à un autre qui en a autant ; s'il n'en a que trois mille, il contribue pour

pour ſa part avec pluſieurs autres, & tous enſemble fourniſſent un homme à l'Etat.

Si le revenu de tout le village entier ne produit que dix mille livres, le Village ne donne qu'un homme. A la mort du Soldat, ceux qui l'avoient donné le remplacent; ainſi le nombre des milices eſt toujours le même qu'il a été une fois reglé par les Etats Généraux. Les Païſans font bâtir au Soldat qu'ils entretiennent, une maiſon ou une cabane, & lui aſſignent pour lui & pour ſa famille, une portion de terre qu'il eſt obligé de cultiver. Ces ſoldats diſtribuez par village ſe raſſemblent à jours marquez dans le principal bourg du Canton, ſous la conduite de leurs Officiers qui ſont païez par le tréſor public.

Dans les Provinces bien peuplées chaque village à ſon Caporal qui exerce ſa troupe une fois la ſemaine. Le Sergent chargé d'un plus grand diſtrict, voit la ſienne tous les quinze jours, & ainſi de grade en grade jusqu'au Colonel, qui fait la revûë de ſon regiment de Milice tous les trois mois.

La Suede fut ainſi une Pepiniére de Soldats pendant les guerres de Charles XII. La Nation eſt née belliqueuſe; &

tout Peuple prend insensiblement le genie de son Roi. On ne s'entretenoit d'un bout du Païs à l'autre que des actions prodigieuses de Charles & de ses Généraux, & des vieux Corps qui avoient combattu sous eux à Narva, à la Duna, à Clissau, à Pultusk, à Hollosin. Les moindres Suedois en prenoient un esprit d'émulation & de gloire. La tendresse pour le Roi, la pitié, la haine irreconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres Païs les Païsans sont esclaves, ou traitez comme tels: ceux-ci faisant un corps dans l'Etat, se regardoient comme des Citoïens, & se formoient des sentimens plus grands; de sorte que ces milices devenoient en peu de tems les meilleures troupes du Nord.

Le Général Steinbock se mit par ordre de la Regence à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, & d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chasser les Danois qui ravageoient toute la côte d'Helsimbourg, & qui étendoient déja leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le tems, ni les moïens de donner aux milices des habits d'ordonnance: la plûpart de ces laboureurs vin-

vinrent vêtus de leurs sarots de toile, aïant à leurs ceintures des pistolets attachez avec des cordes. Steinbock à la tête de cette armée extraordinaire, se trouva en presence des Danois à trois lieues d'Helsimbourg le 10. Mars 1710. il voulut laisser à ses troupes quelques jours de repos, se retrancher & donner à ses nouveaux Soldats le tems de s'accoutumer à l'ennemi: mais tous ces Païsans demanderent la bataille le même jour qu'ils arriverent.

Des Officiers qui y étoient, m'ont dit les avoir vûs alors presque tous écumer de colere, tant la haine nationale des Suedois contre les Danois est extrême. Steinbock profita de cette disposition des esprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la discipline militaire; on attaqua les Danois; & c'est là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrepidité des vieux Corps. Deux Regimens de ces Païsans armez à la hâte taillerent en piéces le regiment des Gardes du Roi de Dannemarck, dont il ne resta que dix hommes.

Les Danois entierement defaits se retirerent sous le canon d'Helsimbourg. Le

trajet de Suede en Zeeland eſt ſi court, que le Roi de Dannemarck aprit le même jour à Copenhague, la défaite de ſon Armée en Suede; il envoya ſa flotte pour embarquer les débris de ſes Troupes. Les Danois quitterent la Suede avec precipitation cinq jours après la bataille: mais ne pouvant emmener leurs chevaux, & ne voulant pas les laiſſer à l'ennemi, ils les tuerent tous aux environs d'Helſimbourg, & mirent le feu à leurs proviſions, brûlant leurs grains & leurs bagages, & laiſſant dans Helſimbourg quatre mille bleſſez, dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tuez, & par le defaut de proviſions, dont leurs Compatriotes mêmes les privoient pour empêcher que les Suedois n'en jouiſſent.

Dans le même tems les Païſans de la Dalecarlie ayant ouï dire dans le fond de leurs forêts, que leur Roi étoit priſonnier chez les Turcs, députerent à la Regence de Stockolm, & offrirent d'aller à leurs dépens au nombre de vingt mille, délivrer leur Maître des mains de ſes ennemis. Cette propoſition qui marquoit plus de courage & d'affection qu'elle n'étoit utile, fut écoutée avec plaiſir, quoique rejettée; & on ne manqua pas d'en

d'en instruire le Roi en lui envoyant le detail de la bataille d'Helsimbourg.

Charles reçut dans son Camp près de Bender, ces nouvelles consolantes au mois de Juillet 1710. Peu de temps après un autre évenement le confirma dans ses esperances.

Le Grand Visir Couprougly qui s'opposoit à ses desseins, fut deposé après deux mois de Ministere. La petite Cour de Charles XII. & ceux qui tenoient encore pour lui en Pologne, publioient que Charles faisoit & defaisoit les Visirs, & qu'il gouvernoit l'Empire Turc du fond de sa retraite de Bender; mais il n'avoit aucune part à la disgrace de ce Favori. La rigide probité du Visir fut la seule cause de sa chute: son Predecesseur ne païoit point les Janissaires du trésor imperial, mais de l'argent qu'il faisoit venir par ses extorsions: Couprougly les païa de l'argent du trésor. Achmet lui reprocha qu'il preferoit l'interêt des sujets à celui de l'Empereur: Ton predecesseur Chourlouly, lui dit-il, savoit bien trouver d'autres moiens de païer mes Troupes. Le Grand Visir répondit: *S'il avoit l'art d'enrichir ta Hautesse par des rapines, c'est un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le

Le ſecret profond du Serail permet rarement que de pareils diſcours tranſpirent dans le public : mais celui-ci fut ſçu avec la diſgrace de Couprougly. Ce Viſir ne paia point ſa hardieſſe de ſa tête, parce que la vraie vertu ſe fait quelquefois reſpecter, lors même qu'elle deplaît. On lui permit de ſe retirer dans l'Iſle de Negrepont.

Le Grand Seigneur fit alors revenir d'Alep, Baltagi Mehemet, Pacha de Syrie qui avoit déja été Grand Viſir avant Chourlouly. Les *Baltagis* du Serail, ainſi nommez de *Balta*, qui ſignifie coignée, ſont des eſclaves qui coupent le bois pour l'uſage des Princes du Sang Ottoman, & des Sultanes. Ce Viſir avoit été Baltagi dans ſa jeuneſſe; & en avoit toujours retenu le nom ſelon la coutume des Turcs, qui prennent ſans rougir le nom de leur premiere profeſſion, ou de celle de leur Pere, ou du lieu de leur naiſſance.

Dans le tems que Baltagi Mehemet étoit valet dans le Serail, il fut aſſez heureux pour rendre quelques petits ſervices au Prince Achmet, alors priſonnier d'Etat ſous l'Empire de ſon Frere Mouſtapha : c'eſt l'uſage du Serail que les Princes du ſang Ottoman aïent pour leurs

leurs plaiſirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans, (& cet âge arrive de bonne heure en Turquie) mais aſſez belles encore pour plaire. Achmet devenu Sultan donna une de ces eſclaves qu'il avoit beaucoup aimée, en mariage à Baltagi Mehemet. Cette femme par ſes intrigues fit ſon mari Grand Viſir : une autre intrigue le deplaça ; & une troiſiéme le fit Grand Viſir encore.

Quand Baltagi Mehemet vint recevoir le Bul de l'Empire, il trouva le parti du Roi de Suede dominant dans le Serail. La Sultane Validé, Ali-Coumourgi Favori du Grand Seigneur, le Kislar-Aga Chef des Eunuques noirs, & l'Aga des Janiſſaires vouloient la guerre contre le Czar : le Sultan y étoit determiné : le premier ordre qu'il donna au Grand Viſir fut d'aller combattre les Moſcovites avec deux cens mille hommes. Baltagi Mehemet n'avoit jamais fait la guerre ; mais ce n'étoit point un imbecille comme les Suedois mécontens de lui l'ont repreſenté : il dit au Grand Seigneur, en recevant de ſa main un ſabre garni de pierreries : Ta Hauteſſe ſait que j'ai été élevé à me ſervir d'une hache pour fendre du bois, &

non

non d'une épée pour commander ses Armées : je tâcherai de te bien servir ; mais si je ne reussis pas, souviens-toi que je t'ai supplié de ne me le point imputer. Le Sultan l'assura de son amitié, & le Visir se prepara à obeir.

La premiere démarche de la Porte Ottomane fut de mettre au Château des sept Tours, l'Ambassadeur Moscovite. La coutume des Turcs est de commencer d'abord par faire arrêter les Ministres des Princes ausquels ils déclarent la guerre. Observateurs de l'hospitalité en tout le reste, ils violent en cela le droit le plus sacré des Nations. Ils commettent cette injustice sous pretexte d'équité, s'imaginant ou voulant faire croire qu'ils n'entreprennent jamais que de justes guerres, parce qu'elles sont consacrées par l'aprobation de leur Mouphty. Sur ce principe ils se croyent armez pour châtier les violateurs de Traitez que souvent ils rompent eux-mêmes, & croient punir les Ambassadeurs des Rois leurs ennemis, comme complices des infidelitez de leurs Maîtres.

A cette raison se joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les Princes Chré-

Chrêtiens, & pour les Ambaſſadeurs qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des Conſuls de marchands.

Le Han des Tartares de Crimée que nous nommons le Kam, reçut ordre de ſe tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce Prince gouverne le Nogai, le Boudgiac, avec une partie de la Circaſſie, & toute la Crimée, Province connue dans l'antiquité ſous le nom de Cherſoneſe Taurique, où les Grecs porterent leur commerce & leurs armes, & fonderent de puiſſantes villes, & où les Genois penetrerent depuis, lorſqu'ils étoient les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce Païs des ruines des villes Grecques, & quelques monumens des Genois qui ſubſiſtoient encore au milieu de la déſolation & de la barbarie.

Le Kam eſt apellé par ſes ſujets Empereur; mais avec ce grand titre, il n'en eſt pas moins l'eſclave de la Porte. Le ſang Ottoman dont les Kams ſont deſcendus; & le droit qu'ils ont à l'Empire des Turcs, au défaut de la Race du Grand Seigneur, rendent leur famille reſpectable au Sultan même, & leurs perſonnes redoutables. C'eſt pourquoi le Grand Seigneur n'oſe detruire la Race

ce des Kams Tartares; mais il ne laisse presque jamais vieillir ces Princes sur le trône. Leur conduite est toujours éclairée par les Pachas voisins, leurs Etats entourez de Janissaires, leurs volontez traversées par les Grands Visirs, leurs desseins toujours suspects. Si les Tartares se plaignent du Kam, la Porte le dépose sur ce prétexte, s'il en est trop aimé, c'est un plus grand crime; dont il est plûtôt puni; ainsi presque tous passent de la Souveraineté à l'exil, & finissent leurs jours à Rhodes qui est d'ordinaire leur prison & leur tombeau.

Les Tartares leurs sujets sont les Peuples les plus brigands de la terre, & en même tems ce qui est inconcevable, les plus hospitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leur Païs, attaquer une Caravane, detruire des villages; mais qu'un étranger tel qu'il soit passe dans leur Païs, non-seulement il est reçu par tout, logé & defraïé; mais dans quelque lieu qu'il passe, les habitans se disputent l'honneur de l'avoir pour hôte: le maître de la maison, sa femme, ses filles le servent à l'envi. Les Scythes leurs ancêtres, leur ont transmis ce respect inviolable pour l'hospitalité qu'ils ont conservée,

parce

parce que le peu d'étrangers qui voïagent chez eux, & le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onereuſe.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée Ottomane, ils ſont nourris par le Grand Seigneur : le butin qu'ils font eſt leur ſeule paye ; auſſi ſont-ils plus propres à piller qu'à combattre regulierement.

Le Kam gagné par les preſens & par les intrigues du Roi de Suede, obtint d'abord que le rendez-vous général des troupes ſeroit à Bender même ſous les yeux de Charles XII. afin de lui marquer mieux que c'étoit pour lui qu'on faiſoit la guerre.

Le nouveau Viſir Baltagi Mehemet, n'aïant pas les mêmes engagemens, ne vouloit pas flatter à ce point un Prince étranger. Il changea l'ordre, & ce fut partie à Belgrade, partie à Andrinople que s'aſſembla cette grande armée.

Les troupes des Turcs ne ſont plus aujourd'hui ſi formidables qu'autrefois, lorſqu'elles conquirent tant d'Etats dans l'Aſie, dans l'Afrique & dans l'Europe ; alors la force du corps, la valeur & le nombre des Turcs, triomphoient d'ennemis moins robuſtes qu'eux & plus mal

discipliner. Mais aujourd'hui que les Chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent presque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'Empire Ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'est que sur la République de Venise estimée plus sage que guerriere, defendue par des étrangers & mal secourue par les Princes Chrétiens toujours divisez entr'eux.

Les Janissaires & les Spahis attaquent en desordre, incapables d'écouter le commandement & de se rallier : leur Cavalerie qui devroit être excellente, attendu la bonté & la legereté de leurs chevaux, ne sauroit soutenir le choc de la Cavalerie Allemande : l'infanterie ne fait point encore faire un usage avantageux de la baïonnette au bout du fusil : de plus les Turcs n'ont pas eu un grand Général de terre parmi eux depuis Couprougly qui conquit l'Isle de Candie. Un esclave nourri dans l'oisiveté & dans le silence du Serail, fait Visir par faveur, & Général malgré lui, conduisoit une armée levée à la hâte, sans experience, sans discipline, contre des troupes Moscovites aguerries par douze ans de guerre & fieres d'avoir vaincu les Suedois.

Le

Le Czar, selon toutes les aparences, devoit vaincre Baltagi Mehemet ; mais il fit la même faute avec les Turcs que le Roi de Suede avoit commise avec lui: il mepriſa trop ſon ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moſcou ; & aïant ordonné qu'on changeât le ſiége de Riga en blocus, il aſſembla ſur les frontiéres de la Pologne quatre-vingt mille hommes de ſes troupes : avec cette armée il prit ſon chemin vers la Moldavie & la Valachie, autrefois le Païs des Daces, aujourd'hui habitée par des Chrêtiens Grecs tributaires du Grand Seigneur.

Un Grec nommé Cantemir fait Prince de Moldavie par les Turcs, ſe jetta dans le parti du Czar qu'il regardoit déja comme un Conquerant, & ne fit point de difficulté de trahir le Sultan dont il tenoit ſa Principauté, en faveur d'un Chrêtien dont il eſperoit de plus grands avantages. Le Czar aïant donc fait un Traité ſecret avec ce Prince, & l'aïant reçu dans ſon armée, s'avança dans le Païs & arriva au mois de Juin 1711. ſur le bord Septentrional du fleuve Hieraſe aujourd'hui le Pruth, près d'Yaſſi capitale de la Moldavie.

Dès que le Grand Visir eut apris que Pierre Alexiowits marchoit de ce côté, il quitta aussi-tôt son Camp ; & suivant le cours du Danube, il alla passer ce fleuve sur un pont de batteaux près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où Darius fit construire autrefois le Pont qui porta son nom. L'armée Turque fit tant de diligence, qu'elle parut bien-tôt en presence des Moscovites, la Riviere de Pruth entre deux.

Le Czar sûr du Prince de Moldavie, ne s'attendoit pas que les Moldaves dûssent lui manquer. Mais souvent le Prince & les sujets ont des interêts très-differens. Ceux-ci aimoient la domination Turque qui n'est jamais fatale qu'aux Grands, & qui affecte de la douceur pour les Peuples tributaires : ils redoutoient les Chrêtiens, & sur tout les Moscovites qui les avoient toujours traitez avec inhumanité. Il porterent toutes leurs provisions à l'armée Ottomane : les entrepreneurs qui s'étoient engagez à fournir des vivres aux Moscovites, executerent avec le Grand Visir le marché même qu'ils avoient fait avec le Czar. Les Valaques voisins des Moldaves montrerent aux Turcs la même affec-

affection, tant l'ancienne idée de la barbarie Moſcovite avoit aliené tous les eſprits.

Le Czar ainſi trompé dans ſes eſperances, peut-être trop legerement priſes, vit tout d'un coup ſon armée ſans vivres & ſans fourages: cependant les Turcs paſſent la Riviere qui les ſeparoit de l'armée ennemie: tous les Tartares la traverſerent à la nage ſelon leur coutume, en tenant la queuë de leurs chevaux. Les Spahis qui ſont les Cavaliers Turcs, paſſerent de même, parce que les Ponts ne furent pas aſſez-tôt prêts.

Enfin toute l'armée étant parvenue à l'autre bord, le Viſir forma un Camp retranché. Il eſt ſurprenant que le Czar ne diſputât point le paſſage de la Riviere, ou du moins qu'il ne reparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immediatement après le paſſage, au lieu de leur donner le tems de faire perir ſon armée de faim & de fatigue. Il ſemble que ce Prince fit dans cette Campagne tout ce qu'il falloit pour être perdu. Il ſe trouva ſans proviſions, aïant la Riviere de Pruth derriere lui, près de cent cinquante mille Turcs devant, & environ quarante mille Tartares qui le harceloient continuellement à droite &

à gauche. Dans cette extrêmité, il dit publiquement, me voilà du moins aussi mal que mon Frere Charles l'étoit à Pultowa.

Le Comte Poniatowsky, infatigable agent du Roi de Suede, étoit dans l'armée du Grand Visir avec quelques Polonois & quelques Suedois, qui tous croïoient la perte du Czar inévitable.

Dès que Poniatowsky vit que les armées seroient infailliblement en presence, il le manda au Roi de Suede qui partit aussi-tôt de Bender, suivi de quarante Officiers, jouissant par avance du plaisir de combattre l'Empereur Moscovite. Après beaucoup de pertes & de marches ruineuses, le Czar poussé vers le Pruth, n'avoit pour tous retranchemens que des chevaux de Frise & des chariots: quelques troupes de Janissaires & de Spahis vinrent fondre sur son armée si mal retranchée, mais ils attaquerent en desordre: & les Moscovites se defendirent avec une vigueur que la presence de leur Prince & le desespoir leur donnoient.

Les Turcs furent deux fois repoussez. Le lendemain M. Poniatowsky conseilla au Grand Visir d'affamer l'armée Moscovite, qui manquant de tout, seroit obligée

gée dans un jour de ſe rendre à diſcretion avec ſon Empereur.

Le Czar a depuis avoüé plus d'une fois qu'il n'avoit jamais rien ſenti de ſi cruel dans ſa vie que les inquietudes qui l'agiterent cette nuit: il rouloit dans ſon eſprit tout ce qu'il avoit fait depuis tant d'années pour la gloire & le bonheur de ſa Nation: tant de grands ouvrages toujours interrompus par des guerres, alloient peut-être perir avec lui avant d'avoir été achevez: il falloit ou être detruit par la faim, ou attaquer près de deux cens mille hommes avec des troupes languiſſantes, diminuées de la moitié, une Cavalerie presque toute demontée, & des Fantaſſins extenuez de faim & de fatigue.

Il apella le Général Czeremetof vers le commencement de la nuit, & lui ordonna ſans balancer & ſans prendre conſeil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la baïonnette au bout du fuſil.

Il donne de plus ordre exprès qu'on brûlat tous les bagages, & que chaque Officier ne reſervât qu'un ſeul chariot; afin que s'ils étoient vaincus, les ennemis ne puſſent du moins profiter du butin qu'ils eſperoient.

Après avoir tout reglé avec le Général pour la bataille, il se retira dans sa tente accablé de douleur, & agité de convulsions, mal dont il étoit souvent attaqué, & qui redoubloit toujours avec violence quand il avoit quelque grande inquietude. Il defendit que personne osât de la nuit entrer dans sa tente sous quelque pretexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances sur une resolution desesperée, mais nécessaire; encore moins qu'on fût témoin du triste état où il se sentoit.

Cependant on brûla selon son ordre la plus grande partie de ses bagages. Toute l'armée suivit cet exemple quoi qu'à regret; plusieurs enterrerent ce qu'ils avoient de plus précieux. Les Officiers Généraux ordonnoient deja la marche, & tâchoient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avoient pas eux-mêmes; chaque Soldat épuisé de fatigue & de faim, marchoit sans ardeur & sans esperance. Les Femmes dont l'armée étoit trop remplie, poussoient des cris qui énervoient encore les courages: tout le monde attendoit le lendemain matin la mort ou la servitude. Ce n'est point une exageration; c'est à la lettre ce qu'on a entendu dire à des Officiers qui servoient dans cette armée.

Il

Il y avoit alors dans le Camp Moſcovite, une femme auſſi ſinguliere peut-être que le Czar même. Elle n'étoit encore connue que ſous le nom de Catherine. Sa Mere étoit une malheureuſe Païſanne, nommée Erb-Magden du village de Ringen en Eſtonie, Province où les Peuples ſont ſerfs, & qui étoit en ce tems-là ſous la domination de la Suede : jamais elle ne connut ſon Pere *, elle fut baptiſée ſous le nom de Marthe, & inſcrite au regiſtre des enfans bâtards. Le Vicaire de la Paroiſſe l'éleva par charité juſqu'à quatorze ans : à cet âge elle fut ſervante à Mariembourg, chez un Miniſtre Lutherien de ce Païs nommé Gluk.

En 1702. à l'âge de dix-huit ans, elle épouſa un Dragon Suedois. Le lendemain de ſes Nôces, un Parti des troupes de Suede aïant été battu par les Moſcovites ; ce Dragon qui avoit été à l'action ne reparut plus, ſans que ſa Femme pût ſavoir s'il avoit été fait priſonnier, & ſans même qu'elle en ait jamais pû rien aprendre depuis.

Quelques jours après faite priſonniere elle-même, elle ſervit chez le Général Cze-

* On m'a aſſuré depuis que le Pere de la Czarine étoit un Foſſoyeur.

Czeremetof: celui-ci la donna à Menzikof, homme qui a connu les plus extrêmes viciſſitudes de la fortune, étant devenu de garçon patiſſier, Général & Prince, enſuite depouillé de tout & relegué en Siberie, où il eſt mort dans la miſere & dans le deſeſpoir.

Ce fut à un ſouper chez le Prince Menzikof que l'Empereur la vit & en devint amoureux. Il l'épouſa ſecrettement en 1707. non pas ſeduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva un genie étonnant, & une fermeté d'ame capable de ſeconder ſes entrepriſes, & même de les continuer après lui. Il avoit déja repudié depuis long-tems ſa premiere femme Ottokeſa, fille d'un Boyard, laquelle non-ſeulement étoit accuſée d'adultere, mais d'être opoſée aux changemens qu'il faiſoit dans ſes Etats. Ce dernier crime étoit le plus grand aux yeux du Czar. Il ne vouloit dans ſa Famille que des perſonnes qui penſaſſent comme lui. Il crut rencontrer dans cette eſclave étrangere les qualitez d'un Souverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de ſon ſexe, il dédaigna pour elle les préjugez qui n'arrêtent jamais les grands hommes; il la fit couronner Imperatrice: le même genie qui la fit femme

me de Pierre Alexiowits, lui donna l'Empire après la mort de son mari. L'Europe a vû avec surprise cette femme qui ne sçut jamais ni lire, ni écrire, réparer son éducation & ses foiblesses par son courage, & remplir avec gloire le trône d'un Legislateur.

Lorsqu'elle épousa le Czar elle quitta la Religion Lutherienne où elle étoit née, pour la Moscovite : on la rebaptisa selon l'usage du Rit Russien, & au lieu du nom de Marthe, elle prit le nom de Catherine, sous lequel elle a été connue depuis. Cette Femme étant donc au Camp du Pruth, tint un conseil avec les Officiers Généraux, & le Vice-Chancelier Schaffirof, pendant que le Czar étoit dans sa tente.

On conclut qu'il falloit demander la paix aux Turcs, & engager le Czar à faire cette demarche. Le Vice-Chancelier écrivit une lettre au Grand Visir au nom de son Maître : la Czarine entra avec cette lettre dans la tente du Czar malgré la deffense ; & aïant après bien de prieres, de contestations & de larmes, obtenu qu'il la signât, elle rassembla sur le champ toutes ses pierreries, tout ce qu'elle avoit de plus précieux, tout son argent ; elle en emprunta même des Officiers Généraux ; & aïant composé de cet amas un pre-

preſent conſiderable, elle l'envoïa à Oſman Aga, Lieutenant du Grand Viſir, avec la lettre ſignée par l'Empereur Moſcovite. Mehemet Baltagi conſervant d'abord la fierté d'un Viſir & d'un vainqueur, répondit: que le Czar m'envoïe ſon Premier Miniſtre, & je verrai ce que j'ai à faire. Le Vice-Chancelier Schaffirof vint auſſi-tôt, chargé de quelques preſens qu'il offrit publiquement lui-même au Grand Viſir, aſſez conſiderables pour lui marquer qu'on avoit beſoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La premiere demande du Viſir, fut que le Czar ſe rendît avec toute ſon armée à diſcretion; le Vice-Chancelier répondit que ſon Maître alloit l'attaquer dans un quart d'heure; & que les Moſcovites periroient jusqu'au dernier, plûtôt que de ſubir des conditions ſi infames. Osman ajouta ſes remontrances aux paroles de Schaffirof.

Mehemet Baltagi n'étoit pas guerrier: il voïoit que les Janiſſaires avoient été repouſſez la veille; Osman lui perſuada aiſément de ne pas mettre au hazard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une ſuſpenſion d'armes pour ſix heures, pendant laquelle on convien-

viendroit des conditions du Traité.

Pendant que l'on parlementoit, il arriva un petit accident qui peut faire connoître que les Turcs sont souvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne croïons. Deux Gentilshommes Italiens, parens de M. Brillo, Lieutenant-Colonel d'un regiment de Grénadiers au service du Czar, s'étant écartez pour chercher quelque fourage, furent pris par des Tartares, qui les emmenerent à leur Camp & offrirent de les vendre à un Officier de Janissaires: le Turc indigné qu'on osât ainsi violer la tréve, fit arrêter les Tartares & les conduisit lui-même devant le Grand Visir avec ses deux prisonniers.

Le Visir renvoïa ces deux Gentilshommes au Camp du Czar, & fit trancher la tête aux Tartares qui avoient eu le plus de part à leur enlevement.

Cependant le Kam de Tartarie s'opposoit à la conclusion d'un Traité qui lui ôtoit l'esperance du pillage. Poniatowsky secondoit le Kam par les raisons les plus pressantes. Mais Osman l'emporta sur l'impatience Tartare, & sur les insinuations de Poniatowsky.

Le Visir crut faire assez pour le Grand Seigneur son Maître, de conclure une

Paix

Paix avantageuse. Il exigea que les Moscovites rendissent Azoph, qu'ils brûlassent les galeres qui étoient dans ce port, qu'ils démolissent des citadelles importantes bâties sur les Palus Méotides, & que tout le canon & les munitions de ces forteresses demeurassent au Grand Seigneur; que le Czar retirât ses troupes de la Pologne, qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de Cosaques qui étoient sous la protection des Polonois, ni ceux qui dépendoient de la Turquie, & qu'il payât dorenavant aux Tartares un subside de quarante mille ducats par an, tribut odieux imposé depuis long-tems, mais dont le Czar avoit affranchi son Pais.

Enfin le Traité alloit être signé sans qu'on eût seulement fait mention du Roi de Suede. Tout ce que Poniatowsky pût obtenir du Visir, fût qu'on insérât un article, par lequel le Moscovite s'engageoit à ne point troubler le retour de Charles XII. & ce qui est assez singulier, il fut stipulé dans cet article que le Czar & le Roi de Suede feroient la paix s'ils en avoient envie, & s'ils pouvoient s'accorder.

A ces conditions le Czar eût la liberté de se retirer avec son armée, son canon, son artillerie, ses drapeaux, son bagage.

Les

Les Turcs lui fournirent des vivres, & tout abonda dans son Camp deux heures après la signature du Traité, qui fut commencé, conclu & signé le vingt un de Juillet 1711.

Dans le tems que le Czar échapé de ce mauvais pas se retiroit tambour battant & enseignes deploïées, arrive le Roi de Suede impatient de combattre, & de voir son ennemi entre ses mains. Il avoit couru plus de cinquante lieuës à cheval, depuis Bender jusqu'auprès d'Yassi. Il descend à la tente du Comte Poniatowsky; le Comte s'avança tristement vers lui, & lui aprit comment il venoit de perdre une occasion qu'il ne recouvreroit peut-être jamais.

Le Roi entré de colere va droit à la tente du Grand Visir: il lui reproche avec un visage enflammé, le Traité qu'il vient de conclure. J'ai droit, dit le Grand Visir d'un air calme, de faire la guerre & la paix. Mais, ajoute le Roi, n'avois-tu pas toute l'Armée Moscovite en ton pouvoir? Notre loi nous ordonne, repartit gravement le Visir, de donner la paix à nos ennemis quand ils implorent notre misericorde: Eh, t'ordonne-t-elle, insiste le Roi en colere, de faire un mauvais Traité quand tu pouvois imposer tel-

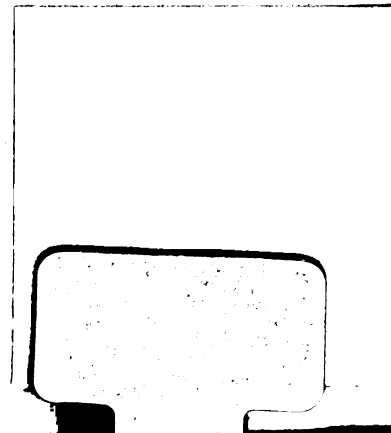
telles loix que tu voulois ? Ne dépendoit-il pas de toi d'amener le Czar prisonnier à Constantinople ?

Le Turc poussé à bout répondit sechement : Et qui gouverneroit son Empire en son absence ? il ne faut pas que tous les Rois soient hors de chez eux. Charles repliqua par un sourire d'indignation : il se jetta sur un Sopha, & regardant le Visir d'un air plein de colere & de mépris, il étendit sa jambe vers lui, & embarassant exprès son éperon dans la robe du Turc, il la lui dechira, se releva sur le champ, remonta à cheval & retourna à Bender le desespoir dans le cœur.

Poniatowsky resta encore quelque tems avec le Grand Visir, pour essaïer des voïes plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du Czar ; mais l'heure de la Priere étant venue, le Turc sans répondre un seul mot, alla se laver & prier Dieu.

Fin du cinquiéme Livre, & du Tome I.

77781122

SAD

2 VOLS.